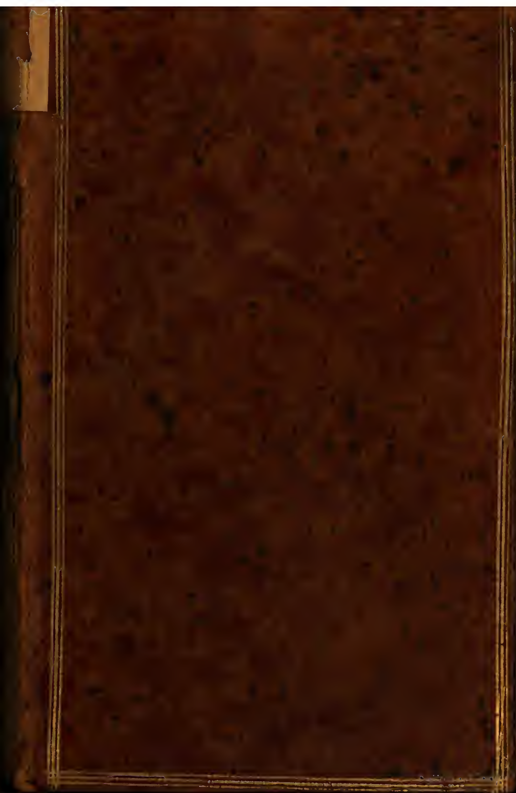
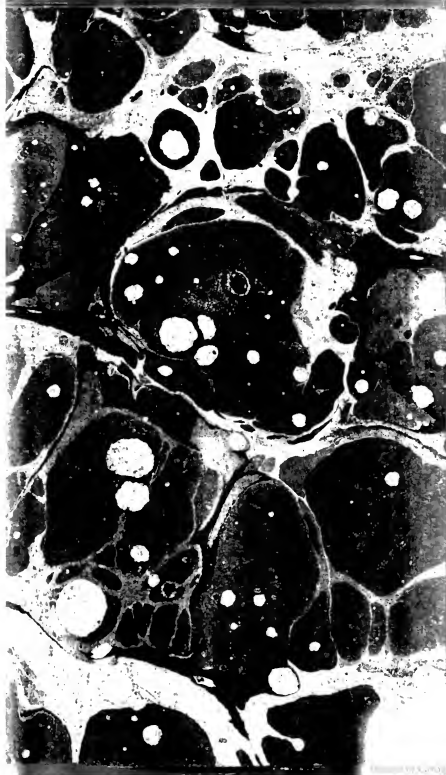






BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
ROMANS.
TOME DIXIÈME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation et Privilége du Roi.

1787.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

TRISTAN
DE LÉONOIS,
FILS DE MELIADUS.

Ce Roman, qui est certainement de la plus haute antiquité, fut écrit en prose latine, entre 1110 et 1120, par Rusticièn de Puise, sous le règne de Louis-le-Gros. Il est assez vraisemblable que ce ne fut pas cepen-

dant pour ce Monarque que Rusticien tira ce Roman et celui de Lancelot du Lac, des Chroniques du S. Gréal et de celles de Melkin et Telesin, Auteurs Bretons, très-antérieurs à Rusticien; et ce fut sans doute pour Henri I, petit-fils de Guillaume le Conquérant, que l'Auteur le composa dans la cour brillante que ce Prince tenoit en Normandie; nous savons par d'autres ouvrages, que ce Roman fut traduit quelques années après en langue Romance, qui commençoit à se polir et à s'adoucir, par Luce du Gua, Chevalier Anglois, Seigneur en partie de Salisbury, et parent du Roi d'Angleterre.

Louis-le-Gros étoit un Prince aussi aimable par ses mœurs, qu'il étoit brave et loyal; il avoit épousé en

1115 Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-Blanches-mains, Comte de Savoie et de Mauriène. Cette Princesse, également belle et spirituelle, étoit adorée dans sa cour; et quoique Louis et Henri eussent souvent les armes à la main l'un contre l'autre, les Auteurs contemporains les célébroient également. Non-seulement Louis avoit à combattre un ennemi redoutable dans le Roi d'Angleterre; mais il eut de longues guerres à soutenir contre ses grands Vassaux. Le cruel fléau des guerres civiles excite toujours une effervescence assez violente pour aller jusqu'à l'enthousiasme: elles sont fécondes en actes héroïques, mais souvent coupables; et jamais la Chevalerie ne brilla d'un plus grand éclat que sous le règne de ce Prince.

Ce même esprit se soutint sous Louis le Jeune son fils ; et non-seulement la Chevalerie se conserva dans toute sa splendeur, mais les belles lettres commencèrent à polir ses mœurs en renaissant en France, où on apprit bientôt à connoître et à imiter l'éloquence grecque et romaine. Le goût même parut naître alors dans une Nation si propre à l'épurer ; les sermons de S. Bernard furent dignes des vérités qu'il annonçoit ; son élocution le fut également de sa haute naissance. Abeilard et la tendre Eloïse trouvèrent dans leur cœur et dans un amour malheureux l'espèce d'éloquence qui, dans tous les tems, conserve la puissance de plaire, et de toucher les ames sensibles. Le goût national se développa: et c'est à l'époque de ces deux règnes

que nous devons les Romans qui avec plus de graces et de naïveté nous peignent encore sous leurs vieux atours les mœurs des Cours et celles de la Chevalerie.

Le Roman de Tristan et celui de Lancelot du Lac eurent la plus grande réputation dès leur naissance ; leur touche est forte, les sentimens en sont élevés, les héros sont aussi galans qu'ils sont braves. Les héroïnes sont charmantes ; nous n'osons trop réfléchir sur leurs aventures ; mais leurs foiblesses sont soutenues par un si grand caractère de courage, d'amour et de constance, le bon Rusticien a si bien l'art de leur prêter des excuses recevables, qu'il faudroit être bien sévère pour les leur reprocher.

La fidelle Brangien dans Tristan,

est le plus parfait modèle des amies: on s'attendrira pour elle en voyant jusqu'à quel point elle porte l'héroïsme pour servir la belle Yseult. Personne ne sera tenté de plaindre le Roi Marc, et peut-être même quelques lecteurs s'intéresseront-ils au sort du brave Tristan et de la charmante Yseult, en lisant l'histoire de leurs amours et de leurs malheurs.

L'AUTEUR du Roman de Tristan remonte, ainsi que celui du saint Gréal, jusqu'au tems de Joseph d'Arimathie, ce Saint du nouveau Testament, qui eut l'honneur d'ensevelir le corps de Jésus-Christ. Suivant une tradition (absurde et fabuleuse) ce Saint passa les mers, et vint jusqu'à la

Grande-Bretagne pour convertir à la Religion Chrétienne le peuple Breton. Il laissa la garde du saint Gréal, qui étoit la coupe qui servit à Notre Seigneur le jour de la Cène avec ses Disciples, et qu'il avoit conservé comme un trésor inestimable; il laissa, disons-nous, ce trésor à la garde de son frère Bron.

Bron avoit douze enfans. L'aîné se dévoue à la garde du saint Gréal, et pour cela *garde chièrement sa fleur de virginité.* Les onze suivans sont destinés au mariage. Dix d'entre eux reçoivent des femmes de la main de leur oncle et de leur père; mais Sadoc, le douzième, déclare qu'il veut courir le monde, chercher des aventures, et prendre femme à sa volonté. » *Ors t'en souviegne*, lui dit Joseph, *mais*

je doutes que tu ne t'en repentes à la fin. »

Sadoc part ; il arrive sur les bords de la mer. Une tempête affreuse venoit de couvrir le rivage de débris et de gens noyés. Il apperçoit une jeune personne qui tient un mât, et lutte encore contre la mort. Elle est belle et richement vêtue. Sadoc la sauve, la prend entre ses bras, la porte chez un de ses frères ; il se trouve qu'elle est fille du Roi de Babylone, et destinée au fils du Roi de Perse. Elle se nomme Chelinde. Cette belle et douce Chelinde, destinée à changer souvent de maris, est sur le champ épousée par Sadoc.

Un de ses beaux frères en devient amoureux ; il saisit le tems que Sadoc est à la chasse ; il réussit à attirer Che-

linde dans sa chambre, « *et, voulsît, ou non*, dit le conte, *il en fist à sa voulonté.* » Sadoc revient de la chasse, blessé par un sanglier; Chelinde *mène un grand deuil.* Sadoc croit d'abord que c'est de sa blessure qu'elle pleure: mais Chelinde, un jour que Sadoc est endormi, se plaint tout haut de *l'oultraige que Naburzardan, faulx traistre,* lui a fait. Sadoc l'entend; il se lève, court à ses armes, tue son frère, enlève sa femme, et se remet en mer avec elle.

Ni la fille du Roi de Babylone, ni le neveu de Joseph d'Arimathie, ne sont connus par les mariniers. Une grande tempête s'élève: le vaisseau tourmenté par les vagues, est prêt à s'abymer; un vieil homme se lève, et dit aux mariniers, que Dieu leur en-

voie cet orage *pour le grief péché de quelqu'un qui est céans. Un sortisseur se lève adoncq*, et dit: *je saurai bien s'il y est. Lors jeta ses sorts et charmes, et chut le sort sur Sadoc.* Sadoc qui venoit de tuer son frère, n'eut pas le mot à dire; il convint qu'il l'avoit bien *desservi* (mérité); il leur recommande sa femme, leur apprend qu'elle est fille du Roi de Babylone, et se laisse jeter dans la mer.

La tempête s'appaise, la nef aborde dans le Royaume de Cornouailles. Thanor, Roi de cette contrée, va visiter la nef, trouve Chelinde en pleurs, désespérée de la mort de Sadoc, grosse, et de plus chrétienne. Ce dernier article est le seul qui lui déplaît. Mais espérant la ramener à la loi payenne, il épouse tout de suite

la belle Chelinde, (qui promise antérieurement au fils du Roi de Perse, commence à ressembler beaucoup à la fiancée du Roi de Garbe, et paroît supporter ses malheurs avec la même grandeur d'ame.) Chelinde ne tarde pas à accoucher d'un bel enfant que le Roi de Cornouailles *nourrit et adoubc comme s'il étoit le sien.* Mais il fait un très-mauvais rêve, et mande vîte un Philosophe. Or, les Philosophes de ce tems-là expliquoient très-bien les rêves, et en faisoient quelquefois eux-mêmes. Celui-ci fait grand'peur au Roi Thanor de l'enfant qu'il élève, et qui paroît destiné à lui ôter la vie. Thanor l'envoie exposer dans une forêt : mais une Dame l'apperçoit, le trouve beau, l'emporte; et dans la suite ce

même enfant, sous le nom d'Apollo l'aventureux, devient un preux Chevalier.

L'Auteur retourne à Sadoc qui avoit été jeté à la mer. Il le fait sauver sur une roche, où il trouve un hermite qui lui fait faire pénitence; et dont il partage l'abstinence pendant trois ans.

Après cette pénitence, Sadoc court à des aventures nouvelles. Il se bat avec Pellias, Roi de Léonois, qui avoit enlevé sa femme à Thanor. Il est victorieux; et revient en Cornouailles avec Thanor et Chelinde sans la reconnoître. Cependant le Roi de Cornouailles ne tarde pas d'avoir quelques soupçons; il consulte de nouveau le Philosophe, qui les confirme, et le pauvre Sadoc est sur-le-champ chassé de la cour et du royaume.

Sadoc court de nouveau les champs et les forêts, plus malheureux que jamais : on le prend pour un assassin ; on l'expose sur un perron où l'on faisoit mourir les criminels. Il est délivré par le même Roi Pellias, avec lequel il s'étoit battu. Pellias lui confie son amour pour Chelinde, lui montre l'anneau qu'il lui prit la première fois qu'il lui ravit ses faveurs. Sadoc ne trouve rien de plus juste et de plus honnète, que de servir son bon ami Pellias qui vient de lui sauver la vie. Il part avec deux Chevaliers pour le royaume de Cornouailles, il s'embusque dans une forêt. Il fait vider les arçons au roi Thanor qu'il blesse ; il lui enlève la belle Chelinde, et la ramène bien fidèlement au roi Pellias, qui l'épouse encore tout de suite ;

car le sort de la pauvre Chelinde étoit d'éprouver souvent la même aventure.

Cependant le paisible témoin de tous les mariages de Chelinde se disoit quelquefois à part lui, que ce pourroit bien être sa femme ; et il ne le disoit point sans sentir renaître ses premiers desirs. Il tournoit autour d'elle d'un air inquiet ; *tant que Chelinde en fut en émoy, et se print à dire que certes celui-ci c'étoit Sadoc, son baron. Ils se reconnurent, s'estrefestoyèrent moult tendrement.* Sadoc prend son parti, court au roi Pellias, *et lui requiert un don.* Pellias le lui *octroye* sur le champ, *comme à un homme à qui rien n'avoit mie à refuser.*

Ce don, c'étoit la restitution de sa femme Chelinde. Les lois de la

Chevalerie ne permettoient pas à Pellias de se refuser au don qu'il avoit octroyé. Il rend Chelinde à Sadoc, qui part avec elle, et va courir le pays.

Pendant ce tems, Appollo l'aventureux, ce légitime et premier fruit des amours de Sadoc et de Chelinde, étoit devenu grand et vigoureux; il avoit reçu l'ordre de Chevalerie, *et chevaulchoit querant avantures et tournois*. Il arrive au manoir d'un géant, et après l'avoir tué, délivre le roi Pellias que ce géant retenoit dans les fers.

Ce roi de Léonois, de retour, veut faire la guerre au roi de Cornouailles : le roi de Gaule, Childéric, comme Seigneur Suzerain de tous les deux, veut en vain s'y

opposer ; l'imprudent Pellias perd à la fois l'espérance d'épouser encore Chelinde, une grande bataille, et la vie.

On lui fait de magnifiques obsèques : son tombeau devient un monument de grand renom dans les Gaules ; on accourt de toutes parts pour le voir. Sadoc y vient comme les autres ; il s'y rencontre avec le roi Thanor ; il se bat de bon cœur, blesse le roi d'un coup de lance, et poursuit son chemin : mais bientôt après il voit venir derrière lui Apollo l'aventureux, son fils, né chez le roi Thanor, et portant les mêmes armes que ce roi. Il croit son ennemi ressuscité ; il attaque avec fureur le chevalier inconnu ; et Appollo, qui ne sait pas qu'il est son père, le combat

et le tue. Luces, fils du roi Pellias, arrive sur le champ de bataille, instruit Apollo du parricide involontaire qu'il vient de commettre; et, voyant de loin revenir le roi Thanor, Luces court l'attaquer; mais Thanor le blesse à mort d'un coup de lance. Apollo, furieux et désespéré d'avoir tué son père, et de la blessure mortelle de son ami Luces, attaque le roi Thanor, le tue, et accomplit la prédiction du Philosophe.

Cependant Luces, en mourant, l'avoit fait proclamer roi de Léonois. Il y régnoit paisiblement, il étoit aimé, et ses sujets le pressoient de leur donner une reine; Apollo, ne pouvant s'y refuser, fit assembler dans sa cour les plus belles personnes de son royaume, et ne voulut pas même que

les jeunes veuves fussent exceptées de ce nombre.

Hélas ! cette Chelinde, sa mère, cette veuve de tant de maris, se trouvoit être encore la plus belle de tout le royaume de Léonois. Apollo la trouva telle ; la nature fut muette, le desir parla, et le nouvel Œdipe la choisit pour épouse. Chelinde, ignorant qu'il étoit son fils, et le trouvant aimable, se soumit à sa destinée. Mais l'imagination délicate de l'Auteur ne laisse pas long-tems une telle *forfaiture* impunie.

Saint-Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, arrive en Léonois, leur découvre toute l'horreur de leur mariage, et la naissance d'Apollo. Le roi paroît ébranlé : mais la reine est indignée et se refuse à le croire. Quel-

ques flatteurs, car dans ce tems-là les courtisans flattoient encore, quelques flatteurs disent que *le vieil homme est faulx, traistre, mensongier, et que ardre le faut*... On allume un bûcher, on y mène le Saint, on l'y jette ; mais une douce rosée éteint sur le champ les flammes, enveloppe et parfume l'aimé de Dieu ; tandis que *fouldres et carraux du Ciel choient sur la reine, qui est arse et réduite en cendre au même instant.* Ce miracle et les prédications du Saint persuadent Apollo et ses Barons *à se faire chrétiener ores, avec toute sa gent et ses sujets.*

Le roi de Cornouailles, fidèle au culte des faux Dieux, attaque, de dépit, le roi de Léonois. Il est bien battu, reconnoît ses erreurs, se fait aussi chrétienner par le Saint ; et réuni

pour toujours avec Apollo l'aventureux, les deux rois épousent les deux sœurs, filles d'un *hault Baron de leur lignage*.

Les deux sœurs, épousées par les rois de Cornouailles et de Léonois, étoient égales en beauté : mais leurs penchans mettoient entre elles beaucoup de différence. Le roi de Cornouailles eut la plus jeune, qui étoit *moult malicieuse, savoit assez de négromance, et avoit à nom Goyne : et l'autre que eut le roy de Léonois, avoit à nom Gloriande. Quand Goyne vint en l'aage de vingt-cinq ans, elle commença à aimer par amours un Chevalier de son hôtel.* Surprise par son mari, elle trouve le moyen de s'en défaire, se joint à son amant, sort du royaume, et va courir le monde avec lui.

Cet événement donne de l'inquiétude à son beau-frère Apollo, qui craint que la belle Gloriande ne tienne un peu des mœurs trop gaillardes de sa sœur. Le roi Clovis, prêt *à se chrétienner* et se faire sacrer par Saint Remi, le mande à sa cour. Il part, et mène avec lui sa femme, dont il craint de se séparer. Mais Gloriande, qui l'aime *de bon et loyal amour*, lui prouve si bien la vérité de sa tendresse, qu'Apollo, plus épris que jamais, repart très-content d'elle pour retourner dans son royaume.

Malheureusement Childeric, fils de Clovis, éperdument amoureux de Gloriande, leur dresse une embûche, *court féloneusement* sur Apollo qui voyageoit désarmé, le blesse à mort; enlève la belle Gloriande, la porte dans un

château fort, et veut sur le champ en être le Tarquin. La nouvelle Lucrèce se tue plus à tems que la Romaine. Il ne reste à Childéric que l'horreur de son crime; il fait enterrer Appolo et Gloriande *en pauvre lieu et en terre que oncques ne fut bénie.* Un grand lévrier d'Apollo se tient sur la fosse, et fait découvrir à Clovis le crime de son fils; il le fait venir en sa présence, lui reproche *de l'avoir honni dans sa cour, et comme faulx traistre, d'avoir mis à male mort un Roy sous sa sauve-garde*; et de l'avis de ses Barons, *il le fait ardre tout vif en bûcher ardent.* Il élève le fils d'Apollo dans sa cour, le met sur le trône de Léonois, et lui donne sa fille Chrisilde en mariage.

La postérité d'Apollo règne paisi-

blement dans le Léonois, qui paroît devoir être aujourd'hui le pays de l'Armorique, que nous nommons la basse Bretagne, où est la ville de Saint Paul de Léon. Ce n'est qu'après plusieurs générations, que Méliadus naît, et que, roi de Léonois, il épouse Isabelle, fille de Félix, roi de Cornouailles, et sœur de Marc, fils aîné de Félix, qui succède, peu de tems après, à son père.

Méliadus vit heureux avec Isabelle, qui devient grosse. Une Fée, voisine du Léonois, devient amoureuse de Méliadus. Elle l'attire *par mal engin et négromance* à une chasse; elle l'enchante, l'enlève; et Isabelle, désespérée de la perte de Méliadus, part avec une de ses demoiselles, et *Gouvernail* son écuyer, pour aller *à la*

queste de son mari. Elle est surprise par la nuit au fond d'une forêt ; elle sent de vives douleurs ; elles augmentent et durent long-tems ; enfin, elle accouche d'un beau garçon ; mais sentant ses forces s'épuiser et les approches de la mort, elle se fait donner son enfant, le serre entre ses bras, le baigne de ses larmes ; et poussant un soupir : *Fils, ce dit-elle, moult je t'ai desiré avoir, ores vois-je la plus belle créature que oncques femme portât. Au mien essient ta beauté me fera peu de bien, car je meurs du travail que j'ai eu de toi. Triste vins ici ; triste j'accouche ; en tristesse t'ai eu ; triste est la première fête que je te fais ; pour toi mourrai triste ; et comme ainsi par tristesse es venu en terre, à tant auras nom Tristan... Et quand elle eut ce dit, si*

le

le baisa ; et si-tost comme elle l'eût baisé, l'ame lui issit du corps.

Gouvernail et la demoiselle, désespérés de la mort de la Reine, prirent soin du bel enfant Tristan : mais ils étoient bien en peine pour le nourrir, lorsque Merlin vint à leur secours. Merlin, ce célèbre enchanteur, ne paroissoit jamais que lorsqu'il arrivoit quelque événement qui eût rapport à la splendeur de la Table Ronde. Il rompt l'enchantement de Méliadus, et ordonne au sage Gouvernail de prendre soin du jeune Tristan, comme d'un futur Chevalier destiné à être l'un des trois plus renommés de la Table Ronde.

Méliadus éleva donc avec soin son fils Tristan ; et Gouvernail, fidèle à la promesse qu'en avoit exigée Mer-

lin, l'exerçoit aux armes, et disposoit son ame à l'héroïsme de toutes les vertus.

Tristan avoit sept ans lorsque Méliadus, ennuyé d'un long veuvage, épousa *la fille au Roy Houël de Nantes dans la petite Bretagne, qui moult étoit belle et jolie, et bien envoysiée et malicieuse. Si commença à l'aimer par amour.* Méliadus en eut bientôt un fils; et dès-lors la nouvelle Reine prit contre le jeune Tristan toute la jalousie de la plus cruelle marâtre. Elle veut emprisonner Tristan; mais la coupe qui lui est préparée, est bue par le jeune enfant qu'elle avoit de Méliadus. Cet enfant meurt sur le champ. Elle essaie une seconde fois de consommer son crime, en présence de Méliadus qui prend la coupe, reconnoît que c'est

du poison qu'elle renferme, fait assembler ses Barons, et de leur avis, condamne la Reine au feu. Tristan se jette à ses pieds, lui requiert un don. Méliadus le lui accorde. Ce don, c'est la grace de son ennemie. Méliadus, lié par le serment qu'il vient de faire, accorde la vie à la Reine; mais de ce moment il ne veut plus avoir de commerce avec elle.

Dans ce même tems, un Nain habile dans l'art de la divination, prédit au Roi Marc de Cornouailles, oncle de Tristan, *que lui Marc par Tristan seroit honni, et se clameroit chétif.* Le Monarque, furieux de cette prédiction, jure la mort de Tristan. Quelques Chevaliers de sa cour partent bien armés, et viennent s'embusquer dans une forêt où Méliadus

prenoit souvent le plaisir de la chasse avec son fils Tristan. Ils assassinent Méliadus qu'ils trouvent désarmé. Le bon et sage Gouvernail dérobe Tristan à leurs coups. Méliadus mort, la Reine reste maîtresse et régente du Léoncis ; et Gouvernail, qui connoît sa méchanceté et son aversion pour Tristan, enlève le jeune Prince, et le mène à la cour du grand Roi Pharamond, Roi des Gaules. (Anachronisme grossier, mais qui doit peu étonner dans un Roman de Chevalerie du douzième siècle.)

Tristan devient dans cette cour *moult expert en toutes sortes de doctrines, mesmement aux jeux de tables et ichecs*. Il devient le plus beau et plus vigoureux *Varlet* (*) de son âge. La

(*) Varlet, nom que l'on donnoit aux

jeune Bélinde, fille de Pharamond, ne peut le voir sans l'aimer. Sa passion augmente tous les jours. Elle est forcée enfin de la déclarer. Tristan est bien ému, bien touché, bien tenté; mais Gouvernail lui dit que les loix de l'honneur ne lui permettent pas de *hounir et villener* la maison et la famille d'un grand Roi qui l'a reçu dans sa cour. Cependant, emportée par sa passion, Belinde guette Tristan, le surprend dans un bosquet, se jette entre ses bras; et le modeste et cruel Tristan la repousse, quoiqu'à regret. Quelques personnes du palais se présentent par hasard. Belinde surprise, crie au secours, disant que Tristan veut lui faire vio-

jeunes gens de qualité qui s'exerçoient à mériter d'être faits Chevaliers.

Roi de Cornouailles, avec lequel il avoit ménagé sa réconciliation. Marc étoit un bon homme : plusieurs traits de cette histoire le prouveront. On lui fit entendre que le Nain Prophète ne savoit ce qu'il disoit ; et il rappela auprès de lui son neveu.

Ce départ, et le reproche que Belinde avoit à se faire d'avoir faussement accusé Tristan, percent le cœur de l'infortunée Princesse. Accablée de remords, désespérée de se voir séparée de ce qu'elle aime, elle prend la résolution de terminer ses malheurs et sa vie. Dans ce dessein, elle s'empare de la même épée que son père lui avoit remise pour percer le cœur de son amant ; mais, prête à la plonger dans son sein, elle écrit à Tristan cette lettre que nous croyons devoir

rapporter, pour faire connoître la manière d'exprimer autrefois un sentiment qui fut de tous les tems, et qui sera de tous les âges.

« Amy Tristan, aimé de fin cœur, sans fausseté, vous sauve-vous Dieu; prouesse vous croisse, et bonté vous soit amie; joye et déduit, honneur et bonnes adventures vous fassent compagnie, où que vous soyez; haultesse, gloire, et victoire de Chevalerie soient en vous; en joye et en lyesse puissiez-vous user votre vie; fleur, bonbanse, et renommée de Chevalerie soient en vous, et de votre renommée courre la parole en toute terre; tous Chevaliers soient mis, et désavancés de Chevalerie envers vous; toujours soyez cryé être hardy sur tous. Dieu qui toujours règnera,

vous doint meilleure fin que je n'ay et plus joyeuse ; car pour mes premières amours finirai par angoisse de mort ; mais rien ne me conforte, doulx amy, fors que je mourrai de cette même épée dont mon père vouloit me parforcer à vous occire ; et quand il me souvient, doulx amy, comment je vous ostay de mort ; oncques plus fort ne peux vous aimer. Je prie Dieu qu'il ne vous laisse mourir devant que vous sachiez comment amour maîtrise les cueurs des fins amans ; et comment cellui meurt qui de amour meurt, et ne peut de son amour trouver mercy. Amour ! je meurs pour vous ; et pour ce que vous êtes éloigné de moi ; que ne pouvez être à ma mort, vous envois-je ces lettres que j'ai écrites de ma

main, et mon brachet (*un chien briquet*) que vous garderez pour l'amour de moy; c'est un des meilleurs brachets du monde; et pour ce que il est bon, le vous envoyé-je, amy ».

Le sang de Belinde avoit effacé le reste de la lettre. Tristan, vivement touché, donna bien des larmes à la mort de la tendre et malheureuse Princesse. Il mit *sa lettre de mort* sur son cœur; et le brachet lui devint si cher, qu'il se l'attacha à jamais par ses caresses.

Arrivé à la cour du Roi Marc son oncle, il achève de *se rendre expert en armes et chevalerie*, et se fait admirer par sa force, sa courtoisie et sa beauté.

Le Morhoult d'Irlande, frère de la Reine de ce pays, et un des plus renommés Chevaliers de la Table Ronde, arrive en Cornouailles, ac-

compagné d'une troupe nombreuse de Chevaliers, pour demander le tribut. Le roi Marc, très-affligé, ne peut trouver aucun moyen de s'empêcher de le payer, aucun Chevalier de sa cour n'osant combattre, dans la personne du Morhoult, l'ennemi le plus redoutable. Le jeune Tristan, après s'être consulté avec Gouvernail, court se jetter aux pieds du roi Marc, et, s'exprimant avec cette véhémence noble que donnent le courage et le desir de la gloire, il supplie le Monarque de lui accorder l'ordre de Chevalerie, si jusqu'à ce moment ses services lui ont été agréables. « Ouidà, beau fils, lui répond le roi, bien l'avez desservi; mais ores me fâche, que ce ne puisse se faire en plus grande feste et lyesse, attendu le treu

(tribut) que les gens d'Irlande viennent demander ». Tristan ne répond rien, et se prépare à recevoir l'Ordre que son oncle lui confère le lendemain.

A peine a-t-il reçu l'accolade, ceint son épée, et chaussé ses éprons, qu'il se jette une seconde fois aux pieds de son oncle, et lui demande la permission de combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer son royaume du tribut aussi cruel que déshonorant qu'il vient exiger. Le roi Marc ne trouvant aucune ressource dans les foibles Chevaliers de sa cour, le lui accorde avec regret. On signifie aux Chevaliers d'Irlande, qu'il s'en présente un pour combattre le Morhoult, et délivrer le royaume de Cornouailles du tribut. « Qui êtes-vous, lui dirent-ils, pour oser

oser *vous combattre à si puissant Prince?* Alors Tristan n'hésite plus à se découvrir : Je suis fils de roi, leur répondit-il : Méliadus fut mon père ; le roi Marc est mon oncle ». Ces Chevaliers admirent son courage et sa beauté. Le roi Marc l'embrasse ; le Morhoult accepte le défi, donne son gage de bataille, et l'on décide que le combat se fera dans l'isle Sanson, où chaque parti conduira son Chevalier, et le laissera seul.

Sans suivre l'Auteur dans le détail de ce fameux combat, le premier, et l'un des plns glorieux des exploits de Tristan, nous croyons devoir nous borner à apprendre au Lecteur que le jeune Chevalier, quoique grièvement blessé, fendit enfin la tête au Morhoult, qui, demi-mort et du coup, et de la

honte d'avoir succombé dans une occasion où il croyoit avoir tant d'avantage, jette là son épée et son écu, fuit et se rembarque.

Il fait faire voile en diligence vers l'Irlande, pour pouvoir mourir dans son pays. Le royaume de Cornouailles est pour toujours délivré du tribut. Tristan, affoibli par le sang qu'il avoit perdu, étoit tombé en foiblesse; on vole à son secours, on le ramène ensuite en triomphe; on panse ses plaies, quelques-unes se guérissent aisément. Mais la lance du Morhoult étoit empoisonnée, et la blessure principale qu'elle a faite, loin de céder aux remèdes, s'envenime tous les jours. Les Chirurgiens en désespèrent. Tristan, par le conseil d'une demoiselle, demande permission à son oncle, d'aller

chercher du secours dans le pays de Logres (l'Angleterre); il part, et reste quinze jours sur mer, battu des vents qui le jettent enfin sur les côtes d'Irlande. Il débarque, *et le cœur lui resjouit pour ce que Dieu l'avoit jeté hors du péril de mer: lors prend sa herpe et la trempe* (*l'accorde*), *et commence à jouer si doulcement, que nul ne l'ouit qui volontiers ne l'écoutât.* Le roi d'Irlande, et la belle Yseult sa fille, étoient à une fenêtre qui avoit vue sur la mer: ils écoutent les sons de la harpe: le roi descend, voit que c'est un chevalier blessé, le fait transporter dans son palais, et le recommande à sa fille Yseult, la plus charmante Princesse qui fût alors dans l'univers, et la plus habile dans l'art de guérir

les plus dangereuses blessures(*). Tristan ne se fait pas mieux connoître. Yseult en prend grand soin. De ce moment ils commencèrent à *s'admirer*. La Princesse est long-tems à s'appercevoir que la blessure est envenimée. Pendant ce tems, plusieurs chevaliers de la Table Ronde, et d'autres chevaliers font un tournoi. Un Prince Sarrazin, nommé Palamèdes, obtient l'avantage le premier jour; on le conduit à la cour du roi: on lui donne une fête où Tristan, un peu remis de

(*) Il étoit d'un usage commun, du tems de l'ancienne Chevalerie, que les dames et demoiselles du plus haut parage apprissent la chirurgie, pour se rendre utiles à leurs pères, maris ou parens, qui couroient, à tous momens, le danger d'être blessés dans les combats, tournois ou joutes.

sa blessure, se fait porter. La belle Yseult y paroît avec tous ses charmes. Palamèdes ne peut les voir sans en être frappé; et, sans faire aucune réflexion, il lui avoue un amour qui ne doit jamais être que malheureux. Tristan s'apperçut de l'amour de Palamèdes; et la plus vive jalousie lui fit alors connoître à quel point Yseult lui étoit déja chère.

Le tournoi devoit recommencer le lendemain. Tristan, tout blessé qu'il est, se lève dans la nuit, prend ses armes, se cache dans une forêt voisine du lieu du tournoi; et, dès qu'il est commencé, il se met sur les rangs, renverse tout ce qui lui résiste, combat Palamèdes, auquel il s'attache principalement; il le porte à terre d'un coup de sa lance, il l'attaque

une seconde fois l'épée à la main, et remporte le prix du tournoi. Cependant sa blessure se r'ouvre; il perd son sang : on l'emporte dans ce triste état, mais en triomphe, au palais. La belle Yseult vole à son secours, avec un intérêt qui, de jour en jour, devenoit plus vif. Elle s'apperçoit enfin qu'un venin subtil empoisonne la blessure; elle va cueillir des herbes salutaires, les prépare, en fait un heureux usage; et Tristan, parfaitement guéri, lui déclare qu'il ne vit plus que pour l'adorer; mais en lui laissant encore ignorer qu'il est le brave Tristan, et le vainqueur du Morhoult.

Un jour, une *gente Pucelle* (*) de

(*) Titre honorable et sans conséquence, qu'on donnoit alors à toute demoiselle non mariée.

la reine, entre dans le cabinet, où les armes de Tristan étoient attachées. Elle les examine, et sur-tout son épée à laquelle elle apperçoit une brèche considérable. Elle soupçonne que c'est la même épée dont le coup a ôté la vie au Morhoult, (car il étoit mort de ses blessures). Elle fait part de cette découverte à la reine, qui avoit gardé précieusement dans un étui, cette pièce d'épée qu'on avoit ôtée de la tête de son frère, après sa mort; elle prend cette pièce, la rapporte à la brèche de l'épée de Tristan : elle se trouve juste; et la reine reconnoît celui qui lui a ravi son frère. Elle porte ses cris et sa douleur au roi qui s'assure de la vérité par ses yeux. Il fait venir Tristan en présence de toute sa cour, et lui reproche d'avoir osé s'y pré-

senter, après avoir tué son beau-fière. Tristan rougit, et en devient encore plus beau. Il avoue qu'il est celui qui s'est battu pour le tribut de Cornouailles, avec le Morhoult, et que les vents l'ont jeté sur les côtes de son royaume. La reine demande vengeance pour la mort de son frère; la belle Yseult frémit, et la pâleur ternit les roses de son teint; mais un murmure de toute l'assemblée fait connoître que l'on desire la vie d'un Chevalier aussi intéressant par son courage et par sa beauté: la générosité fait taire le courroux dans le cœur du roi d'Irlande. *Chevalier*, dit-il à Tristan, *moult me avez honny et avilé quand vous occistes le Morhoult, mais moult seroit grand dommaige si je vous occyoye; je vous laisserai à vivre pour*

deux raisons, l'une est pour la bonté de chevalerie qui vit en vous, l'autre s'yest pour ce que vous avez logé dans mon hôtel, et se je vous ai rescoussé (secouru), et se je vous occyoye, je ferois trop grande trahison; mais il conviengt que tost vous esvidiez ma terre, et que jamais ne vous y ósiez trouver, car si je vous trouvoye, je vous mettroye à mort. Sire, dit Tristan, *grand-merci... Lors lui fait bailler armes et cheval.* Tristan regarde Yseult en soupirant, obéit et monte à cheval. Brangien, dame d'honneur (quoique jeune encore) de la belle Yseult, connoissoit ses plus secrettes pensées. Elle fait partir *moult coyement* ses deux frères pour suivre Tristan, et lui servir d'écuyers. Le brave Tristan retourne plainement guéri dans le royaume de Cornouailles.

Le roi Marc exige de son neveu qu'il lui fasse un récit fidèle de ses avantures. Tristan lui apprend que la brèche de son épée l'a fait reconnoître à la cour du roi d'Irlande pour le vainqueur du Morhoult, et ce qui a suivi cette découverte. Il lui peint ensuite la charmante Yseult, avec ce feu, cette énergie qu'on ne trouve que dans la bouche d'un amant. Le roi de Cornouailles *prend son tems*, *requiert un don* à son neveu, qui le lui accorde; il lui fait jurer sur les reliques qu'il exécutera tout ce qu'il lui *requierera*. Tristan s'y engage par serment. Marc lui ordonne d'aller en Irlande, et de lui amener la belle Yseult, pour la faire reine de Cornouailles.

Tristan devoit croire sa mort certaine, en osant retourner en Irlande;

mais lié par la foi du serment, et plus encore par la *doulce chaîne d'amours*, il n'hésite pas un instant. Il prend seulement la précaution de se couvrir d'autres armes. Il sembarque pour l'Irlande. Une tempête le jette sur les côtes d'Angleterre. Le roi Artus tenoit alors sa cour à Cramalot; les plus valeureux chevaliers l'ornoit ; et ceux de la Table Ronde, ses compagnons d'armes, et les plus illustres chevaliers du monde, en faisoient les honneurs aux chevaliers étrangers.

Tristan ne se fait point connoître. Il prend part à plusieurs joutes ; il livre même plusieurs combats où il se couvre de gloire. Un jour il voit arriver dans un vaisseau, Argius, roi d'Irlande, père de sa chère Yseult. Ce Prince, accusé de trahison pour un

meurtre commis à sa cour, venoit à Cramalot, par ordre du roi Artus, pour se laver de cette accusation. Blaaner, l'un des plus redoutables chevaliers de la Table Ronde, étoit son accusateur, et ni l'âge ni les forces d'Argius ne pouvoient résister un moment à ce terrible adversaire. Argius étoit donc obligé de chercher un champion qui pût soutenir son innocence. Le serment de la Table Ronde ne permettoit à aucun de ses chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût une querelle personnelle, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entend parler de la grande renommée du chevalier inconnu; il est lui-même témoin de ses exploits. Il court à lui, lui jure, par tout ce qu'il y a de plus

sacré, qu'il est innocent du meurtre dont on l'accuse, et que *bon droit et sans faillite il a*. Sans le connoître, il le prie de soutenir sa cause. *Haa! chier Sire*, lui répond Tristan, *n'a jà guères sauvé m'avez de male mort, est bien droite raison qu'avanture sa vie pour vous cil à qui l'a avez saubvée.* Tristan se fait connoître : Argius l'admire, et lui promet de lui octroyer, après le combat, tel don qu'il lui voudra requérir.

Tristan se bat à outrance contre Blaaner. Celui-ci, couvert de blessures, tombe sur ses genoux; son épée échappe de sa main; et, loin de vouloir se rendre, il crie à son ennemi d'user de ses droits, et de lui couper la tête. Le généreux Tristan n'en fit rien. *Il savoit que courroux et*

excès de grand courage font dire telles paroles à Blaaner ; et lors dist : Ne plaise à Dieu que je coupe le chef à si bon chevalier comme vous êtes ! si ne le feroye pour la meilleure cité que le Roi Artus ait. Il appelle les Juges du camp, qui décident que le roi d'Irlande est lavé de son accusation. Tristan court à Blaaner, le prend entre ses bras, le relève, et le rend à ses *parens et compaignons qui ores tous étoient du lignage au roi Ban de Benoist* et conséquemment du même sang que le fameux Lancelot du Lac, *dont l'amitié et assistance moult desiroit Tristan.* Tous ces braves chevaliers entourent Tristan, le mènent en triomphe à sa tente : le roi d'Irlande l'embrasse de bon cœur, et le conjure de repasser avec lui en Irlande. Tristan part ; ils

arrivent ; et la reine, oubliant la mort de son frère, ne montre au libérateur de son mari qu'une tendre et vive reconnoissance.

Quel heureux moment pour Yseult, qui sait que son père a promis un *don* à son amant! Mais le malheureux Tristan ne la revoit qu'avec le désespoir du cruel serment qui le lie. Son grand cœur surmonte enfin la force de son amour. L'honneur lui prescrit de requérir ce don qui lui devient si fatal ; il déclare le serment qu'il a fait, il demande, en frémissant, la belle Yseult pour son oncle. Argius la lui accorde, et bientôt tout est préparé pour le départ d'Yseult. L'aimable et fidèle Brangien est destinée à l'accompagner. Le jour du départ, la reine tire à part cette jeune dame d'honneur.

Elle avoit reconnu que sa fille et Tristan étoient enflammés l'un pour l'autre; elle espère détourner les suites fatales de cet amour, en confiant à Brangien un philtre; présent précieux d'une Fée habile; et ordonne à la dame de partager ce *boire amoureux* entre sa fille et le roi Marc, le soir de leur mariage.

Yseult et Tristan s'embarquent. Un vent favorable enfle les voiles, et leur promet une heureuse navigation. Ces deux amans se regardent avec tendresse, et commencent à soupirer: l'amour sembloit porter tous ses feux sur leurs lèvres comme dans leur cœur. Il faisoit une chaleur excessive; une soif ardente les dévore. Yseult se plaint la première. Tristan apperçoit un flacon que Brangien avoit eu l'imprudence

de ne pas enfermer. Il s'en saisit, court le porter à la charmante Yseult, et le partage avec elle. Hélas ! ce flacon contenoit le *boire amoureux*. Yseult et Tristan se regardent, ils soupirent; on conçoit leur situation. La jeunesse et la beauté de Tristan auroit peut-être parlé vainement en sa faveur ; mais que faire contre la magie d'une Fée, et contre celle de l'amour.

Une tempête s'élève, et menace d'un prochain naufrage ; la crainte est dans le cœur des matelots : Yseult et Tristan ne voient et ne sentent que leur bonheur ; il fut bientôt à son comble. La tempête augmente, et, après avoir long tems lutté contre les flots, un coup de vent jette le vaisseau dans le port d'une ville inconnue. Ils descendent à terre ; ils s'informent

du pays et de ses habitans. Un vieil homme soupire en les voyant si jeunes et si beaux, et leur dit que leur mauvaise destinée les a conduits près du château de Plours, *où le félon et oultraigeux Brunor les mettra à male mort se le chevalier n'est plus preux que lui, et se la dame n'est plus cointe et belle que la sienne.*

On s'imagine sans peine que Tristant, aussi brave qu'amoureux, tue le félon Brunor, et trois ou quatre coquins de géans qui le défendoient. Yseult triomphe aussi en remportant la palme de la beauté. Les deux jeunes amans s'emparent du château de Plours et ne sont pas pressés d'en sortir. Ils y restent trois mois ; mais il faut enfin qu'ils se déterminent à s'embarquer et à passer dans le royaume de Cornouailles.

Les deux amans arrivent à la cour du roi Marc. Il remercie bien son neveu. Il trouve Yseult charmante, et sent toute l'impatience de l'épouser. Une grande fête est ordonnée, et le mariage se fait le lendemain.

Quelle douleur pour nos amans!.... Mais ce sentiment cède à la crainte la plus juste et la plus naturelle. Le lecteur en devine la cause. Yseult a cédé aux transports de son amant ; pourra-t-elle tromper son mari ? Yseult, Tristan, Brangien et Gouvernail tiennent conseil. Brangien, quoique sensible et souvent adorée, n'a jamais fait la faute qui cause aujourd'hui l'embarras d'Yseult : elle aime sa maîtresse ; on conclut qu'elle doit la sauver. Le sentiment la décide encore plus que le conseil. *A la fin de la toilette du*

soir, elle prend tous les accoutremens royaux de nuit; elle se parfume, fait sa prière, et attend le roi Marc dans le lit nuptial. L'amour veille à la destinée des amans. Le vieux Monarque est heureux, s'endort, se réveille, et quitte enfin le lieu de la scène pour aller se féliciter du rôle brillant qu'il a joué. A peine le jour commençoit à paroître, Brangien, tourmentée jusqu'à ce moment de tous les sentimens d'une victime, s'élance de l'autel où elle a été immolée, et court auprès d'Yseult pour la rassurer sur le succès du sacrifice. Elle trouve les deux amans ensemble, aussi rassurés qu'ils peuvent l'être. Les soins de Tristan ont du moins adouci la situation d'une ame agitée. Yseult prend les *accoutremens* de Brangien, et se hâte d'aller pren-

dre la place que celle-ci vient de quitter.

Le monarque, enchanté de sa femme, et reconnoissant envers son neveu qui la lui avoit amenée, le fit son grand chambellant, *ce qui lui donna toutes entrées privées à la cour, voirement chez la Reine.*

Nous voudrions passer sous silence une action de cette Reine, dont nous frémissons nous-mêmes. L'ingrate ou trop prévoyante Yseult oublie la reconnoissance qu'elle doit à Brangien, qui vient d'immoler à l'amitié ce que l'on n'ose même sacrifier qu'en tremblant au plus tendre amour. La crainte injuste qu'elle a que Brangien ne découvre la petite ruse qu'elle employa pour elle, lui fait prendre la barbare résolution de la faire enlever, de l'en-

voyer dans la forêt du Morois, et de donner l'ordre de lui ôter la vie. Ainsi la crainte, la prudence même peuvent rendre une femme bien cruelle.

Brangien étoit aimable; et les deux hommes chargés de la tuer, ne s'acquittoient de leur commission qu'à regret. *Eh! qu'avez-vous pu forfair à la reine*, lui dirent-ils? *Hélas! seigneur*, leur répondit-elle, *oncques ne lui mesfis; fors quand madame Yseult se partit d'Irlande, elle avoit une fleur-de-lis, qu'elle devoit porter au roi Marc, et une de ses damoiselles en avoit une autre. Madame perdit la sienne, dont elle eût été mal voulue, et la damoiselle lui présenta par moi la sienne qu'elle avoit bien gardée. Et cuide* (je crois) *que pour cette bonté me fait mourir, car ne sçay autre raison.*

Les deux gardes n'entendent rien à cette énigme ; mais ne pouvant se résoudre *d occir si doulce et gente créature*, ils l'attachent à un arbre, ensanglantent leurs épées, reviennent auprès de la reine, à qui ils disent qu'ils l'ont massacrée, et répètent le propos qu'elle leur a tenu en mourant.

Yseult reconnoît, en ce moment, toute l'horreur de son ingratitude; elle se désespère, et voudroit donner mille fois sa vie pour la rendre à cette amie fidelle; mais elle doit croire qu'il n'est plus tems. Heureusement pour Brangien, Palamèdes arrive dans cette forêt; il entend ses cris; il la reconnoît, la délie, la conduit dans une abbaye de filles, et revient près d'une fontaine au milieu de la forêt. Quelle surprise pour lui! Il voit, en arrivant, cette

belle Yseult qu'il adoroit ; il la voit s'arrachant les cheveux, tirant un poignard de sa poche, et s'écriant : Non, chère Brangien, chère amie, chère victime, non, je ne te survivrai pas. Palamèdes vole, et tombe à ses pieds ; il l'arrête, et lui promet de lui ramener Brangien. Il court la chercher, et jouit d'un plaisir inexprimable en la remettant entre ses bras. Yseult veut embrasser les genoux de son amie, elle la serre, l'inonde de ses larmes ; et, transportée de reconnoissance envers Palamèdes, elle lui promet un don. Le roi Marc arrive sur ces entrefaites ; on lui fait accroire que Brangien a été enlevée par des scélérats, et qu'elle a été retrouvée par Palamèdes. Il partage tous les sentimens de sa femme, et confirme le don qu'elle a fait. Palamèdes

lamèdes en abuse. Il demande d'emmener Yseult. Ce serment du don octroyé si sacré dans l'ancienne chevalerie, oblige le roi Marc à lui laisser enlever la reine. Tristan seul pouvoit la défendre, mais il étoit absent.

Un bon chevalier, nommé Lambergues, qui, depuis quelque tems, étoit à la cour de Marc, et dont Yseult traitoit avec soin une grande blessure, apprend que Palamèdes enlève la reine. Malgré sa blessure et sa foiblesse, il se fait donner ses armes, et vole après le ravisseur, le joint et le combat; mais toutes ses blessures se r'ouvrent, il perd tout son sang, et Palamèdes lui donne la vie.

Pendant le combat, Yseult a eu le tems de se sauver. Elle arrive au bord d'une rivière; elle se fait connoître à

un chevalier qu'elle y rencontre ; il la prend en croupe, passe le fleuve, conduit la reine dans une tour où elle s'enferme promptement, voyant Palamèdes qui la poursuit. Le chevalier veut arrêter Palamèdes qui le tue, et qui, de désespoir de voir Yseult hors de sa puissance, se jette à terre près de la tour, et tombe, comme par un sort, dans une rêverie profonde.

Tristan, de retour à la cour, apprend tout ce qui s'est passé. Il part avec Gouvernail, vole à la tour qui sert d'asyle à la reine. Le bruit qu'il fait, ne peut tirer Palamèdes de sa rêverie. Gouvernail le prend par son casque, et le secoue pour l'éveiller ; Palamèdes s'écrie : *Escuyer felon, tu ne fais pas courtoisie de me oster de mon penser.* Gouvernail lui répond :

Palamèdes, votre penser ne vous vault rien; voici Tristan qui vous défie. Ah! Tristan, s'écrie Palamèdes, *n'étoit-ce pas assez que tu me ravisses Yseult en Irlande, et maintenant me veulx éloigner de mes amours, et me la veulx retollir* (reprendre) *à moi qui l'ai gagnée ?*

Le combat commence avec une égale fureur entre deux des meilleurs chevaliers du monde. La tendre Yseult, témoin, du haut de la tour, des coups qu'ils se portent, ne peut plus souffrir ceux que reçoit Tristan; elle descend, sépare les deux combattans, et s'adressant à Palamèdes : *Certes*, dit-elle, *vous dictes que m'aimez tant; vous ne refuserez donc pas ce que je vous commanderai! Dame,* dit-il, *je veuil faire votre commande-*

ment. Je veuil, dit-elle, *que vous laissiez cette bataille, et que vous en alliez à la cour du roi Artus, et saluez la reine Genievre de par moy, et lui dictes qu'il n'y a au monde que deux chevaliers et deux dames, moy et elle, son ami et le mien. Si vous commande que jamais ne veniez en lieu où je suis, si ce n'est dans la Grande-Bretaigne.*

Palamèdes fond en larmes : *Ah ! dame*, dit-il, *je ferai votre commandement ; ains subtilement m'avez déçu et éloigné de vous, mais je vous prie que en pire de moy jà ne mettez votre cœur.... Palamèdes*, dit la reine, *jà puissé-je ne avoir joye quand je changerai mes premières amours.*

Palamèdes, en s'éloignant, exprime son état par des sanglots. Yseult ren-

re dans la tour ; Tristan la suit, et se désarme. Ils s'adoroient. Le *boire amoureux* n'avoit rien perdu de sa puissance.... Tristan, éperdu d'amour, ose penser, dans son ivresse, à enlever lui-même la belle Yseult ; mais une longue nuit et l'honneur le ramènent, le lendemain, à des sentimens plus dignes d'un loyal chevalier. Il rend Yseult à son mari.

Le monarque montre beaucoup de reconnoissance à Tristan; mais dans le fond de son cœur, il nourrit une noire jalousie contre lui. Un jour, (car les amans sont toujours imprudens) *Tristan et Yseult étoient seuls en la chambre mesme du roi Marc ; Andret, méchant et couard chevalier de cette cour, les apperçoit par le trou d'une serrure, auprès d'une table d'échecs*; mais ils n'y

jouoient point.... Il court à Marc, et lui dit *qu'il estoit le plus vil roy, et le plus imbécille recreu qui fût, quand il souffroit en sa terre cil qui le honnissoit de sa femme.* Qui est-il ? dit le roi. Sire, c'est Tristan. *Je m'en suis de piéça* (dès long tems) *apperçu : ains ne vous le ai je pas voulu dire, pource que cuidoye* (croyois) *qu'il s'en chastiât* (corrigeroit); *en cette heure, en votre propre chambre, si les trouverez céans seul à seul.*

Le roi prend son épée, court à sa chambre. Gouvernail, qui étoit revenu pour en garder la porte, avertit Tristan, qui *s'esloigne moult hâtivement d'emprès la reine.* Le roi furieux, court après lui l'épée à la main. *Vassal* (*),

(*) *Vassal*, nom insultant que les Chevaliers (qu'on appeloit Monseigneur) se don-

dit-il à Tristan, *vous me avez honny de ma femme; je vous deffie.* Tristan, qui se trouvoit dans son tort, évite le premier coup, saisit une épée qu'il apperçoit, enveloppe son bras dans son manteau, (que l'Auteur exact dit qu'il avoit eu le tems de reprendre) et court sur le roi Marc qui crie, en vain, aux chevaliers de Cornouailles de l'arrêter. Tristan en étoit trop craint et trop aimé pour qu'ils obéissent. Le roi Marc prend le parti de s'enfuir. Tristan, de mauvaise humeur, le poursuit de chambre en chambre, l'atteint, et lui donne un grand coup de plat d'épée sur l'oreille, dont il le renverse tout étourdi.

noient entre eux dans un mouvement de colère, et qui étoit une vraie injure pour ceux qui n'étoient pas réellement vassaux de ceux qui leur parloient.

Tristan pensant, avec raison, que cette tracasserie avec son oncle pourroit avoir des suites, assemble ses amis, s'arme et part avec eux, pour se retirer dans la forêt de Morois, voisine de Cintageul, où le roi tenoit sa cour. L'espérance de revoir sa chère Yseult l'y retient pendant long-temps ; et il n'y perd pas une occasion de mortifier le roi Marc, qui se tient renfermé dans sa cité, sans oser en sortir.

Mais bientôt tous les hauts Barons de la cour de Cornouailles, se souvenant que le brave Tristan les avoit délivrés du tribut d'Irlande, forcent le roi de le rappeller près de lui. Brangien part avec une lettre de la belle Yseult, qui lui mande de revenir ; mais qu'il se tienne toujours en garde contre quelque nouvelle trahison. Tristan, trans-

orté d'amour et de joie, baise cette
tre, la cache dans son sein, revient
la cour. *Le roi Marc monstre beau*
emblant à Tristan pour le décepvoir,
t le rend plus sire de son hôtel que il
'avoit été mais.

Quel est l'amant qui ne chercheroit
as à renouer souvent la même conver-
ation que le roi Marc avoit interrom-
ue? Tristan la renouvelle autant de
ois qu'il en peut trouver l'occasion;
: la tendre Yseult trouve une douce
ccupation dans le plaisir de la faire
aître.

Tristan, tout aimable qu'il étoit,
étoit fait quelques ennemis secrets
ar sa haute valeur. Un des vils cheva-
ers de Cornouailles, dont par malheur
avoit tué le frère dans un tournoi,
'eut point assez de courage pour oser

venger cette mort; mais il eut l'adresse et la méchanceté de lui porter impunément le coup le plus sensible. Ce chevalier, indigne de son ordre, amène à la cour une demoiselle qui porte un cor d'ivoir enchanté. Elle s'adresse au roi, et lui dit : *Sire, le cor est moult beau, mais encore est-il plus merveilleux, car il fait connoître les dames qui ont fait fausseté à leur seigneur, et pour ce me permettras de le faire esprouver, et vecy comment : tu le feras emplir de vin, et puis le donneras aux dames à boire. Celle qui son seigneur aura faussé, ne y pourra boire que le vin ne répande sur elle; et celles qui gardé auront la foi jurée, y pourront boire sans répandre* (*).

(*) Il est clair que l'Arioste a emprunté de ce passage de notre Roman, son épisode de *la Coupe enchantée*. Il en a pris bien d'autres

Tristan, et la belle Yseult qui avoit
ıelque raison de craindre de n'être pas
sez adroite pour boire le vin de ce
r sans en répandre, furent très épou-
ıtés. Tristan s'éloigne pendant le
mps de l'épreuve; et fait jurer à ses
ıis qu'ils défendront Yseult si le roi
ut attenter à sa vie.

Le Roi Marc fait assembler toutes
femmes des chevaliers de son royau-
:. La Reine à leur tête, résiste beau-
up, ainsi qu'elles, à faire cette épreu-
. Elles avoient raison. Les dames de
cour de Cornouailles étoient toutes
il-adroites; et il n'y en eut aucune
ıs les mains de laquelle le maudit
: ne fût indiscret.

ts, ainsi que Bocace. Ces Auteurs n'écri-
ent que près de 400 ans après celui-ci.

O bonté divine, dit l'Auteur, *qui pardones les griefs faicts, pour doner tems aux pescheurs de revertir à pénitence.*

Dans ce moment tous les courtisans, par foiblesse ou par vanité, feignant de ne pas croire leurs femmes coupables, *se lèvent bravement contre le Roi Marc: Sire*, dirent ils, *détruisés votre femme si voulés, ou pouvés, mais les nôtres ne détruirons pas pour si petite achoison* (raison). *Bon*, dit le roi, *ne voyez-vous pas tout apertement* (clairement) *qu'elles vous ont honnys ?* ... *Ce ne savons-nous pas*, continuèrent-ils; *le cor est sans doute forgé par mal engin et noire négromancie, et si voulez faire mal à votre femme, point ne voulons faire autant aux nôtres.* Le roi Marc, qui avoit toujours un certain foi-

ble

le pour Yseult, tant elle étoit jolie, *se rend aussi-tôt à leur dire : A a, beaux eigneurs de Cornouailles, puisque ous quittés* (excusez) *vos femmes, je uitte la mienne aussi, et tiens-je épreuve du cor à mensonge.*

Tristan, averti par ses amis que orage est calmé, revient à la cour; nais le scélérat d'Andret, qui se doute ien qu'il ne pourra s'empêcher de hercher à causer en secret avec la eine, dresse un piège à Tristan, où elui-ci se laisse surprendre. Il en vertit le roi, dont la mauvaise hueur augmente visiblement.

Ces maudits chevaliers de Corouailles, déshonorés dans l'Anglerre comme dans la Gaule, joignoient ous la méchanceté la plus noire, à la lus grande lâcheté. Un cousin d'An-

dret, nommé Basyle, découvre une nouvelle conversation d'Yseult, et en avertit le roi. On entoure nos amans : on les saisit ; la reine est conduite dans une tour, et Tristan est jetté dans une prison obscure.

Le roi fait faire le procès à Tristan ; et les barons Cornouaillois, aussi sots juges que lâches combattans, s'accordent à le condamner à la mort. Le jour est fixé, et l'exécution doit se faire sur un tertre, à un quart de lieu de la ville. Gouvernail et ses amis s'arment, et se préparent à le secourir ; mais le brave Tristan n'a besoin que de lui-même. A peine est il hors de la prison, qu'il brise ses liens, assomme deux de ses gardes, s'empare d'une de leurs épées, et se sauve dans une église. Le lâche Andret, qui commandoit l'escorte,

poursuit et l'attaque : Tristan perce pourfend les plus téméraires ; mais n épée se brise, le grand nombre est èt à l'accabler. Il se sauve au haut une tour qui donnoit sur une mer ofonde, il prend son parti, et *se re-nmandant à l'amie Yseult et à son ux Rédempteur*, il se précipite dans mer. Bientôt il revient au-dessus des gues ; il nage avec force, et se sauve r une roche.

La malheureuse Yseult n'étoit pas ns une situation moins affreuse. Déjà rée aux barbares qui devoient lui re souffrir toutes sortes d'ignomi-s, terminées par une mort cruelle, e de ses filles s'échappe en jettant les uts cris, et court vers un petit bois, les amis de Tristan s'étoient embus-és. Elle les instruit du danger pressant

où se trouve la reine. Ils volent à son secours, massacrent les bourreaux, et la délivrent.

Yseult, qui croit Tristan perdu sans ressource, refuse toute consolation, et ne demande que la mort. Gouvernail la conduit à l'église dans laquelle étoit entré Tristan, et à la tour d'où il s'est précipité. Ils cherchent en vain à le découvrir sur les flots. Mais que les yeux d'une amante sont perçans! Yseult le découvre sur la roche où il s'étoit sauvé. Une partie des amis de Tristan reste à la garde d'Yseult, l'autre vole au secours de cet illustre infortuné, lui conduit une barque, et le ramène.

Quelle est la joie des deux amans, en se jurant tout ce qu'ils sentent dans un moment aussi doux! *Dame*, dit Tristan, *quant je vous vois saine et*

*ntente, désormais rien ne me pour-
it grever; et puisque Dieu nous as-
mb'e, jamais ne nous départirons.
ertes*, dit Yseult, *ce me plaist moult,
ar j'ayme mieux être povre avec vous,
ue être bien riche sans vous.*

Ce couple heureux et charmant con-
oissoit trop le péril certain de retour-
er à la cour, pour ne pas chercher un
syle. I's en trouvent un au fond de la
rêt de Morois. Ils y vivent tran-
uillement pendant quelques mois;
ais le roi Marc met leur tête à prix,
promet de si grandes récompenses à
eux qui les découvriront, que, quoi-
u'ils fussent généralement aimés, quel-
ues misérables mercenaires, séduits
ar l'or, cherchèrent tant, qu'ils les
ouvèrent. Le roi fut averti un jour
ue Tristan étoit à la chasse avec Gou-

vernail. La belle Yseult trouvée sans défense est enlevée ; on la renferme dans la même tour. Apparemment que les momens qu'elle passoit avec Tristan lui donnoient de nouveaux charmes. Le roi, tout furieux qu'il étoit, la trouve cent fois plus belle, s'enflamme d'un amour nouveau, et l'accable de caresses importunes.

Le malheureux Tristan, après s'être lassé à la poursuite d'un chevreuil, s'étoit endormi sur le bord d'une fontaine. Le fils d'un de ceux qu'il avoit tués, le jour qu'il s'étoit délivré de l'escorte qui le conduisoit à la mort, épioit depuis ce temps l'occasion de venger celle de son père. Il trouve Tristan sans défense dans les bras du sommeil, et *le faulx trahitre lui jette une sagette envenimée, dont il le fiert*

au bras senestre. Tristan se réveille, court à lui, le saisit, lui brise la tête contre un arbre, retire la flèche, et s'apperçoit qu'elle est empoisonnée. L'habileté d'Yseult le rassure. Vaine espérance, hélas! Il vole auprès d'elle; une fille en pleurs lui apprend son infortune. Que devient-il en l'écoutant?

Dans son désespoir il veut se tuer. L'amour arrête son bras. Mais bientôt accablé de la douleur que lui cause sa blessure, il sent que sa mort n'est pas éloignée. Le fidèle Gouvernail trouve le moyen de lui faire parler à Brangien. Celle-ci s'attendrit en voyant sa blessure, et beaucoup plus en songeant à l'impossibilité de recourir aux remèdes d'Yseult. Elle lui conseille de partir sans délai pour la petite Bre-

tagne, où il trouvera la fille du roi Houël, qui se nomme *Yseult aux blanches mains*, et qui ne cède en habileté qu'à l'Yseult la blonde qu'il adore.

Tristan suit son conseil, et arrive à la cour du Roi Houël, sous le nom du chevalier inconnu. Le Roi, frappé de sa beauté et de la noblesse de ses traits, le recommande à sa fille; l'amour plus prompt, le lui recommande encore mieux.

Les belles mains, cause du surnom de la nouvelle Yseult, s'occupoient doucement et toujours avec lenteur à panser le bras de Tristan. Le moment où il recevoit leurs secours avoit aussi de la douceur pour lui. Lorsqu'elle le touchoit, un trouble agréable, une douce chaleur qui dissipoit le froid

ortel du poison, lui faisoient croire
l'Yseult lui rendroit la santé. Yseult
i montroit tout le plaisir qu'elle
oit à la voir renaître. Que la recon-
issance a de pouvoir sur une belle
ie! La guérison arriva enfin. A peine
mmençoit-il à en jouir, qu'un Comte
s-puissant, voisin des états du roi
ouël, avec qui il étoit en guerre,
tra dans ses états, battit son armée,
vint enfin l'assiéger dans sa capitale.
ouël cherchoit vainement du secours
ns les chevaliers de sa cour. Gou-
rnail (sans toutefois prononcer le
m de Tristan) lui dit qu'il avoit au-
ès de lui le plus illustre et le plus
ave de tous les chevaliers. Houël
pelle Tristan, très-occupé pour
rs à témoigner sa reconnoissance à
seult, et il lui demande du secours.

On imagine sans peine à quel point ce mot rappela Tristan à l'amour de la gloire. Il s'arme, fait une sortie, met l'armée en déroute, tue le Comte, et rentre triomphant dans la ville qu'il vient de sauver.

Le roi, pénétré des sentimens les plus vifs, et instruit de la naissance de Tristan par Phérédin son fils, à qui ce dernier l'avoit confiée, lui offre sur le champ sa fille en mariage.

Comment pouvoir rapporter tous les tourmens dont l'ame de Tristan est agitée? Il adoroit toujours la première Yseult; mais les belles et blanches mains de la seconde lui avoient sauvé la vie. Il se rappeloit son ancien bonheur, tous les sacrifices de la première Yseult, les plaisirs qu'il avoit goûtés auprès d'elle : mais au même instant le

emords de ces mêmes plaisirs, portoit e trouble en son ame; il ne les envisageoit plus que comme des crimes; il se reprochoit tout ce qu'il avoit fait contre son oncle. Un fond de probité, qu'on a toujours reconnu en lui, lui faisoit desirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite; il pensoit même qu'un amour avoué par le ciel pourroit l'enchaîner à jamais, et lui faire trouver enfin ce bonheur, dont toute ame honnête est plus susceptible qu'une autre, parce qu'elle sent mieux le devoir d'être juste, et le plaisir d'être innocent. Cette dernière réflexion, et les belles mains d'Yseult le déterminèrent. Il lui donna la sienne. Mais l'amour punit toujours une infidélité. *Tristan se couche avec Yseult sa femme. Le luminaire ardoit* (brûloit)

si cler, que Tristan pouvoit bien voir la beauté d'Yseult; elle avoit la bouche vermeille et tendre, yeux pers rians, les sourcils brunx et bien assis, la face claire et vermeille comme une rose à l'aube du jour; mais quant il lui souvient de Yseult de Cornouailles, plus ne lui est possible d'en aimer une autre. Ainsi demeure Tristan tout chagrin avec sa femme, et elle s'endort entre les bras de Tristan; et Tristan aussi d'autre part se endort entre les bras d'Yseult, jusques au lendemain, que les Dames et Damoiselles vinrent veoir Yseult et Tristan. Tristan se lieve, puis vient au palais.

Tristan, modeste et prudent, n'informe personne de ces détails. Yseult, plus innocente, ne se plaint point d'un outrage qu'elle ignore. Gouvernail,

qui n'est informé de rien, croit avec plaisir qu'une belle femme fera oublier une maîtresse encore plus belle. Tristan resta un an à la cour du Roi son beau-père. L'ignorance d'Yseult ne fut pas plus éclairée ; et toutes les nuits que son mari passa près d'elle, ressemblèrent à la premiere.

Les nouvelles du mariage de Tristan arrivent enfin à Cornouailles. Le Roi Marc, enchanté de l'apprendre, court avec une maligne joie l'annoncer à sa femme. La malheureuse Yseult ne peut cacher sa douleur. Elle s'enferme avec Brangien, et s'écrie en versant des larmes : *Haa, Tristan, avez-vous prins* (eu) *le cueur de trahir celle qui plus vous aymoist que soy-même ? Puisqu'il est ainsi, que je vois que tous ont joye de leurs amours, et moi en suis du*

tout chétive et en douleur, je prie à Dieu qu'il me envoye bientôt la mort.

Yseult, dans son désespoir, se souvient de l'amitié qui l'unit à la Reine Genièvre. Cette reine aimoit Lancelot du Lac aussi tendrement qu'Yseult aimoit Tristan; et le grand roi Artus, ce souverain de tant de royaumes, ce preux chevalier, digne chef de ceux de la Table ronde, ce grand Artus (il faut l'avouer) partageoit le sort du petit Roi de Cornouailles. Yseult le savoit bien; et l'on sait aussi que rien n'est plus consolant et plus commun que les confidences que de jolies femmes aiment à se faire entre elles, dans la situation où elles se trouvoient l'une et l'autre.

Yseult écrit à Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante,

presque effacée par ses larmes. Elle i parle de l'excès de son amour pour ıistan, de ce qu'elle a souffert pour i, de sa cruelle infidélité, du dé-spoir où elle est : elle finit par lui mander conseil.

On croira sans peine que la Reine enièvre ne perd pas un moment pour ire confidence à Lancelot des plain-s d'Yseult, de l'infidélité de Tristan, ont elle lui peint toute l'horreur avec force qu'une amante doit porter ıns un pareil récit. Lancelot n'a garde e ne pas l'assurer de l'indignation u'il a contre Tristan, du projet qu'il ıit et du desir qu'il a de punir une ıreille félonie. Son courroux s'ap-aise cependant un peu, en apprenant ır un chevalier de la petite Breta-ne, que Tristan, mélancolique, rê-

veur, et presque malade, est parti de la cour du roi Houël, et s'est séparé d'Yseult aux blanches mains, pour retourner à la quête des aventures. Lancelot s'imagine sans peine qu'il se repent de son infidélité.

En effet, Tristan, plus rempli que jamais de son amour pour Yseult la blonde (c'est ainsi que nos Romanciers distinguent la première de la seconde), avoit fait faire un esquif, sous prétexte de s'amuser à pêcher, mais bien pour s'en servir à passer dans le royaume de Cornouailles.

Un jour qu'il étoit entré dans cet esquif avec sa femme et Phérédin, son beau-frère, ils s'amusoient à pêcher, à peu de distance du bord; un vent furieux les éloigne subitement de la côte, les porte en pleine mer, les rend

e jouet des flots pendant trois jours, ›t finit par porter et briser l'esquif ›ontre des rochers qui bordoient une ›ontrée qui leur étoit inconnue. Ils se auvent ; ils pénètrent dans le pays ; ls rencontrent un chevalier à pied ›t désarmé, qui les exhorte à ne pas ›ller plus loin. Il leur apprend qu'ils ont sur les terres de Nabon-le-Noir, e plus redoutable et le plus méchant ›e tous les hommes. Il ajoute, que, ›'étant exposé témérairement à le combattre, il est devenu son esclave, et ›'a plus d'espérance de sortir de ses ›ers.

Tristan lui jure qu'il le délivrera, ›'envisage, croit le reconnoître, le ›econnoît en effet, et se met à sourire. C'étoit Ségurades, chevalier de ›ornouailles, dont la femme avoit

autrefois partagé ses faveurs entre le roi Marc et Tristan (*). Ségurades l'envisage à son tour, le reconnoît et lui dit: *Tristan, vous êtes l'homme à qui je veuil plus de mal, et savez bien la raison pourquoi; mais je vous pardonne, car la à male aventure estes-vous ici venu; et je ne cherche d'autre vengement.* Vous avez raison, répondit Tristan : cette sorte de vengeance est digne d'un Cornouaillois : cependant j'ose espérer que celui qui délivra votre royaume du tribut de l'Irlande, pourra réussir à vous rendre la liberté.

Ségurades avoit un bon cœur; et consolé des légers malheurs si communs à ses compatriotes, il ne voit

(*) Cette histoire est racontée tout au long dans les premières pages du Roman, mais nous avons cru devoir la supprimer.

s que la générosité de Tristan, lui
nande pardon, s'offre à lui servir
guide, et le mène, lui et sa com-
;nie, passer la nuit chez la veuve
n chevalier.
Cette dame les reçut avec grand
isir, leur rendit beaucoup d'hon-
ır, les conduisit à sa chapelle, où
tombeau les surprit par sa richesse
sa beauté. Hélas! dit-elle, c'est le
ıbeau d'un de mes parens, nouveau
'valier de la Table Ronde, nommé
'nion le petit, que le méchant et
el Nabon tua en trahison. Nous
'ons enterré, armé de pied en cap,
ı manière des chevaliers du royau-
de Logres, avec un chapelet de
les sur la tête, comme étant jeune
:valier.
Yseult et Tristan passèrent le reste

du jour chez la Dame, et furent réveillés le lendemain par le son d'un cor : on publioit une fête que le géant alloit donner; et pour la rendre plus brillante, on enjoignoit à tous les vassaux de s'y trouver, sous peine de mort. Tristan n'avoit ni cheval, ni armes. Il part à pied avec Yseult, Ségurades, Phérédin & la Dame. Ils arrivent dans une plaine, sous le château de Nabon, et voient que le géant, qui se croyoit l'homme le plus redoutable à l'escrime, a partagé les chevaliers qu'il tient prisonniers en deux troupes. L'une étoit composée des chevaliers de Norgales, l'autre l'étoit de ceux du royaume de Logres. Un jeune prince de ce royaume, nommé l'Amoral de Gales, et compagnon de la Table Ronde, se pré-

ite en ce moment, et se joint à troupe des chevaliers de Logres : *n, fait Nabon le Noir, vecy un serf plus.* L'Amoral, armé d'un écu et n bâton propre à l'escrime, ainsi e tous les autres combattans l'é-ent, se présente, et nul chevalier Norgales ne peut tenir contre son esse. Nabon le trouve digne d'éprou-la sienne; il descend, s'arme d'un et d'un bâton d'escrime, attaque noral de Gales, le met bientôt hors at de se défendre, et se plaint tout it, qu'il ne peut trouver personne état de le combattre. Tristan, qui oit tenu tranquille jusqu'alors, dit Ségurades : « Il est tems que je me sente; j'espère, dans le combat, conduire de façon à pouvoir tuer bon, et dès que vous le verrez tom-

ber, criez aux deux partis, *à la rescousse* (*), liberté. »

Tristan se présente aussi-tôt, et se saisit du bâton d'escrime du malheureux l'Amoral. Les deux partis admirent sa riche taille et sa beauté: Nabon le juge un adversaire digne de lui; il l'attaque à coups précipités. Tristan les pare tous avec adresse, feint de les éviter, et n'en porte que de mal assurés. Nabon combat pendant une heure; et, surpris de l'adresse de son adversaire, il s'arrête et s'écrie: « Qui es-tu donc qui montres tant d'adresse à parer mes coups, et si peu de courage pour m'en porter?... Je suis Tristan de

(*) *Rescousse*, mot gaulois très-énergique qui n'a point été remplacé, pour dire, en un seul mot, reprendre celui qui a été pris; il s'est conservé parmi les marins.

Léonois, lui dit-il; fils de Méliadus, et neveu du roi Marc. » *Haa, tant mieux*, dit Nabon, *car toujours portay hayne à ta meignie* (famille); *à la mort ores es-tu venu : Tristan, je te deffie.* C'est ce que Tristan desiroit; il accepte le défit, pare encore quelques coups : mais bientôt le combat change ; il en porte à son tour, étonne Nabon, le serre de près, prend son tems, et d'un coup portant à plein sur la tête, il le renverse mort. Sur le champ il saisit un des gardes de Nabon, s'empare de son épée; et Ségurades et lui, crient : *à la rescousse !*

Tous les chevaliers prisonniers qui composoient les deux partis, viennent baiser les mains du héros qui les délivre ; les vassaux malheureux de Nabon voient qu'ils cessent de l'être,

et offrent tous de lui rendre foi et hommage : Tristan les refuse ; et, plein d'admiration pour la valeur de l'Amoral de Gales, à qui la force seule avoit manqué, il le propose aux sujets de Nabon, qui *l'élisent à Seigneur tout d'une voix*. Mais l'Amoral les refuse aussi. Tristan crut alors trouver une bonne occasion de réparer ses anciens torts avec le pauvre Ségurades ; il voit la couronne de comte que portoit Nabon, sur un tabouret de velours ; il se la fait apporter ; il appelle Ségurades, et la met sur sa tête. Ségurades s'agenouille, met ses mains dans les siennes, *luy preste hommage-lige, se déclare homme à Tristan.*

Tristan et la belle Yseult aux mains blanches repassent la mer, et retour-

nent

nent dans la petite Bretagne ; ils restent encore quelque tems à la cour du Roi Houël. Plein de son amour, et ne pouvant résister plus long-tems au plaisir de parler de ce qu'il aime, il ouvre son cœur à son beau-frère Phédin ; il avoue que, maîtrisé par la plus vive des passions, et par le *boire amoureux*, il n'a pu surmonter l'attrait enchanteur qui l'attache à Yseult la blonde, dont il lui fait un portrait si charmant, si séducteur, que de ce moment Phérédin desire de trouver l'occasion de la voir.

Quelque tems après, une femme enveloppée d'un voile, vient à la cour d'Houël, épie le moment de trouver Tristan seul, l'aborde sans se découvrir, et ne lui dit que ces mots : *Haa, Tristan, Dieu vous garde.* Tris-

tan reconnoît cette voix : c'étoit celle de la fidelle Brangien ; il lève son voile, l'embrasse, fond en larmes, et lui demande *comment sa dame se fait. Mauvaisement*, dit-elle, *elle n'a ne bien ne joye depuis qu'elle sçait que vous avez femme épousée, ne aura jamais tant qu'elle vous voye ; et vecy une lettre qu'elle vous envoie. Tristan print la lettre et quand il vit le scel* (cachet), *si le commence à baiser tout en plourant ; puis l'ouvre.*

Amy doulx et chier amy, ô !... tost venez, venez sans demeure, accourez, amy, ou soyez sûr que male vie et mort desire la reine Yseult, l'amour de Tristan.

Qu'elle est l'ame sensible qui ne reconnoîtra pas le cri du cœur dans cette lettre ? O vous qui méritâtes d'en re-

cevoir d'aussi pleines de tendresse et de candeur, soyez aussi touchés des peines de la belle Yseult, que le brave et fidèle Tristan le fut en le lisant.

Il feint, près du roi Houël, que Brangien lui apporte des nouvelles du Léonois, où sa présence est nécessaire. Brangien est reçue dans le palais avec honneur : Yseult aux blanches mains la caresse ; Brangien gagne sa confiance, la questionne, et juge, par ses réponses pleines d'innocence et de simplicité, que Tristan ne fut qu'à moitié coupable. Tristan propose au roi Houël d'emmener Phérédin en Léonois ; tous deux pressent leur départ. Ils s'embarquent avec Brangien ; le vent leur est favorable, mais il change bientôt. Une tempête s'élève,

et jette le vaisseau sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ils débarquent, ils entrent dans une grande forêt. Le son d'une petite cloche les avertit qu'ils pourront y trouver quelques habitans ; ils y volent, et trouvent un Hermite qui leur apprend qu'ils sont dans le royaume de Logres, et dans la forêt d'Arnantes, où la demoiselle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adoroit, et qui l'avoit rendue aussi savante que lui-même dans son art, l'avoit surpris endormi, l'avoit enchanté, et ne lui avoit laissé que la voix sous une tombe inacessible à ceux qui l'auroient pu secourir. Cette demoiselle du Lac, éprise ensuite d'amour pour le grand roi Artus, avoit trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où par ses enchantemens elle

le retenoit et lui avoit ôté la mémoire. L'Hermite leur apprit encore que tous les chevaliers de la Table Ronde étoient partis de Cramalot pour aller à la quête d'Artus, et que nul pays de la terre n'étoit aussi fécond en grandes et surprenantes aventures que la forêt d'Armantes.

C'en fut assez pour animer Tristan à les chercher. La première rencontre qu'il fit, fut celle de l'Amoral de Gales, avec lequel il combattit, sans qu'ils se reconnussent. Mais le combat furieux qu'ils eurent ensemble se termina par leur inspirer une estime réciproque pour leur haute valeur. Ils s'arrêtent et se reconnurent : ils marchent ensemble, ils arrivent sur les bords d'une fontaine qu'ombrageoit un sycomore; ils y voient arriver *une bête*,

la plus merveilleuse qu'ils veissent onlques : elle avoit pieds et cuisses de cerf, queu de lyon, corps de léopard, et tête de serpent; issoit (sortoit) *de cette tête un glatissement* (aboyement) *si grant, comme si vingt braques y glatissoient.*

Le célèbre chevalier Sarrazin, Palamèdes, sembloit être attaché par un enchantement à poursuivre sans cesse cette bête ; il étoit même connu sous le nom du chevalier à la bête glatissante. L'Amoral et Tristan ne tardent pas à le voir arriver ; ils l'arrêtent, joûtent avec lui : Palamèdes les renverse tous les deux, et se remet à la poursuite de sa bête.

Tristan se sépare quelque tems de l'Amoral de Gales, qui rencontre Méléagant, brave chevalier. L'Amo-

ral, amoureux de la reine d'Orcanie, loue sa beauté comme la première de l'univers. Méléagant, amant malheureux de la reine Genièvre, n'en étoit pas moins jaloux de la gloire de cette reine : il se bat; et sur ces entrefaites, arrive le redoutable Lancelot du Lac, amant aussi fortuné de la belle Genièvre, que Méléagant en étoit maltraité; il force ce dernier à lui céder un combat intéressant pour la gloire de celle qu'il aime : il attaque l'Amoral qui se bat en retraite, et ne fait que parer les coups. Lancelot presse l'Amoral avec tant de furie, que ce dernier est forcé de se faire reconnoître comme un des compagnons de la Table Ronde, et de se nommer.

L'Amoral apprend à Lancelot qu'il est dans la compagnie de Tristan; et

Lancelot desire vivement de voir un Chevalier qu'il connoît déjà par ses hauts faits et son amour pour la belle Yseult ; il s'occupe de le trouver comme de la quête du roi Artus. Tristan s'étoit enfoncé dans la forêt, et partageoit avec les Chevaliers de la Table Ronde la quête de ce roi. Il rencontre dans la forêt Treu, son Sénéchal, qui lui demande quel est son pays. Tristan se donne pour être de Cornouailles ; et Treu ne perd pas cette occasion de *gaber*, et de se moquer de Tristan, les chevaliers de Cornouailles étant généralement très-peu considérés.

Tristan se plaît à laisser quelques tems Treu dans son erreur ; il la confirme même par ses propos : il se trouve quelques autres chevaliers,

avec lesquels Tristan refuse de joûter. Ils vont tous ensemble coucher dans une abbaye, où le bon Tristan se laisse gaber plus que jamais. Le lendemain le Sénéchal donne le mot à ses compagnons, pour aller attendre le chevalier de Cornouailles dans une route au sortir de l'abbaye, et se donner l'amusement de la frayeur qu'ils lui causeront, quand ils lui proposeront de joûter. Tristan se trouve seul le matin; il s'arme, il part pour continuer sa quête; il rencontre bientôt l'avantageux Sénéchal, et trois autres chevaliers de la maison du roi Artus; ils lui proposent de joûter : il s'en défend long-tems par des propos timides; il feint enfin de prendre son parti. Il joûte, et, sans rompre sa lance, il les renverse tous les quatre,

homme et cheval, et les quitte, en leur criant de se souvenir du *pauvre Couard, chevalier de Cornouailles.*

Tristan, peu de momens après, rencontre une demoiselle qui s'écrie : « Ah Sire! accourez pour vous opposer à la plus cruelle trahison ». Tristan vole à son secours ; mais la demoiselle connoissant, à la forme de ses armes, qu'il est du royaume de Cornouailles, lui tient quelque propos insultans sur le peu de confiance qu'elle a dans son secours. Cependant ils arrivent ensemble près d'une tour et d'un grand pin ; ils voient un puissant chevalier que trois autres ont porté à terre, et dont ils veulent arracher *le haume* (casque), pour lui couper la tête : ils voient aussi trois autres chevaliers sur la poussière. Tristan vole au secours de

l'oppressé, et tue du premier coup l'un des trois qui vouloient le faire périr. Le chevalier se relève, et sacrifie à sa vengeance l'un de ceux qui restent, pendant que Tristan fait voler la tête au troisième. Le chevalier vengé lève la visière de son casque; une longue barbe blanche tombe sur sa poitrine. La majesté et l'air respectable de ce chevalier fait soupçonner à Tristan que c'est le roi Artus; ce prince le lui confirme. Tristan veut se jeter à ses genoux, mais Artus le reçoit dans ses bras, et demande en vain à Tristan son nom et son pays. Dans ce moment, la demoiselle qui avoit amené Tristan, s'élance sur Artus, et lui arrache son anneau. Elle se saisit d'une épée qu'elle ramasse; elle court après une autre demoiselle qui

fuyoit ayant vu les chevaliers morts, et elle lui coupe la tête ; c'étoit la fin de l'enchantement d'Artus. La demoiselle mise à mort appartenoit à la demoiselle du Lac. Artus ayant recouvré la raison et la mémoire, offre à Tristan de l'emmener à sa cour, et de l'élever aux plus grandes dignités ; mais Tristan persiste à le refuser, et à ne se point faire connoître. Il lui promet seulement de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de quelque chevalier.

Peu de tems après, Artus voit arriver Hector des Mares, frère de Lancelot. Artus dit à Tristan qu'Hector est le plus fort et le plus adroit de toute sa maison, à la joûte. Tristan aussi-tôt court contre lui, lui fait vider les arçons ; et pendant qu'Hector se re-

lève : « Sire, dit Tristan, je vous laisse avec un bon et brave chevalier, et je pars ». Artus et Hector des Mares admirent sa force et sa valeur, et en font l'éloge devant toute la cour, à Cramalot, où ce prince arrive le même jour.

Tristan, après avoir quitté le Roi Artus, retrouve l'Amoral de Gales, il le prie de ne le faire connoître à la cour du Roi Artus que du seul Lancelot du Lac, dont il desire vivement l'estime et l'amitié.

Notre Héros se rembarque avec Phérédin. Ils arrivent dans le royaume de Cornouailles. Brangien le conduit dans un château fort, appartenant à Dinas, Sénéchal de Cornouailles, qui reçoit Tristan avec la joie la plus vive, et qui lui promet, non-seulement de

le tenir caché, mais de lui prêter son secours, en cas de violence. L'auteur dit même qu'il lui fit, tout bas, une promesse encore plus touchante, celle de lui procurer un rendez-vous secret avec la reine Yseult.

Phérédin, qui n'étoit point connu, va librement à la cour du roi; il voit la belle Yseult. Nul cœur ne pouvoit résister à ses charmes. Celui de Phérédin est frappé d'un trait qu'il ne peut arracher, et qui doit lui coûter la vie. Il revient près de Tristan, lui cache son amour; mais, trop sûr que son ami est aimé, son cœur se serre; il tombe malade; et bientôt, se croyant près de sa fin, il ne peut s'empêcher d'écrire à la belle Yseult, et de lui apprendre qu'il meurt d'amour pour elle.

La bonne Yseult, dans un moment

de pitié pour l'ami de Tristan, lui fait une réponse douce et honnête qui lui rend la vie. Peu de jours après, Tristan trouve cette lettre. La jalousie la plus terrible s'empare de son ame ; il veut tuer Phérédin qui s'échappe ; il monte à cheval, court la forêt pendant deux jours sans s'arrêter. Il arrive au bord d'une fontaine ; il descend, se livre à son désespoir, *et s'abysme en un penser si profond, que ores riens l'en détourner ne peut.*

Il reste dans cet état, sans prendre aucune nourriture, pendant plusieurs jours, défiguré et noirci par le soleil. Il touchoit presque à son dernier moment, lorsqu'une demoiselle le trouve dans cette situation, le reconnoît, et s'attendrit sur son sort. Elle le tire doucement par le bras, à plusieurs

reprises. Tristan revient un moment à lui : *Haa, damoiselle*, dit-il, *m'estes bien dure, et vilteinie me faictes, en me tirant de mon penser.* Il y retombe aussi-tôt, et de nouveaux efforts pour le faire revenir à lui sont absolument inutiles.

La demoiselle, plus attendrie encore, imagine que Tristan, qu'elle connoît pour aimer la musique, et jouer supérieurement de la harpe, pourra revenir de cet état, en attendant le son de la sienne. Elle court la chercher. Tristan sort de sa profonde rêverie ; ses larmes commencent à couler, sa respiration devient plus libre ; il tend une main languissante : *Ah ! damoiselle, qui venez pour me réconforter, n'ouytes-vous jamais le Lay* (chanson) *de mort ?... Non, Sire, fait elle...,*

O je le cuide voirement (je le crois bien). *Mais ores le aliez ouyr, se me baillis votre herpe.*

La demoiselle la lui présente. Il la prend, l'accorde, et commence ainsi son lay, qu'à tous momens ses sanglots interrompent (*).

Je fis jadis chansons et lays,
Amour rendoit mes chants parfaits ;
Mais à présent mon arts ne mets
Qu'à faire ouïr tous mes regrets.

Amour, charmante fantaisie,
Toi que j'ai constamment suivie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah ! c'est toi qui me l'as ravie.

(*) En donnant cette chanson touchante, écrite dans le Roman, nous ne changeons que peu de mots pour la rendre plus intelligible, et nous avons cru devoir saisir ce moment pour donner une idée de la Poésie ancienne.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont j'ards (*) pour ma Dame;
Donne sauvement à mon ame.

Tristan finit ainsi son lay de mort. Il l'écrivit en le baignant de ses larmes; il le remit à la demoiselle, en la conjurant de le présenter à Yseult, et de ne le laisser connoître qu'à Lancelot du Lac.

Pendant ce tems, la reine Yseult se désespéroit du départ de Tristan. Elle apprend que c'est la fatale lettre qu'elle écrivit à Phérédin, qui cause son état affreux. Innocente, mais désespérée du cruel effet de cette lettre, elle en écrit une seconde à Phérédin, par laquelle elle lui défend de paroître

(*) Je brûle.

jamais à ses yeux. Le malheureux obéit à cet arrêt. Il s'enfonce dans la forêt ; et meurt de douleur et d'amour dans un hermitage.

Yseult envoie sa fidelle Brangien pour chercher Tristan, le détromper, et le lui ramener. Celle-ci le cherche vainement ; il s'étoit enfoncé dans le plus épais du bois.

Pendant la quête que Brangien faisoit de Tristan, la reine Yseult, de son côté formoit aussi les plus tendres plaintes. Aussi habile que Tristan dans l'art de faire parler une harpe, aussi pleine de son amour, souvent elle unissoit sa voix aux sons tendres et harmonieux de cet instrument.

Un jour le roi Marc entre doucement dans sa chambre. Elle chantoit alors des couplets qu'elle venoit de

faire, sur un air nouveau. Uniquement occupée de l'objet qui l'anime, elle n'apperçoit point le roi. Voici les vers que lui inspire l'amour.

Ma voix n'a plus qu'accens piteux,
Ma harpe que sons langoureux;
Dieu d'Amour, les chants gracieux
Sont faits pour les amans heureux.

Près de toi que j'étois joyeuse!
Soupirant ma flamme amoureuse,
Ma voix étoit mélodieuse,
Ma harpe plus harmonieuse.

Jusques-là le roi ne savoit encore à qui ses regrets étoient adressés. Il se doutoit bien que Tristan en étoit l'objet, mais son nom n'étoit pas prononcé. Il attendoit, dans l'état le plus pénible à décrire, qu'Yseult dît un mot de plus. Elle reprit sa chanson:

Ah ! loin de moi, mon cher Tristan,
Es-tu tranquille, es-tu content ?
Pourrois-tu l'être un seul instant,
Loin de celle qui t'aime tant !

Gazons fleuris, chambrette obscure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Tristan seul j'avois cure,
Soyez-le des maux que j'endure.

Le roi, trop convaincu, et trop peu maître de lui pour se contraindre, se montre alors, et marque son courroux par ses regards furieux. Yseult, qui le hait, qui souffre, qui ne craint plus rien à force de souffrir, n'est ni surprise de le voir, ni déconcertée en le voyant. « Vous m'avez entendue, lui dit-elle ; oui, j'aime Tristan. Sans doute qu'il n'est plus ! sans doute qu'il est mort pour moi ! Je ne veux point lui survivre. Un coup,

frappé par ma main, finira bientôt mes peines. »

On a bien raison de dire qu'il est un Dieu pour les amans. Le bon roi sent son cœur se fendre de pitié pour Yseult; il craint qu'elle ne se donne la mort; il appelle Dinas, son Sénéchal, qu'il savoit être estimé de la reine; il la lui confie, et lui commande de veiller attentivement sur ses jours.

Dès que la reine fut libre, elle ouvrit son cœur à Dinas. « Ah! cher Dinas, lui dit-elle, mon cher Tristan n'est plus! laisse-moi me donner la mort. Eh! Madame, lui dit-il, quelle certitude en avez-vous? Et si Tristan nous est rendu, s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort et à votre amour, croyez-

vous que cet amant fidèle et passionné puisse un instant vous survivre ?» Cette réflexion arrête Yseult, et calme un peu son désespoir; mais il renaît peu de jours après. On apporte de fausses nouvelles de la mort de Tristan, Yseult s'échappe des bras de Dinas et de Brangien, court dans son cabinet, se saisit d'une épée que Tristan un soir y avoit laissée; elle en appuie le pommeau, découvre son beau sein, et veut se jetter sur la pointe.

Heureusement le roi Marc, toujours amoureux d'elle, s'étoit caché dans le même cabinet, pour y jouir du plaisir d'entendre le son de sa voix; il l'arrête, la prend entre ses bras, appelle Dinas et Brangien, leur reproche le peu de soin qu'ils prennent d'elle, et la remet entre leurs mains.

Peu de jours après, un chevalier de cette cour, qui devoit la vie à Tristan, le rencontre dans la forêt du Morois, accompagné de la demoiselle à la harpe. Il le console ; il lui peint si bien le désespoir qu'Yseult montre ouvertement de sa perte, que Tristan commence à ne la plus croire coupable ; il revient entièrement à lui. Le passage du désespoir à l'espérance est toujours court pour un amant passionné. Tristan embrasse le chevalier, le conjure de voler à Cintageul, et d'apprendre à sa chère Yseult que Tristan respire encore, et ne vit que pour l'adorer. Giglain (c'étoit le nom du chevalier) s'acquitte de cette commission avec prudence, et rend la vie à la reine.

Mais hélas ! de fausses nouvelles arrivent peu de jours après le départ

de Giglain, au malheureux Tristan. Il croit, plus que jamais, la belle Yseult infidelle; heureusement il n'a pas le tems de se tuer, car sur le champ il devient fou et furieux: il court les champs; la demoiselle le perd de vue; il arrache les arbres dans sa fureur, il combat tout nu contre un ours terrible, lui brise la tête contre une roche; il enlève des vivres à des Pasteurs, les anéantit quand ils veulent s'opposer à sa rage.

Cependant cet état étoit alternatif; la raison lui revenoit quelquefois, ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servoit alors de sa force pour secourir les malheureux, ou venger les opprimés. Ces mêmes Pasteurs, touchés de son sort, s'intéressèrent à lui, le nourrirent, et lui dressèrent une cabane.

Un jour le géant Taulas, voisin du pays de Cornouailles, traversa la montagne, descendit dans la plaine, et la ravageant, pénétra dans la forêt jusqu'à l'habitation des Bergers. Il les attaque ; ils crient à l'aide en s'enfuyant. Tristan sort de la cabane, casse un jeune pin, attaque le géant dont il évite les premiers coups, tombe sur lui, lui briseles cuisses. Le géant tombe ; il se saisit de son cimeterre, lui coupe la tête, et la donne aux Pasteurs, qui courent à Cintageul, et la présentent au roi Marc. Ce Prince admire le courage du vainqueur de Taullas, le géant le plus redoutable de la Grande Bretagne. Il est bien surpris, lorsqu'il sait que c'est un fou qui l'a mis à mort ; il monte à cheval, suivi de toute la

cour, pour aller chercher le fou, que ni lui, ni personne de sa cour, ne peut reconnoître. Après plusieurs actes nouveaux de folie, le roi Marc le persuade de se laisser conduire à Cintageul; *les enfans font la heurie après Tristan, en criant, au sot! au sot!* Tristan arrive dans la cour; Yseult paroît; il la voit, il fait un cri, baisse la tête, et la couvre de ses mains. Yseult reconnoît son amant, et ne peut cacher sa joie; le roi Marc le reconnoît enfin; mais, touché du sort de son neveu, il ne s'occupe, pour ce moment, que du soin de sa guérison.

La présence et les soins d'Yseult eurent bientôt rappelé la raison et la santé de Tristan. Il redevint plus beau, plus amoureux que jamais; et le roi

Marc sentit renaître toute sa jalousie. Le scélérat d'Andret ne perdoit pas une occasion de l'augmenter. Epiant sans cesse deux jeunes amans qui s'adoroient, il lui fut facile de surprendre mille regards enflammés : cependant il ne put les veiller de si près, qu'ils ne trouvassent quelques moyens de se voir secrettement.

Dinas, le Sénéchal, favorisoit leurs amours : il avoit des expédiens merveilleux pour tromper la vigilance des surveillans ; et, sous plusieurs déguisemens, il conduisoit quelquefois Tristan jusqu'aux genoux de la reine.

La joie la plus pure, la satisfaction la plus complette ayant succédé aux malheurs qu'Yseult avoit essuyés, l'embonpoint, la fraîcheur avoient fait renaître les roses de son teint; les graces

animoient et paroient sa figure, la gaieté la plus vive régnoit dans ses discours. Andret le fit remarquer au roi de Cornouailles; ce prince adopta ses idées; plus tourmenté que jamais, il prit le parti de bannir Tristan de ses états, et lui fit jurer qu'il n'y rentreroit jamais sans sa permission.

On imagine sans peine quelle fut la douleur des deux amans. Le serment de s'aimer toujours ne put, sans doute, l'adoucir que foiblement. Les barons de Cornouailles se souvinrent de tout ce qu'ils devoient à Tristan. Ils reprochèrent au roi son ingratitude; mais un jaloux n'obéit qu'à la triste passion qui le dévore. Marc fut inflexible, et Tristan s'embarqua pour passer dans le royaume de Logres, où il desiroit de trouver Lancelot, et de se lier avec lui.

Tristan regarde en soupirant la côte dont il s'éloigne, et fait de nouveaux sermens d'aimer Yseult jusqu'au dernier soupir. Le vent étoit favorable ; en peu d'heures il aborde dans le royaume de Logres ; il trouve un chevalier nommé Dinadam ; il joûte avec lui, le renverse ; il s'en fait un ami, dès qu'il lui dit son nom ; et ne connoissant point encore le pays de Logres, il marche de compagnie avec lui.

Cependant Yseult, éloignée de son cher Tristan, passoit ses jours dans la langueur et dans les plaintes. Elle ne peut résister long-tems au desir de savoir de ses nouvelles ; elle lui écrit, et fait partir secrètement pour le royaume de Logres, une de ses demoiselles, nièce de sa fidelle Brangien. Arrivée dans ce

royaume, elle cherche vainement Tristan, rencontre Palamèdes, qui la reconnoît, et lui demande des nouvelles de la cour de Cornouailles. Il apprend d'elle que Tristan en est banni pour toujours; et Palamèdes sent une secrette joie en pensant que son rival est éloigné de celle qu'il aime.

Un jour que Tristan s'étoit long tems échauffé vainement à poursuivre un chevalier nommé Bréus sans pitié, il descend près d'une fontaine, se rafraîchit et s'endort. La demoiselle d'Yseult arrive près de la même fontaine; elle reconnoît le beau *Passebreul*, cheval de Tristan; elle voit ce chevalier, endormi, maigre et pâle; elle juge aisément des peines qu'il souffre depuis qu'il est séparé d'Yseult. Elle le réveille, lui remet la lettre dont elle est

chargée ; et Tristan jouit de ce plaisir si doux que les vrais amans goûtent à parler de ce qu'ils aiment. Il prie la demoiselle de différer son départ, jusqu'après le magnifique tournoi que le roi Artus avoit fait préparer près Cramalot ; il conduit la demoiselle chez Perfides, bon et loyal chevalier, qui les reçoit avec honneur. Le lendemain Perfides et Tristan montent à cheval ; ils trouvent un chevalier que Perfides défie. Ce chevalier court sur Perfides, l'abat ; et voyant plus loin Tristan, qui étoit dans le dessein de joûter avec lui, il court avec vîtesse sur lui. Tristan, distrait dans ce moment, ne s'étoit point préparé ; sa lance même n'étoit pas en arrêt. Le chevalier inconnu le porte facilement par terre, et poursuit son chemin assez vîte pour que Tristan

n'ait que le tems de remarquer ses armes. Dinadam arrive en ce moment ; et quoiqu'il aimât beaucoup Tristan, il ne perd pas cette occasion de le *gaber* très-plaisamment ; et lui apprend que le maître des joûtes qui vient de lui donner cette leçon est Palamèdes.

Tristan fut plus en colère encore, en apprenant que celui qui l'avoit abattu, par surprise, étoit le rival qu'il détestoit, quoiqu'il l'estimât ; il se promit bien de se venger, et de le combattre dès qu'il pourroit le rejoindre.

Tristan conduit la demoiselle d'Yseult au tournoi, et la fait placer dans les balcons des dames de la reine Genièvre. Il entre ensuite au tournoi ; rien ne peut résister à sa force ni à sa valeur ; Lancelot l'admire ; et par un secret pressentiment, ne veut

point disputer à ce preux chevalier l'honneur et le prix du tournoi, pendant lequel Tristan abat deux fois Palamèdes, sans oser porter plus loin sa vengeance, les loix du tournoi ne permettant aucun combat à outrance pour venger ses querelles particulières.

Artus descend de son balcon pour chercher et embrasser le vainqueur ; mais l'amoureux et modeste Tristan, content d'avoir remporté le prix en présence de la demoiselle d'Yseult, s'échappe avec elle, et disparoît.

A peine étoit-il rentré dans son pavillon, qu'un écuyer l'avertit qu'il vient de voir sur le bord d'une fontainet un chevalier abîmé dans la douleur, poussant les cris et les plaintes les plus touchantes. Il y court ; il y trouve Palamèdes son ennemi mortel,

et il ne s'occupe qu'à le secourir. Palamèdes, qui ne le reconnoît pas, lui parle de ses malheurs, de la cruauté d'Yseult, du bonheur de Tristan, auquel sa générosité lui fait donner toutes les louanges qu'il mérite. Tristan l'emmène à son pavillon, cherche à le distraire de sa douleur, soupe avec lui, et lui fait préparer un lit près du sien.

C'est ainsi que ces chevaliers braves et loyaux se traitoient autrefois entre eux ; et telles étoient les leçons de générosité que l'auteur de ce roman donnoit à la jeune noblesse. Le roman de Tristan de Léonois semble fait pour l'instruire et pour l'élever aux vertus qui peuvent seuls donner la vraie supériorité, qu'on ne doit qu'à ses sentimens.

Le lendemain, le tournoi recom-

mence.

mence. Tristan s'y rend couvert d'armes différentes de celles de la veille, pour n'être point reconnu ; mais il l'est bientôt par les grands coups qu'il porte ; Artus et la belle Genièvre ne doutent plus que ce ne soit le même chevalier vainqueur dans la première journée. La haute valeur d'Artus en est émue. Après Lancelot du Lac et Gaalard, ce grand roi passoit pour être le meilleur chevalier de la table ronde ; il va s'armer en secret, vient sous de simples armes au tournoi ; il joûte contre Tristan qu'il ébranle, et Tristan qui ne le connoît pas, lui fait vider les arçons. Artus se relève ; et content d'avoir éprouvé Tristan, il fait part à Lancelot de son aventure, et l'engage à soutenir l'honneur de la table ronde contre ce chevalier in-

connu. Lancelot, pressé par ce monarque, s'élance contre Tristan, dont la lance s'étoit brisée dans le tournoi; mais la règle de ces sortes de combats étoit que le chevalier, après avoir brisé sa lance, devoit combattre avec son épée, et ne devoit pas refuser à présenter son écu à la lance du chevalier qui l'avoit conservée. Il attend Lancelot, dont le coup de lance terrible ne peut l'ébranler. Lancelot perce son écu, le blesse au côté gauche, le bois se brise, et le fer reste enfoncé dans la blessure. Il frappe à son tour Lancelot sur son casque; il est fendu par ce coup terrible. Lancelot est blessé légèrement; son sang coule, l'aveugle un moment. Tristan, qui le croit blessé mortellement, sort du tournoi; et Lancelot dit au roi Artus que, depuis

qu'il existe, il n'a jamais reçu de coup si terrible.

Tristan court à Gouvernail, qui retire le fer de sa blessure ; il la bande, et Tristan ne s'en ressent presque plus. Dinadam arrive, et prend encore cette occasion pour l'accabler de mauvaises plaisanteries : mais Palamède, et Gaheriet l'en corrigent par une joûte où il est battu ; et à peine est-il relevé, qu'il se voit vengé par Tristan qui les abat tous deux. Dinadam se console de ses accidens ordinaires, en donnant la main aux deux chevaliers, pour les aider à se relever, en les *gabant* encore plus vivement qu'il n'a *gabé* son ami.

Tristan ne tarda pas à se rendre dans son pavillon ; mais le roi Artus, de l'aveu de tous les chevaliers de la table ronde, lui décernoit encore le prix

de cette seconde journée, lorsque Dinadam parut. On savoit qu'il avoit passé la nuit avec le chevalier inconnu. Artus le pressa si fort, que Dinadam avoua que le même chevalier avoit remporté le prix des deux journées. Il finit par confirmer les soupçons de Lancelot du Lac, en les assurant que ce brave chevalier étoit Tristan de Léonois, le neveu du roi Marc.

Artus, qui desiroit couronner sa haute valeur, et qui savoit que le roi Marc avoit eu l'ingratitude de le bannir, voulut saisir cette occasion de l'attacher à sa maison; et tous les chevaliers de la table ronde s'écriant par acclamation, *qu'onques plus dègne et plus preux compagnon avoir ne pouvoient*, ils jurèrent tous au roi Artus d'aller à la quête de Tristan, et de

ne revenir d'un an dans sa cour, jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé pour l'amener et pour l'élire. La reine Genièvre, qui sait que Tristan est sorti blessé du tournoi, avec une demoiselle inconnue, envoie à son pavillon quelques chevaliers, qui trouvent la demoiselle seule et en pleurs; car Tristan, de peur d'être connu, venoit de se séparer d'elle.

On amène cette demoiselle à la belle Genièvre, qui lui parle de la double victoire que Tristan vient de remporter, et de la certitude qu'il est reconnu. La demoiselle ne s'obstine point à détourner les soupçons; et Genièvre, qui ne doute pas qu'elle ne soit envoyée par Yseult, lui fait quelques questions sur cette reine, dont elle loue les charmes et l'attachement qu'elle a pour

Tristan. Hélas ! lui répond la demoiselle, *belle reine, ores vivés en tous soulas* (plaisir) *et lyesse* (joie), *tandis que la mienne est chétive et déconfortée....* *Ce disant*, *regardoit-elle à yeux coul[illegible]s le brave Lancelot*. Genièvre sourit à l'un et à l'autre. *Jà ne serai contente*, dit-elle, *jusqu'au moment que les quatre plus loyaux serfs d'amours ne soient rassemblés ; partés, damoiselle ; ores dictes à la belle reine Yseult qu'à elle se recomande son amie et compaigne en servage d'amours.*

La demoiselle retourne au pavillon, et perd l'espérance de revoir Tristan. Deux chevaliers abattus de sa main lui content leur aventure ; et la demoiselle, rassurée sur sa blessure, repart pour s'aller embarquer.

Chemin faisant, Bréus sans pitié la poursuit; Lancelot la délivre : elle ne craint point de se découvrir une seconde fois à lui. La demoiselle s'embarque pour le royaume de Cornouailles, et Lancelot continue la quête de Tristan.

Plusieurs chevaliers de la table ronde avoient prêté le même serment que Lancelot. Ils ignoroient celui que Tristan avoit été forcé de prêter à son oncle; et croyant que le meilleur moyen de trouver un amant passionné, c'est de le chercher près de sa maîtresse, Yvain, Gahériet, et Treu le Sénéchal, passèrent dans le royaume de Cornouailles.

Leur arrivée porta la terreur dans l'ame de tous les mauvais chevaliers de ce pays. Ceux du roi Artus, informés que leur recherche étoit vaine,

s'amusèrent à jouer beaucoup de mauvais tours au roi Marc; et sachant qu'il étoit obligé d'aller dans l'isle Sanson, célébrer le jour où Tristan tua le Morhoult d'Irlande, et délivra son royaume du tribut, ils allèrent le defier, ainsi que toute sa cour. Le roi Marc excita vainement le peu de courage de ses chevaliers; en se faisant armer, et se mettant a leur tête, ceux d'entre eux qui se présentèrent, et le roi Marc lui-même, furent portés à terre dès la première atteinte.

Dinas le Sénéchal, cet ami adroit et commode de Tristan et de la belle Yseult, enchanté d'entendre les louanges qu'ils donnoient à son héros, s'empressoit à leur donner des fêtes. Le bon Dinas, en s'occupant du plaisir des autres, ne négligeoit pas de s'occu-

per des siens. Il avoit un château agréable, habité par une des plus jolies personnes de la cour ; il s'en croyoit uniquement aimé : mais le destin avoit décidé qu'aucun chevalier de Cornouailles ne jouiroit d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'étoit armé pour voler près de sa maîtresse, il trouve toutes les portes ouvertes. Un vieux valet perclus s'écrie que sa maîtresse vient de partir avec un chevalier inconnu, et que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle emmène les deux beaux *brachets* avec elle.

Ces brachets étoient chers à Dinas, ils étoient de la race d'Hudan, ce beau brachet que la princesse Belinde avoit envoyé en mourant à Tristan, et que ce chevalier avoit depuis aimé si

tendrement. Dinas part à toute jambe de cheval, joint les fugitifs dans la plaine, et combat le chevalier. Il étoit prêt à se rendre maître de sa vie, lorsque le chevalier demande à parler, et représente au Sénéchal qu'ils font tous deux la plus haute folie, en exposant leur vie pour une querelle que la constance ou la légèreté de la demoiselle doit décider. On n'est jamais sans amour-propre, quand on aime. Le pauvre Dinas se croit assez sûr de sa maîtresse, pour se soumettre à son choix. L'inconstante, aussi-tôt, prend la main du nouveau chevalier, dit adieu d'un air moqueur à Dinas, et s'éloigne. Les fidèles brachets avoient reconnu leur maître, l'avoient caressé, et restoient près de lui. Son infidelle maîtresse s'en apperçoit à cent

pas, les regrette, et force son nouvel amant de les aller demander à Dinas. Le Sénéchal paroît surpris de son impudence; mais, pour lui mieux prouver son mépris, il dit froidement au chevalier: « Je consens de te les remettre, si leur instinct n'est pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie: appelle les brachets; vois s'ils veulent te suivre ». Le chevalier les appelle vainement; les brachets sautent à Dinas, le caressent, et montrent les dents au chevalier qui se mettoit en devoir de les saisir (*).

(*) Ce joli Conte a été pris dans l'ancien Roman de Tristan, par Bocace, par la Reine de Navarre, et même par Bonaventure des Perriers. Non-seulement les Italiens, mais les Conteurs du quatorzième et du seizième siècles, n'ont pas négligé de piller les Ro-

Les trois chevaliers ayant perdu l'espérance de trouver Tristan dans Cornouailles, retournent dans le royaume de Logres, et viennent au château d'un ancien chevalier nommé d'Aras. Ce Seigneur châtelain les reçoit, et leur avoue qu'il tient prisonniers Tristan, Palamèdes et Dinadam. Tristan étoit alors très-malade, espérant peu de sortir des prisons de d'Aras, dont il avoit tué deux fils dans le dernier tournoi; mais la générosité de d'Aras l'emportant sur tout son ressentiment,

manciers du douzième. Les fureurs de Roland, la Coupe enchantée, le Conte des Brachets et plusieurs autres en sont la preuve, de même que la continuation des Amadis n'est presque qu'une prolixe répétition de l'Amadis de Gaule, que j'ose persister à croire leur être antérieur de près de quatre siècles.

il

il va trouver Tristan dans son lit, et lui dit : « Vous faites le malheur de ma vieillesse; votre bras m'enleva mes deux fils aînés dans le dernier tournois; cependant, le mal que vous m'avez fait fut involontaire; je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs chevaliers du monde; j'espère même y voir le protecteur d'un fils qui me reste. Vous êtes libre; allez, Seigneur, où la gloire vous appelle. »

Tristan, touché de la générosité du vieux chevalier, mêle ses larmes avec les siennes; il lui promet de traiter l'enfant qui lui reste, comme son propre fils. Il sort la nuit de son château pour se dérober aux recherches des trois chevaliers; il parcourt le pays de Norgales, abat plusieurs chevaliers à la joûte, sous de nouvelles armes qui

l'empêchoient toujours d'être reconnu; il remporte le prix d'un tournoi, dans lequel il renverse encore le roi Artus; il secourt Palamèdes contre dix chevaliers qui veulent, en trahison, lui ôter la vie; ils se reconnoissent, et Tristan, conservant toujours une ancienne jalousie contre lui, veut, sur le champ, l'appeler au combat mortel. « A Dieu ne plaise, dit Palamèdes, que le même jour où vous exposez votre vie pour sauver la mienne, je sois assez ingrat pour mettre vos jours en danger! Je sens, cependant, que nos anciennes querelles ne peuvent finir sans le combat que vous me proposez; nous menerons de part et d'autre, deux chevaliers avec nous. » Tristan y consent. Le rendez-vous est pris à huit jours,

et le lieu du combat choisi près du perron de Merlin.

Palamèdes et Tristan continuent à marcher ensemble; ils trouvent un chevalier endormi sur le bord d'une fontaine Tristan a l'indiscrétion de l'éveiller; le chevallier le trouve mauvais, monte à cheval, saisit sa lance, court sur Tristan, et le renverse; il voit aussi-tôt Palamèdes qui se présente, il le renverse aussi; ce chevalier frappe son cheval des éprons, et les laisse étendus sur la poussière. Tristan se relève, et se console de ce qui lui arrive, en présumant que le seul Lancelot du Lac est capable de faire vider les arçons à deux des meilleurs chevaliers de la terre.

Cette idée le lui fait suivre; il trouve Bliombéris et un de ses compagnons,

que ce même chevalier venoit aussi de renverser. Il s'arrête quelque tems avec eux, et perd l'espérance de rejoindre son chevalier.

Ils approchent du perron de Merlin; et Tristan s'y rend de grand matin, le jour dont Palamèdes étoit convenu. Il voit bientôt arriver, du côté de Cramalot, un chevalier armé de toutes pièces; il ne doute pas que ce ne soit Palamèdes. Il court au-devant de lui la lance en arrêt; et ce chevalier croyant, de son côté, ne devoir point refuser cette joûte, court impétueusement sur Tristan. Tous les deux se frappent réciproquement avec tant de violence, qu'ils sont renversés sur le sable avec leurs chevaux. Ils se relèvent en chancelant, et chacun d'eux admire la force prodigieuse de

son adversaire. Tristan, persuadé qu'il combat Palamèdes, met l'épée à la main, attaque avec fureur ce chevalier, qui lui montre une valeur et une force égale à la sienne; leurs écus sont brisés; les cercles et les ornemens de leurs casques sont tranchés par les coups redoublés qu'ils se portent, le sang coule des deux côtés; chacun remarque que l'épée de son adversaire en est teinte: après une heure d'un combat qui se soutient avec égalité, le sang qu'ils ont déjà perdu, l'agitation de ce combat terrible, les force à s'arrêter, et à reprendre haleine. Tous deux, appuyés sur le pommeau de leur épée, s'admirent, et redoutent, pour la première fois de leur vie, la fin d'un combat qui ne peut être que mortel. Tristan, après quelques momens, se met

en devoir de recommencer : l'autre vient, l'épée levée, à sa rencontre ; cependant, avant de commencer à se porter de nouveaux coups, il dit à Tristan : Sire chevalier, je vous donne le los et le prix sur tous les chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'ici ; mais puisqu'il me paroît que vous voulez combattre jusqu'à la mort, je desirerois vivement que nous nous disions nos noms, pour que rien ne manquât à la gloire de celui qui sera victorieux. Tristan reconnoît, à la voix, qu'il ne combat pas contre Palamèdes : Sire, chevalier, répondit-il, la haute valeur et chevalerie que je trouve en vous, me fait changer la résolution que j'avois prise de taire mon nom ; je suis prêt à vous le dire, si vous me promettez de m'apprendre le vôtre. Sire, ré-

pond l'adversaire, peut-être aurez-vous entendu parler de Lancelot du Lac, je le suis. « Ah ! sire Lancelot, » quoi c'est vous ! Ah ! j'aurois bien » dû vous reconnoître à vos coups re- » doutables ! Ah ! sire, vous êtes le che- » valier de l'univers dont je desire le » plus l'amitié. Je suis Tristan de Léo- » nois, et je vous rends une épée que » je consacre à votre service ». A ces mots, Lancelot présente le pommeau de la sienne à Tristan ; tous les deux baissent un genou l'un devant l'autre ; Tristan exige que Lancelot reçoive son épée ; Lancelot exige, à son tour, que Tristan soit armé de la sienne : tous les deux ôtent leurs casques, et les deux plus beaux et plus braves chevaliers de la terre se serrent entre leurs bras, et s'admirent mutuellement. Ils oublient

leurs blessures, et ne sentent que le plaisir de s'être trouvés. Ils s'asseyent; ils causent ensemble; et tous les deux, vivement occupés de leurs charmantes maîtresses, commencent, à mots couverts, à parler de leurs amours. *Hélas!* dit Tristan, *bien devez aimer ce tant doulx ou tant cruel dieu d'amours; bien vous sert-il quand fleurs et lyesse il seme sur votre vie; et moi chétif, las! mal suis guerdoné* (récompensé) *de lui donner la mienne, quand si durement me tient-il en son servage esloigné de ma dame. Haa! beau doux amy*, répond Lancelot, *la joue teincte de couleur vermeille, parce que bien lui apert, que ores Tristan parler luy veuilt de la reine Genièvre, très-chier Sire, l'épine poignante n'oste point à la rose sa souève odeur, ne son bril-*

lant coloris : orés épines vous font pâtir ; plaise à amour que bientost à point soyez de cueillir la rose !

Lancelot dit à Tristan à quel point Artus et la belle Genièvre desirent de l'avoir dans leur cour ; il lui apprend le serment que presque tous les chevaliers de la table ronde ont fait d'employer un an à sa quête, et le desir ardent qu'ils ont de l'élire pour compagnon.

La modestie de Tristan cède enfin à ces raisons pressantes ; et son attachement pour Lancelot le détermine à le suivre à Cramalot. Ils partent ensemble : chemin faisant, ils trouvent deux ou trois chevaliers de la table ronde, qu'une aventure avoit rapprochés de Cramalot ; mais leur serment les empêchant d'y entrer, ils

tournoient leurs pas vers la forêt pour continuer la quête de Tristan.

Ces chevaliers sont surpris en en voyant deux autres, dont les boucliers et les armes brisées, sont teintes de sang. Lancelot rit de leur surprise, et se fait connoître : *Oris compagnons*, leur dit-il, *votre queste est finée.* Ces chevaliers connoissent aussi-tôt que le compagnon de Lancelot ne peut être que le renommé Tristan de Léonois : ils s'empressent à lui rendre les plus grands honneurs; ils se réunissent à Lancelot, et tous ensemble ils arrivent à la cour du grand Artus.

Lancelot et Tristan se présentent devant lui couverts de leurs armes. Lancelot seul ôte son casque; Artus le reconnoît, et court l'embrasser; l'instant d'après il lui dit : *Mais, brave*

Lancelot, avez-vous donc votre queste finée ? Oui, sire, et voici Tristan de Léonois qui m'acquiete. Il s'élève un bruit d'applaudissement dans la salle; la reine Genièvre accourt ; Tristan ôte son casque, fléchit un genou devant elle; Artus le relève, et le serre entre ses bras.

Tous les chevaliers de la table ronde les entourent, et sur le champ Artus requiert un don à Tristan. Le souvenir de sa chère Yseult le fait d'abord hésiter de répondre ; il craint toute espèce d'engagement qui puisse le séparer à jamais de ce qu'il aime : mais la belle Genièvre et Lancelot le pressent; Tristan accorde ce don ; et ce don est de devenir pour toujours chevalier de la cour du roi Artus, et compagnon de la table ronde. Tristan baise les

main de Genièvre, fait le premier serment dans les mains d'Artus, *qui montre moult joie de serrer les mains victorieuse de Tristan entre les siennes.* Il s'élève un cri d'admiration dans le palais ; et messeigneurs Gauvain, Yvain et Gahériet, qui sont frères et neveux d'Artus, s'écrient eux-mêmes, qu'Artus a maintenant dans sa *maison* (*) les deux meilleurs chevaliers de la terre.

Tandis que Tristan se couvroit ainsi de gloire à la cour d'Artus, la sombre et noire jalousie agitoit Marc dans la sienne. Il ne voit point Yseult sans penser que Tristan en est aimé; et le bon-

(*) Le nom de maison, pour exprimer les commensaux et chevaliers d'une cour, paroît être de toute ancienneté.

heur de son neveu renouvelle enfin dans son ame son ancienne fureur, et les plus horribles projets de vengeance. Il s'arrête à celui de passer déguisé dans le royaume de Logres; il fait assembler ses barons, leur dit qu'il a voué un pélerinage, qui durera quelques mois; il leur fait prêter serment d'obéir au perfide Andret; et ne pouvant perdre de vue la belle Yseult, il nomme deux demoiselles pour la suivre avec Brangien, et part avec elle. Il choisit deux chevaliers élevés dans sa maison pour le suivre lui-même; et, avec ce simple cortège, il passe dans le royaume de Logres.

A peine y est-il arrivé, qu'il confie à l'un de ses deux chevaliers, nommé Berthelay, qu'il n'est venu que pour chercher l'occasion de surprendre Tris-

tan, et de le mettre à mort ; il veut faire prêter serment à Berthelay de l'aider à commettre ce crime. Berthelay rejette cette proposition avec horreur ; il fait les reproches les plus vifs au roi d'en avoir conçu l'idée. Marc furieux, et qui craint que Berthelay ne le découvre, tire son épée, fend la tête du vertueux chevalier, et le renverse mort à ses pieds. Amans, frère de Berthelay, arrive, voit son frère mort, attaque le roi Marc ; Yseult accourt avec ses femmes, elles les sépare. Amans s'arrête par respect pour elle : mais il accuse hautement le roi Marc de meurtre et de trahison. Les deux demoiselles d'Yseult, cousines des deux frères, forment le même appel ; tous les trois lui disent qu'ils partent pour Cramalot, et vont l'accuser de-

vant Artus. Le roi Marc, qui craint d'être découvert, offre d'accepter le défi, si toutefois Amans veut lui jurer de ne le pas faire connoître. Amans en prête le serment, et part pour Cramalot, où le roi Marc jure de se trouver dans six jours. Marc, chargé de cette fâcheuse affaire, laisse la reine Yseult avec la seule Brangien dans une abbaye, et part sans aucune suite, faisant d'ailleurs des informations sur Tristan.

A peine le roi Marc a-t-il fait une lieue, qu'il apperçoit un chevalier armé de toutes pièces ; et connoissant la coutume des chevaliers de Logres, qui ne se rencontroient point sans se défier à la joûte, il s'y prépare. Celle du chevalier étoit de ne la refuser jamais, mais de ne la point proposer.

Le roi prend assez mauvaise opinion de ce qu'il ne l'a point défié. Dinadam (car c'étoit cet impitoyable gabeur) prend encore plus mauvaise opinion de Marc, en connoissant à ses armes que c'est un chevalier de Cornouailles. Ils se saluent, s'abordent, et Marc lui demande des nouvelles de la cour du roi Artus. Dinadam lui raconte tout ce qui s'est passé à la réception de Tristan à la table ronde; il élève jusqu'au cieux les actions, la valeur et la beauté de son ami Tristan; et porte les atteintes les plus cruelles à l'ame envieuse et jalouse de son oncle.

Dinadam lui fait des questions à son tour : *Damp, chevalier*, lui dit il, *de pieça je cuidoie* (depuis long-tems je croyois) *qu'à jamais ne vesrions che-*

valier de Cornouailles ès royaume de Logres, mal y tombent t'ils, s'ils n'ont patience à être gabés ; bien m'apert que taillé vous êtes pour ce endurer : or ne pourriez-vous m'apprendre novelles du plus chétif et couard roi de l'univers, comment se faict Marc le honny ? Bonne chière mine fait-il en l'absence de son neveu Tristan ?

Marc trouvoit deux inconvéniens à se fâcher de ce propos, celui de se faire connoître, et celui de se battre ; il l'essuie donc tout doucement ; et Dinadam, qui le reconnoît pour un vrai chevalier de Cornouailles, se propose bien de s'en amuser, et le pousse à bout par mille cruelles plaisanteries.

Il leur arrive plusieurs avantures. Un jour que le roi Marc traversoit

une forêt, l'Amoral de Gales, qui se trouve à l'extrêmité de la route, le voit venir à lui, la lance baissée ; il croit qu'il le défie à la joûte ; il court au-devant de lui, et le renverse à quatre pas de son cheval, sur la poussière. L'Amoral poursuit son chemin, et joint ses compagnons. Ils rient ensemble du pauvre chevalier de Cornouailles, partent, et arrivent le même jour à Cramalot, où cette aventure est bientôt divulguée. Le roi Marc, qui s'y fait conduire le lendemain, est reconnu facilement par les armes qu'il porte ; et la populace lui jette de la boue, et élève sa huée contre lui.

Cependant Amans et ses deux cousines arrivent aussi le même jour à Cramalot, Amans tient parole au roi

Marc, et sans le nommer, tous les trois accusent de meurtre et de trahison le chevalier de Cornouailles qui vient d'arriver. Artus ordonne le combat pour le lendemain; le roi Marc se présente dans le champ clos marqué pour ces sortes de combats. Amans s'y présente de son côté, jure que sa cause est légitime; il veut faire jurer la même chose au roi Marc qui le refuse. Cependant il attaque Amans, le combat; et quoique lâche et foible, il a le bonheur de le tuer. Les juges du camp étoient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices pour être brûlées, selon les anciennes loix de ces sortes de jugemens : mais un des juges ayant fait réflexion que le chevalier vainqueur avoit refusé de prêter le serment, il suspend tout, et remet la

décision de cette affaire au sage et grand monarque Artus. On les fait tous trois comparoître au pied de son trône. Artus interroge Marc avec cette supériorité et cette majesté qui fait souvent frémir le crime. Marc éperdu, troublé, se trouve forcé de se découvrir à son seigneur suzerain, et de lui avouer qu'il est en effet coupable du meurtre dont on l'accuse. Artus frémit d'indignation ; mais, respectant la dignité royale, il donne à Marc sa cour pour prison, fait inhumer honorablement Amans, fait graver cette histoire sur sa tombe, et il retient les deux demoiselles à la cour de Genièvre.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici avec quel art l'Auteur semble prêter sans cesse de nouvelles

excuses à la foiblesse de la belle reine Yseult pour le brave Tristan. Non-seulement il la peint entraînée par la force magique du *boire amoureux*, ce qui contribue à la faire excuser par les gens rigides ; mais il peint aussi le roi Marc comme étant cruel, parjure, lâche chevalier, et sur-tout bien ridicule, pour faire aimer la vengeance d'Yseult à tous ceux et celles qu'il intéresse pour Tristan.

Cette belle reine, restée seule dans une abbaye avec sa fidelle Brangien, attendoit les ordres du roi Marc, et desiroit vivement de recevoir des nouvelles de Tristan. Son seul amusement étoit de s'aller promener quelquefois dans la forêt voisine de l'abbaye. Elle y pensoit à ses amours sur le bord d'une belle fontaine entourée d'arbres ;

et bientôt ces arbres furent parés des chiffres et du nom de son amant. Quelquefois elle unissoit sa voix au son de la harpe, et c'étoit toujours sa peine ou ses premiers plaisirs qu'elle chantoit. Toute la nature offroit Tristan à ses yeux : un jour, le son si doux de cette voix se fit entendre à Bréus *sans-pitié.* Ce Bréus, (dont il a déjà été fait mention) étoit un Chevalier trop indigne de son ordre, et très-digne de son nom. Des mœurs affreuses, une ame basse, un cœur perfide, une force peu commune, le rendoient également redoutable aux deux sexes; il terrassoit les hommes, et faisoit éprouver aux femmes les outrages de la violence. Il entend la voix d'Yseult, il se cache et l'observe. A l'aspect de deux femmes jolies, son ame

se prépare à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingue celle que la nature a enrichie de plus d'attraits. Ses projets se tournent uniquement vers elle. Les premiers accens de sa voix rendent ses desirs plus vifs. Il écoute en méditant. Yseult commence ainsi son lay.

LAY D'YSEULT.

Feuillage épais, vers gazons, doux silence,
Bien invitez à prendre le repos ;
Mais tant revient si douce remembrance,
Que de mes cris j'éveille les échos.

Dans ces scepeuils plantés par la nature,
Fontaine sourd., et nourrit mille fleurs :
Las ! mes soupirs augmentent son murmure,
Ses petits flots sont grossis par mes pleurs.

Que fait Tristan ?... Ah, plus d'une victoire
Du los d'honneur lui décerne le prix :

La table ronde élève aux cieux sa gloire :
Chétive, hélas ! il n'entend pas mes cris.

Yseult s'arrête un instant. Le scélérat de Bréus se livre à toute l'horreur de ses desirs ; le nom de Tristan qu'Yseult a prononcé, ne sert qu'à l'enflammer davantage ; il veut troubler son bonheur ; il ne craint point alors son bras redoutable ; il croit pouvoir jouir impunément des plaisirs imparfaits qu'il est prêt à ravir : telles sont ses affreuses pensées lorsqu'Yseult reprend......

Ma Brangien, ma tant fidelle amie,
Rappelles-toi Tristan, son doux maintien,
Quand il disoit : « Fors la Parque ennemie,
Ma chère Yseult, ne rompra mon lien.

» Bien asservi dans tant doux vasselage,
Vas, ton Tristan ne desire que toi.

Si

Si los je quiers (*), c'est pour t'en faire
hommage,
Si vivre veux, c'est pour garder ma foi.

» Boire amoureux, c'est trompeuse magie;
Desirs brûlans, c'est flamme de tes yeux;
Nos vœux secrets, c'est douce sympathie;
Nos doux liens, c'est bien l'œuvre des
Dieux. »

Bréus étoit à cheval. Animé d'un nouveau transport, il saute à terre pour courir sur sa proie. Yseult et Brangien prennent la fuite en l'appercevant; il ne s'attache qu'à la première, et redoublant ses pas, il l'atteint et la saisit. Elle perd connoissance; il l'enlève, et la porte entre ses bras vers son cheval, qui s'épouvante du bruit, casse sa bride et s'é-

(*) Cherche.

chappe. Les cris de Brangien font retentir la forêt. Ils attirent un chevalier couvert d'armes simples, et dont le bouclier l'étoit par une housse. Ce chevalier attendri, interroge en vain Brangien à qui la douleur ne permet pas de s'exprimer : mais il s'apperçoit qu'elle a les regards tournés vers une femme étendue à terre, sans connoissance, et la pitié lui fait desirer vivement d'être instruit.

Bréus avoit abandonné Yseult, la voyant évanouie, pour courir après son cheval. Il venoit de l'atteindre, de lui rattacher son mords, et s'avançoit déjà pour reprendre sa proie. Les cris de Brangien redoublent en le voyant revenir ; le chevalier, animé par ses cris, ne balance pas à prendre la défense de ces inconnues ; il

court sur Bréus, d'un air menaçant: Bréus croit s'en défaire aisément, et court à son tour sur lui; le chevalier le renverse d'un coup de lance. Bréus feint d'être mort, et reste immobile sur la place: mais à l'instant que le chevalier descend pour secourir Yseult, il se relève, saute sur son cheval, et s'enfuit à toutes jambes vers l'endroit le plus épais de la forêt.

Le chevalier s'approche d'Yseult, soulève doucement sa tête, écarte les cheveux blonds qui couvrent son visage, la regarde un instant, jette un grand cris, et tombe évanoui près d'elle. Brangien arrive, et ne s'occupe d'abord que de sa maîtresse; elle court à la fontaine, lui jette de l'eau sur le visage, et ce n'est qu'après quelques momens qu'elle la rappelle enfin à la vie.

Yseult rouvrant ses beaux yeux, est d'abord rassurée en ne voyant plus son cruel ravisseur, et se trouvant entre les bras de sa fidelle Brangien : mais sa terreur renaît par le spectacle d'un chevalier armé et étendu sur l'herbe auprès d'elle; elle apprend de Brangien que ce chevalier vient de la défendre; elle croit que, blessé dans le combat, il vient de mourir de ses blessures; elle donne d'abord à la reconnoissance et à la pitié, des larmes qu'elle va bientôt donner à l'amour. Quelques plaintes étouffées par la visière du casque, quelques soupirs, lui font enfin juger que ce chevalier n'est point mort, et qu'il a besoin d'un prompt secours. A l'aide de Brangien, elle délace les attaches du casque; elle voit..... Quel objet !...

Elle s'écrie, je me meurs; et tombe une seconde fois sans connoissance.... Son beau visage reste appuyé sur le front du chevalier. Quoique évanouie, ses larmes coulent en abondance; leur douce chaleur fait revenir le chevalier; elle revient bientôt elle même..... O puissance de l'amour!.... c'est Tristan qui se trouve dans les bras d'Yseult.

La coutume de la table ronde étoit, que le sur-lendemain de la réception d'un chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il étoit permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, et de l'appeller à la joûte, sans toutefois en venir au combat; la quête de Tristan l'avoit empêché de se trouver à celui du roi Marc; plu-

sieurs de ses compagnons l'avoient suivi, et presque tous avoient été renversés par lui. Lancelot du Lac voulut faire la galanterie à Tristan de rompre une lance avec lui pendant sa quête. Sans se faire connoître, il se couvre d'armes blanches comme un nouveau chevalier ; et quoiqu'il eût éprouvé la force prodigieuse de Tristan, il n'avoit pris qu'une lance foible et fragile pour ne point blesser son ami.

Lancelot arrive près de la fontaine, peu de tems après qu'Yseult et Tristan ont repris leurs sens : il le voit de loin pied à terre qui serroit la main d'Yseult sur son cœur. Lancelot ne la connoissoit point ; et, croyant trouver Tristan dans quelque infidélité, il déguise sa voix, et lui

crie : *Sire chevalier, bien m'appert que folement querés aventures, et que bien à point bonnes les savés trouver.*

Tristan, en colère de se voir repris et troublé par un chevalier inconnu, quitte la main d'Yseult qui s'enveloppe de sa mante, et se retire avec Brangien vers l'abbaye. *Chevalier*, répond Tristan, *sy n'exercez courtoisie quand parlez ainsi sans saveoir : ores verrons maintenant ce que vous estes ; mieux savez-vous peut-être gaber que lance rompre.* En disant ces mots, il saisit sa lance, saute sur son cheval : Lancelot s'éloigne, et prend le champ nécessaire pour la course.

Lancelot n'avoit pas si bien déguisé sa voix, que Tristan ne se fût apperçu que cette voix ne lui étoit pas d'u-

lument inconnue ; et ce que Lancelot ne pouvoit pas déguiser, c'étoit la perfection de sa taille, et la grace avec laquelle il ébranloit une lance et savoit manier un cheval. Tristan le reconnut dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui, et se promit bien de le gaber à son tour.

Les deux braves chevaliers laissent courir leurs chevaux : au moment de se joindre, Lancelot rompt sur le bouclier de Tristan sa lance qui se brise en éclats. Tristan lève la sienne au lieu de la porter contre Lancelot. Tous deux font une demi-volte et reviennent l'un vers l'autre. *Haa, Sire chevalier, pourquoi me déprisez-vous tant*, dit Lancelot, *que de votre lance n'avez daigné me férir? Chier Sire*, répond Tristan, *férir ce qu'on aime le*

plus, c'est se férir soy-mesme : or sus, désarmé vous êtes de glaive ; venez adoncques, et la reine Yseult veut de sa main un aultre glaive vous donner.

Lancelot enchanté, voit que son ami l'a reconnu, et qu'un sort heureux lui a fait rencontrer cette belle reine. Il saute à terre, délace son casque, court embrasser Tristan, qui le conduit à sa chère Yseult, et le lui présente. Lancelot fléchit un genou pour lui baiser la main : mais Yseult s'empresse à le relever, et l'embrasse comme le meilleur ami de Tristan, et celui dont elle desiroit depuis si long-tems la présence.

Ils marchent ensemble vers l'abbaye. L'auteur dit que le souper fut très gai, qu'ils se racontèrent leurs

aventures, qu'ils parlèrent beaucoup de la charmante Genièvre, et que le seul Lancelot dormit bien paisiblement.

Le lendemain, Lancelot prit congé d'Yseult, qui le chargea de dire mille choses tendres à cette belle reine, et tout le desir qu'elle avoit de pouvoir aller à sa cour. Il restoit encore à Tristan trois des jours qu'il devoit employer à sa quête ; mais que pourroit-on chercher encore, quand on a trouvé ce qu'on aime ? et n'étoit-il pas bien permis à ce héros couvert de gloire, de donner trois jours à l'amour.

Que de pareils momens sont courts ! Yseult et Tristan les passèrent sans s'appercevoir de leur durée. La prudente Brangien, qui n'avoit aucune

affaire qui l'empêchât de les compter, avertit Tristan que son oncle le roi Marc est à la cour d'Artus; qu'il est tems de l'aller voir, pour ne lui point donner de soupçons; et qu'après les dix jours expirés, il doit aller rendre compte de sa quête. Tristan se rend avec douleur à des raisons si pressantes; Yseult le serre dans ses bras, elle lui ceint en soupirant son épée; ses belles mains attachent même ses éperons; et sans la présence et les conseils de Brangien, la belle Yseult eût été obligée de les attacher une seconde fois.

Tristan part, et arrive avant la nuit à Cramalot. Il ne voit ce soir-là que le roi Artus et Lancelot; il rend compte de sa quête, de la plaisanterie même qu'il a faite à Lancelot;

et ce dernier fait un sourire malin à son ami, en ne l'entendant parler que de faits de chevalerie. Le lendemain matin, Artus enferme Tristan dans son cabinet : il assemble sa cour, et fait appeler le roi de Cornouailles. « Roi Marc, lui dit-il, je ne vous reproche plus un acte de fureur que vous devez vous reprocher sans cesse à vous-même ; mais en présence de tous mes chevaliers, je vous requiers un don. » Le roi Marc n'avoit rien à refuser à son Suzerain, qui dans ce moment abolissoit le crime nouveau qu'il avoit commis en se battant contre Aman pour une cause injuste, et en refusant de prêter le serment ordinaire aux juges du camp. Marc accorde le don, et le grand Artus reprend : *Ores pardonnez à votre nepveu Tristan de Léo-*

nois

nois tout le mal ta'ent que pieçà (long-tems) *eustes contre lui; jurés ores* (désormais) *de le tenir chièrement comme beau nepveu et comme le meiller chevalier de la terre.* Marc le promet. Artus fait apporter les grands reliquaires ; Marc prête son serment. Artus fait alors paroître Tristan, qu'il présente à son oncle ; ils s'embrassent. Mais Tristan ne renonce pas intérieurement à ne plus mériter la colère de son oncle qui, de son côté, ne renonce pas aux sinistres projets que la noire jalousie lui a fait former.

Tous les chevaliers de la table ronde, qui connoissoient l'ame atroce du roi Marc, s'inquiètent de ce raccommodement, et craignent tous que Tristan, qui leur est si cher, n'en soit un jour la victime. Lancelot sur tout

sent un noir pressentiment ; il ne peut s'empêcher de prendre par le bras le roi Marc, de l'attirer à une fenêtre ; et, sans aucun ménagement, il le menace de la plus cruelle vengeance, s'il ose jamais attenter à la vie où à la liberté de son ami.

La belle Genièvre appelle Tristan dans son cabinet : elle ne lui cache rien de ce qu'elle sait sur Yseult, ni de ce qu'elle sent pour Lancelot. Elle lui dit les choses les plus tendres pour cette reine, et lui donne une lettre, dans laquelle elle conjure Yseult de se retirer dans le royaume de Logres, et de la venir joindre, pour peu que Marc manque à son serment, et lui fasse éprouver de nouvelles persécutions.

Artus, de son côté, lui dit : « Cher Tristan, vous êtes maintenant de ma

maison, et de la table ronde; votre oncle est si peu digne de vous avoir dans sa cour, que je ne vous vois partir qu'avec le plus grand regret. N'hésitez pas, si vous en êtes mécontent, à venir vous rejoindre à vos compagnons et à vos amis; et croyez, brave et cher Tristan, que je serai toujours de ce nombre».

Le roi Marc et Tristan partent le lendemain. Les regrets, les larmes de toute la cour d'Artus accompagnent ce dernier; l'horreur qu'on a pour Marc, l'amour qu'on a pour Tristan, portent même les dames du palais de Genièvre à desirer secrètement que le beau chevalier puisse impunément augmenter ses tors avec son oncle.

Tous les deux arrivent le soir à l'abbaye; et la tendre et malheureuse

fait entendre qu'elle a surpris aux genoux d'Yseult le beau chevalier qu'il mène avec lui.

Il n'en falloit pas tant pour allumer la fureur de ce roi. Cependant il réfléchit qu'il est encore dans les états d'Artus ; il renferme son dépit et sa colère, et bien déterminé dès-lors à devenir parjure, la certitude d'être bientôt maître de la vie de Tristan, lui donne l'air de la pleine tranquillité.

Yseult, Marc et Tristan s'embarquent pour le royaume de Cornouailles ; ils arrivent peu de jours après ; et Marc, pour mieux tromper nos amans, rend Tristan *plus sire que jamais dans son royaume et dans sa maison.*

Toute la cour de Cornouailles s'empresse à célébrer ce retour par des

fêtes; et Dinas, le Sénéchal, surpassa tous les autres barons dans cet art des courtisans. Un architecte Arabe avoit tellement disposé tous les appartemens de son château, *qu'eussiez cuidé que ce fût œuvre de négromancie; similitude avoit le susdit château au labyrinthe Egyptien*. Yseult et Tristan s'y égaroient quelquefois; mais Dinas veilloit sur eux, et connoissant tous les détours, il les retrouvoit à tems. La reine Yseult sortoit d'un jardin de fleurs, lorsque Tristan sortoit d'une bibliothèque.

Andret, excité par le roi Marc, les épioit toujours; le palais du roi étoit construit d'une façon bien moins ingénieuse que le château de Dinas; et les amans sont toujours imprudens. Le méchant Andret ne servit que trop

bien la jalousie de son maître ; et lui procurant l'occasion de surprendre Tristan sans défense, il l'arrêta, le fit charger de fers, et l'enferma dans une obscure prison. Yseult, moins maltraité par un mari jaloux, qui ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, fut une seconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté de Tristan : Gouvernail, qui ne put même obtenir celle de voir son élève, vit qu'il n'y avoit plus rien à ménager ; et craignant pour les jours de Tristan, il partit secrètement pour aller dans le royaume de Lonois rassembler ses sujets, et revenir le délivrer à main armée.

Pendant que Gouvernail agit pour Tristan, Perceval, jeune chevalier de la table ronde, et qui fut ensuite si fameux dans cet ordre par la conquête du S. Gréal, arrive à la cour de Marc. Il est surpris de la solitude qui y règne, et sur-tout de n'y voir ni la reine, ni Tristan. Il apprend bientôt tous les évènemens de cette cour; et étant instruit du serment qu'Artus avoit fait prêter au roi Marc, il entre brusquement dans l'appartement de ce dernier. *Roi félon et parjure, pourquoi tiens-tu la reine en tour enclose, et ton nepveu Tristan en charte privée, en enferré* (aux fers)? Il étoit assez triste et très-embarrassant pour le roi Marc d'en dire la véritable raison. Orgueilleux de sa nature, il répond avec hauteur, et menace Per-

ceval. Le chevalier étoit fier et prompt ; il s'élance sur le roi Marc. Andret veut tirer son épée ; Perceval le saisit et le jette par la fenêtre. Il terrasse le roi, lui fait prêter serment de mieux vivre à l'avenir avec sa femme et son neveu, le force à lui remettre les clefs de la tour et de la prison, l'enferme dans son palais, court auprès de Tristan, brise ses fers, lui fait donner ses armes, et tous les deux volent à la tour, délivrent la reine et la ramènent.

Le roi n'étoit pas assez aimé de ses sujets, et ceux-ci n'étoient pas assez braves pour qu'ils fussent empressés à le secourir ; et les cris d'Andret, qui s'étoit cruellement blessé dans sa chûte, n'excitèrent personne à venger son injure.

Perceval fait assembler les Barons, et leur apprend le serment que le roi Marc a prêté ; il leur fait promettre de forcer ce prince à tenir ce qu'il a juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus, de Lancelot et de tous les chevaliers de la table ronde, s'ils manquent à leur parole. Il n'en falloit pas tant aux timides chevaliers de Cornouailles, pour tout promettre. Ils prêtent le serment, et le fier Perceval, après avoir baisé la main d'Yseult, et juré fraternité d'armes avec Tristan, part de cette cour pour voler aux grandes aventures qui lui sont prédite.

La belle Yseult et Tristan passèrent un mois sans essuyer de nouvelles persécutions. Ils avoient même la liberté d'aller quelquefois à la chasse; et le

retour s'en faisoit toujours à la charmante et commode habitation de Dinas. Pendant ce tems, Andret s'étoit rétabli de sa chûte. Mais la correction de Perceval n'avoit fait qu'exciter encore plus de rage dans son cœur ; rien n'échappoit à sa malignité, de toutes les démardhes d'Yseult et de Tristan. Nos amans étoient cependant plus circonspects ; ils se déroboient, autant qu'il étoit possible, à ses recherches ; et la maison de Dinas la consoloit assez souvent de la gêne qu'ils éprouvoient dans le palais : mais cette maison étoit toujours suspecte à la méchanceté d'Andret. Un jour, il part de grand matin pour en observer les entours. Il apperçoit un grand pin fort touffu qui s'élève au dessus des murs du grand jardin : le scélérat prend

un arc et des flèches ; et la foible espérance de surprendre quelques secrets de la reine, suffit pour le faire monter sur le pin et s'y cacher, pensant très-bien qu'Yseult viendroit chez Dinas au retour de la chasse.

Elle y vint en effet, et Tristan l'accompagne. On dîne gaiement ; on se promène, on s'égare dans le corridor du château. Andret, sur son pin, s'apperçoit qu'on est sorti de table. Il redouble d'attention. Bientôt un pilastre peint à fresque paroît s'entr'ouvrir ; il en voit sortir la belle Yseult, qui jette, en rougissant, ses regards vers un bosquet orné de quelques siéges de gazon ; l'instant d'après, un de ces siéges s'entr'ouvre aussi, et le beau Tristan en sort pour se jetter aux pieds d'Yseult.

Malheureusement ce bosquet étoit nouvellement planté. On ne connoissoit point alors l'art du treillage; la charmille formoit des murs épais, mais elle n'étoit pas encore assez haute pour cacher à Andret ce qui se passoit. Ce malheureux sent redoubler sa fureur; et bientôt, sans crainte de blesser la reine, il tire sur Tristan une flèche qui lui perce l'épaule d'outre en outre, et dont la pointe effleure celle d'Yseult.

Nous ne rapporterons point tous les commentaires, toutes les complaintes que l'auteur fait sur cette double blessure. Tristan ne s'occupe que de celle d'Yseult. Il s'apperçoit qu'elle est légère; et, malgré la douleur que lui fait éprouver la sienne, il juge qu'ils sont découverts. Il force la reine de

rentrer dans son pilastre ; il ouvre la trape couverte de gazon : une seconde flèche lui frise la gorge, sans le toucher, au moment où il se dérobe aux regards d'Andret.

On ne sera pas surpris qu'Andret augmente encore toute l'horreur de son crime, en apprenant au roi tout ce qu'il a vu et tout ce qui s'est passé. Marc, toujours constant dans sa jalousie et dans sa passion pour Yseult, se contente de lui faire des plaisanteries amères sur sa blessure ; mais il fait de secrètes perquisitions pour découvrir la retraite de Tristan qui a disparu.

Heureusement que dans ce même tems, un puissant roi, nommé Hélyas, brave chevalier et ennemi mortel du roi Marc, avoit appris que Tristan étoit banni du royaume de

Cornouailles ; et ne l'y croyant point de retour, cet Hélyas avoit rassemblé promptement son armée pour profiter de l'absence de Tristan, et pour attaquer le roi Marc. Il arrive de tous côtés des chevaliers et des habitans blessés, fugitifs, qui apprennent à Marc qu'Hélyas ravage ses frontières, et s'avance vers sa capitale.

Le roi Marc regrette bien alors d'être privé du secours de Tristan. Il rassemble à la hâte une foible armée ; il marche au-devant d'Hélyas. Le sénéchal Dinas, aussi brave à la guerre, que galant et serviable pour ses amis, conduit l'avant-garde ; mais, malgré les plus grands efforts de valeur, son avant-garde est renversée sur le corps de bataille commandé par le roi : Hélyas poursuit sa victoire, et force

le roi à entrer dans Cintageul, sa capitale, qu'il entoure, et dont il forme le siége.

Le roi Marc et Dinas disposent tout pour une vigoureuse défense ; mais ils jugent bientôt qu'ils ne pourront longtems résister. Dinas saisit ce tems pour rappeler à Marc tout ce qu'il pourroit espérer de Tristan. Son oncle est forcé de lui faire demander son secours ; et Dinas qui connoît sa retraite, lui écrit de la part du roi.

La générosité de Tristan ne lui permet pas de balancer à secourir son oncle. Le plus cher intérêt d'ailleurs le porte à voler à la ville. Mais sa blessure l'empêche encore de porter des armes. Il écrit à son oncle de tenir bon, et que dans six jours il peut compter sur son secours. Dix des plus

braves chevaliers du pays, qui n'avoient point voulu marcher au secours d'un roi qu'ils méprisoient, apprennent où Tristan s'est retiré, et la résolution qu'il a prise de secourir Cintageul, Ils viennent le joindre; et Tristan, au moment où sa blessure lui permet de s'armer, se met à leur tête, fond sur l'armée d'Hélyas, attaque son quartier, le renverse deux fois dans l'action, fait un grand carnage de ses gens, et entre triomphant dans Gintageul.

Le lendemain, Trisan envoie défier Hélyas au combat singulier, sous la condition qu'il se retirera avec toute son armée s'il est vaincu, ou qu'il sera maître du royaume de Cornouailles, s'il est victorieux.

Hélyas étoit trop brave pour refu-

ser ce défi ; le jour est fixé au lendemain. Mais Hélyas exige que le roi Marc, Yseult et ses barons, se rendent au lieu du combat, et demeurent à sa disposition s'il surmonte son ennemi. Les propositions sont acceptées ; et dès que le soleil est levé, les trompettes sonnent, les deux combattans se rendent sur le champ de bataille, où le roi Marc conduit la belle Yseult.

Combien le courage de Tristan ne redoubla-t-il pas, quand il vit qu'il avoit à défendre sa belle reine ? Bientôt il est vainqueur. Il donne la vie à Hélyas ; le royaume de Cornouailles est délivré, celui d'Hélyas est soumis et assujetti à un tribut. Tristan, son oncle et sa dame rentrent triomphans dans Cintageul ; mais l'ame atroce de Marc étoit incapable d'aucun senti-

ment de reconnoissance ; implacable dans la jalousie et dans la haine, il ose encore charger de fers les mains victorieuses auxquelles il doit sa couronne et sa liberté.

Dans toutes ces entrefaites, le fidèle Gouvernail avoit déterminé sans peine les Léonois, sujets de Tristan, à prendre les armes pour sa liberté. Les anciens chevaliers, qui avoient combattu sous Mélianus son père, avoient levé les premiers leurs bannières ; leur fils et leurs neveux s'y étoient rangés, et cet exemple généreux avoit été suivi par tout le royaume.

Gouvernail arrive bientôt à leur tête, et s'avance dans l'intérieur du royaume de Cornouailles. Dinas, pénétré de l'injustice de la cause de Marc, refuse de prendre les armes pour sa

défense ; tous les barons, indignés de voir que ce coupable roi leur attire sans cesse des guerres nouvelles, se révoltent unanimement contre lui ; ils prennent les armes, entourent le palais, saisissent le roi et Andret. Quelques-uns d'eux volent à la prison de Tristan, brisent ses chaînes, et délivrent la belle Yseult.

Le tems de la punition de Marc et d'Andret étoit arrivé. Rien n'arrête plus la colère des révoltés. Ils conduisent Marc à la même prison, et le couvrent des mêmes chaînes qu'il osa donner à Tristan. Andret est déchiré en pièces par le peuple ; ils prient la belle Yseult et Tristan de monter à cheval, et c'est à leur suite qu'ils vont au-devant de Gouvernail et de l'armée des Léonois.

L'auteur se plaît, avec raison, à peindre à quel point l'entrevue de Tristan, de ses sujets et du fidèle Gouvernail fut touchante ; les cris de joie succèdent au bruit des armes, et les Léonois admirent la beauté d'Yseult.

Tristan ne voulut point rentrer dans Cintageul : sa générosité naturelle ne lui permit pas d'aller braver le roi Marc dans les fers. Il appelle les barons de Cornouailles, il les prie d'accepter Dinas pour les gouverner pendant la captivité du roi ; ils les laisse les maîtres du tems qu'elle doit durer, et leur fait jurer qu'ils n'attenteront point à sa vie.

Ici l'auteur a l'adresse de rappeler toute la force des raisons qui entraînoient Yseult à détester Marc, à craindre sa fureur, et à ne pas aller par-

tager ses chaînes. Nous prions les plus sévères de nos lecteurs de pardonner à cette belle reine ; nous croyons que ses excuses sont déjà reçues dans les cœurs sensibles, et nous prions aussi la multitude de penser au pouvoir magique et invincible du *boire amoureux.*

Yseult donc ne quitta point Tristan ; les barons du Léonois et de Cornouailles ne l'eussent pas souffert. Tristan seul, le tendre et soumis Tristan eût obéi, sans hésiter, à sa volonté ; mais l'un et l'autre gardèrent le silence, et se laissèrent doucement entraîner à leur destinée.

Ils se séparent de Dinas, et vont dans le royaume de Léonois : mais bientôt ils pensent qu'ils ne peuvent y rester en spectacle avec décence ; ils prennent la résolution d'aller ensem-

ble dans le royaume de Logres, et de n'y confier leur arrivée et leur séjour qu'à leur brave et loyal ami Lancelot du Lac.

Depuis long-tems Yseult et Tristan s'appercevoient que le bon Gouvernail et sa fidelle Brangien avoient ensemble un air trop galant et trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un sentiment plus vif et plus doux que celui de l'amitié. Le sacrifice que Brangien avoit fait à sa chère Yseult, pouvoit seul mettre obstacle à ce mariage si convenable d'ailleurs; mais Gouvernail avoit été du conseil secret des deux illustres amans, et avoit contribué lui-même à détruire les scrupules de Brangien. Ils font donc venir ces deux honnêtes confidens; ils leur proposent de s'unir, et jouissent

de toute la joie que cette proposition fait briller dans leurs yeux. Sur le champ Tristan convoque une assemblée des états du royaume; il parle avec force sur la naissance, la valeur et la sagesse de Gouvernail; il leur peint, les larmes aux yeux, toute la reconnoissance qu'il lui doit; il les engage à lui prêter foi et hommage en son absence, et à le maintenir pour leur roi, s'il vient à périr. Les barons prêtent le serment; et dès la même nuit Yseult et Tristan partent, marchent vers la mer, et passent sur un esquif, dans le royaume de Logres.

Tristan couvert d'armes, sans aucun ornement et sans panache, conduit Yseult, vêtu d'habits simples, et bien enveloppé de sa mante. Ils marchent ensemble vers le château de *la Joyeuse Garde*

Garde, appartenant à leur ami Lancelot. Leurs cœurs étoient contens. Ils ne pouvoient avoir d'autre peine que la crainte de voir finir leur bonheur. La pureté du jour, le calme de l'air, le chant des oiseaux, l'émail d'une prairie qu'ils traversoient, invitant l'ame à se répandre, Tristan chanta ce triolet.

Avec Yseult et les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult et les amours;
Elle est maîtresse de mes jours,
Près d'elle ils sont tous sans nuage.
Avec Yseult et les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable;

Mon cœur me dit, et je l'en crois,
(A chaque instant que je te vois)
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable !
A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir ;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée ?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir ;
Ah ! ne fût-ce que pour dormir,
Descends, entrons sous la ramée.
L'aube du jour t'a vu partir ;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée ?

Ils arrivent à l'entrée d'une grande forêt voisine de la *Joyeus Garde*, et sont surpris, en apprenant que le roi Artus habite ce château depuis deux jours, et qu'en retournant à Crama-

lot, il s'amuse à voir joûter les chevaliers de la table ronde.

Yseult eût desiré rentrer dans la forêt; elle en pressoit Tristan, qui s'étoit avancé pour voir de plus près une joûte; mais il n'en étoit déjà plus tems : Artus les avoit vus sortir de la forêt; et curieux de savoir quelle espèce de gens ils pouvoient être, il fit, sur le champ, partir Treu le Sénéchal, pour leur demander leur nom. Dinadam, espérant trouver l'occasion de faire quelque nouvelle plaisanterie, part avec le Sénéchal, et tous les deux joignent Tristan, au moment où il est prêt à rentrer dans la forêt. *Haa! chevalier, joustes vous font-elles peur?* lui crie Dinadam. *Or saichiez qu'ores jouster vous convient, ou laissez la dame à meilleur*

chevalier que vous n'estes. Tristan, qui le reconnoît, rit sous son casque, et feint encore un air timide et embarrassé. Le Sénéchal le questionne, et Tristan lui dit : *Que quoiqu'il soit bien chevalier, male fortune l'a laissé de si petite pauvre chevance, que n'en a d'autre que ses armes et son cheval, et qu'ores il chemine avec sa sœur à une abbaye de nonains, où (dont lui poyse moult) elle va s'enclore.*

Le Sénéchal lui répond : *Mais ignorez-vous la coutume de Logres ? Nul chevalier estrange en armes, ne doit passer sans jouster. Or sus préparez-vous, car à la jouste estes venu.*

Dinadam s'avance ; et pour gaber le pauvre chevalier, il dispute cette joûte au Sénéchal, comme ayant parlé le premier à Tristan. Tristan se défend

long-tems d'accepter la joûte ; il leur dit enfin : *Chevaliers du roi Artus, car bien m'apert que en estes, ce ne seroit mie courtoisie à vous de me parforcer à laisser ma sœur seulette : partant, puisque m'éprouver voulez, jurez de la garder courtoisement si je viens au-dessus, et qu'autre de vos compagnons viene à moy ; car de pieça je sçay que tout chevalier de Logres est moult prompt à gaber, et à nobles pucelles conquester.* Dinadam et le Sénéchal, qui s'apprêtent à la joûte, le lui promettent.

Tristan se prépare de son côté, feint de ne savoir pas bien mettre sa lance en arrêt ; il reçoit sur son écu la lance du Sénéchal, qui vole en éclat sans l'ébranler : il manque exprès l'atteinte, et au passer il feint d'être prêt

à tomber, et d'un seul coup de son bras il renverse le pauvre Sénéchal. Il descend sur le champ de cheval ; il prend Treu par la main, le conduit à Yseult, et lui dit : *Belle chière sœur, ores vous meine ce chevalier conquis pour vous garder.* Il remonte, et court tout de suite sur Dinadam, qui croit que le hasard seul a fait tomber le Sénéchal, et qui vient sur lui en pleine assurance. Tristan reçoit son coup de lance ; comme à la première joûte, laisse tomber la sienne sans vouloir toucher Dinadam ; et au passer il l'enlève de son bras droit hors de la selle, le tient sur le col de son cheval, fait la demi-volte, et revient poser Dinadam aux pieds du cheval d'Yseult. *Chevalier*, lui dit-il, *que vous semble de la manière de jouster de mon pays ? Or*

sus gardez bien ma sœur, car il m'apert qu'ores vos compagnons viennent, et parler me veulent.

Le spectacle de ces deux joûtes avoit beaucoup fait rire Artus et tous les chevaliers de la table ronde, et surtout lorsqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam, ils le virent à pied avec le Sénéchal, tenant chacun une des rênes du cheval de la demoiselle inconnue.

Plusieurs s'avancèrent pour voir l'aventure de plus près; et Bliombéris, l'un des meilleurs joûteurs, les précède, et dit à Tristan: *Pourquoi donc, sire chevalier, point n'avez-vous feru de vostre lance?... Sire*, répond Tristan, *c'est que j'ai vu que bon mestier m'estoit de l'épargner, et que grand besoin me feroit-elle avec tel chevalier que*

vous estes ; or sus prenez garde à moi, je vous aeffie. Bliombéris, bien résolu de punir la témérité du chevalier inconnu, court sur Tristan, qui, cette fois, veut montrer sa force et son adresse : il n'est que médiocrement ébranlé du coup que Bliombéris lui porte ; et sans briser sa lance, il le jette sur la poussière. *Or sus chevalier*, lui dit-il, *allez garder ma sœur, car tel est le convenant de ma jouste.* Bliombéris bien honteux, va se ranger près de Dinadam, qui, se trouvant consolé de son aventure, recommence à gaber Bliombéris. Les rois neveux d'Artus remplacent Bliombéris, et sont tous trois renversés. Dix autres chevaliers de la table ronde éprouvent le même sort. Artus se voit presque seul. Quinze de se chevaliers

entouroient déjà le cheval de la dame inconnue; il appelle Lancelot, et le prie de soutenir l'honneur de la table ronde. *Sire*, lui dit-il tout bas, *mon amy Tristan seul est capable d'avoir abbattu vos chevaliers; ores verray-je bien se c'est lui: regardez bien la jouste, car Tristan m'aime trop pour fer de glaive baisser contre moy.* Alors il vient à Tristan, en lui disant: *Chevalier, ores verrai-je bien qui vous estes; c'est Lancelot qui vous deffie. Tant mieux*, répond Tristan; *car jà meilleur gardien à ma soeur ne puis-je donner.* Ils courent l'un contre l'autre. Lancelot détourne sa lance, et feint d'avoir manqué l'atteinte; Tristan en avoit fait autant. Le hasard fait qu'au passer les tronçons accumulés de lances brisées, roulent sous les pieds du cheval de

Lancelot, et le font tomber. Tristan saute légèrement à terre, aide Lancelot à se relever, et lui dit tout bas, en lui serrant la main: *Ah! chier sire, c'est pour Yseult que votre Tristan vient de vous conquerre.* Lancelot, pénétré de joie, se laisse conduire auprès d'Yseult. *Sires chevalies, ores délivrez, vous estes,* dit Tristan; *vous pouvez librement retourner à votre roy, il me suffit assez de celuy-cy, et du second que je conquis, pour venir une journée à la garde de ma soeur.* Dinadam vouloit disputer sur ce que la joûte n'avoit pas été en règle, et qu'aucune des deux lances n'avoit porté. *Taistoy, Dinadam*, lui répondit Lancelot, *bien m'a conquis le chevalier inconnu; et se le refuses, sache qu'il est de force à te porter avec luy sous son bras.* Di-

nadam n'eut rien à répondre à cette gaberie ; il commença bientôt à former quelque soupçon sur Tristan, car il connoissoit trop Lancelot pour croire qu'il se fût laissé amener si facilement sans demander le combat à l'épée, s'il n'avoit eu quelque raison secrette.

Les chevaliers de la table ronde vont rejoindre Artus, lui content tout ce qui s'est passé, et que le chevalier inconnu emmène Lancelot et Dinadam à la garde de sa sœur. Bliombéris lui dit : *Que onques ne reçeut si terrible coup de glaive. Bien*, dit Artus, *le chevalier estrange est preud'homme, laissons-le aller ses erres où il veut ; avant peu novelles en aurons*. Sur le champ, Tristan, Yseult et Lancelot, qui voient le roi Artus et sa cour reprendre le chemin de Cramalot, tra-

versent la prairie, et vont droit au château de la Joyeuse Garde. Tristan, en arrivant, ôte son casque; Yseult lève son voile; et Dinadam, enchanté de revoir Tristan, va se jetter aux genoux d'Yseult, devinant bien que c'est elle: *Damoyselle*, dit-il, *bien m'est permis de baiser la main de la soeur que j'ai si bien gardée.*

Lancelot et Dinadam passèrent deux jours avec Tristan; ils s'en retournèrent à Cramalot, et laissèrent les deux heureux amans maîtres absolus du château de la Joyeuse Garde.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence et à la modestie de l'auteur de ce roman. Il croit qu'on imaginera sans peine à quel point ils surent jouir du bonheur de ne se plus quitter, et il n'entreprend point de peindre leur heureuse

heureuse situation; mais il emploie les plus fortes couleurs à rendre le désespoire de Palamèdes, lorsqu'il apprend que la reine Yseult est au pouvoir de Tristan. Ce chevalier se déguise de toutes manières; et, soit dans le tournoi, soit dans les courts voyages que Tristan fait à Cramalot, il l'attaque jusqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat se passe près du château de la Joyeuse Garde; ce combat devient si cruel, que les deux rivaux perdent leur sang par une infinité de blessures. On avertit Yseult, elle accourt pour les séparer; dès qu'ils l'apperçoivent, ils s'arrêtent; et tous deux portent leurs épées à ses pieds; mais bientôt l'un et l'autre tombent de foiblesse, et l'herbe continue à se rougir de leur sang. Yseult s'empresse à donner des secours

à son chevalier, qui veut les refuser si Palamèdes ne les partage. Yseult les fait enlever, et porter tous deux dans la même chambre. Tous deux sont secourus et pansés par ses belles mains. Yseult, qui sut exiger de Palamèdes, dans la forêt de Morois, de ne jamais paroître devant elle que dans le royaume de Logres, obtint sans peine, de cet aman si respectueux et si soumis, d'établir une paix durable entre ces deux généreux rivaux; ainsi Palamèdes passa plusieurs jours dans le château, après s'être remis de ses blessures; mais le spectacle continuel du bonheur de Tristan étoit trop cruel pour une ame aussi sensible, et qui ne pouvoit renoncer à son amour. « Heureux Tristan, je vous quitte, lui dit-il un jour; vos vertus, votre générosité, vous rendent digne

de votre sort : puissé-je bientôt finir le mien dans les combats ! puisse ma mort être honorée des larmes d'Yseult et des vôtres ! regrettez-moi tous deux comme celui qui vous aima le plus tendrement ». Palamèdes part ; il tente les aventures les plus périlleuses ; il détruit *les males coutumes* de plusieurs passages dangereux ; il défend l'innocence opprimée, venge la mort d'un roi, tué par deux traîtres chevaliers ; la victoire suit ses pas ; il ne peut trouver la mort, ni guérir d'une passion qui rend sa vie si malheureuse.

Le roi Artus et la reine Genièvre ne purent se refuser au desir de voir la belle Yseult. Dinadam lui tenoit souvent compagnie ; elle le plaisantoit agréablement sur son indifférence, elle attribuoit à son défaut de sensibilité,

les accidens qui lui arrivoient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave et preux chavalier. Dinadam se défendoit par d'autres plaisanteries, et cherchoit à lui rendre celles qu'elle lui faisoit essuyer. Un soir il entre effrayé chez elle, et lui dit que deux puissans chevaliers viennent de surprendre Tristan sans armes, et s'en sont emparés; qu'il se dérobe, par la fuite, au même sort, et qu'il la prie de se précautionner contre toute surprise. En effet, Yseult voit entrer à l'instant chez elle deux chevaliers couverts d'armes étincelantes. Dinadam court se cacher derrière Yseult; mais bientôt ils ôtent leurs casques, et Lancelot lui présente le roi Artus. La reine Genièvre les suivit de près; et pendant quelque tems, les illustres habitans

de la cour d'Artus et du château de la Joyeuse Garde, se visitèrent souvent. Nous ne voulons point parler de quelques soupers secrets qu'il y eut entre la belle Genièvre, Lancelot et ces deux amans : et quels délicieux soupers!

Artus, toujours occupé des plus grands projets, l'étoit alors de la conquête du Saint-Gréal, (nous avons déjà dit que le Saint-Gréal étoit la coupe qui servit à Notre-Seigneur, le jour de la scène avec les Apôtres).

Le bon et brave Tristan ne valoit rien du tout pour l'enlèvement des saintes reliques : mais se joindre à l'armée du roi Artus, qui devoit combattre celle du roi Pêcheur, c'étoit toujours un moyen de mériter le pardon de ses péchés ; il fut donc tenté de

s'unir à ceux qui devoient marcher pour cette sainte expédition.

Ce qui déterminoit Artus à cette entreprise, c'est que, s'étant égaré dans la forêt de d'Arnantes, son coursier l'emporta; quelque puissance secrette le fit arrêter près du tombeau qui renfermoit Merlin; alors le grand prophête éleva sa voix: *Roi Artus*, dit-il, *de piéça et à toujours chier me sera; ores est-il tems de marcher à la queste du Saint-Graal. Roi Artus, écoutez?... Cil qui parfaictera telle entreprinse, ores est-il né, ores a-t-il reçu chevalerie de ta main.*

Tristan ayant donc pris son parti, *mit ses mains ès celles d'Artus*, et fit alors un serment, que des malheurs, qui nous font frémir d'avance, l'empêchèrent d'accomplir. Il étoit assez rai-

sonnable que ce serment et ces nouvelles dispositions déterminassent Tristan à se séparer d'Yseult. Artus obtint d'Yseult et de son amant une promesse qui leur coûta bien des larmes.

Artus dépêche un courier qui part pour le royaume de Cornouailles, et porte une lettre à Dinas. Cette lettre détermine l'auteur à raconter ce qui s'étoit passé depuis le départ d'Yseult et la prison du roi Marc.

Le Sénéchal Dinas, aussi fidèle sujet que brave chevalier, n'avoit accepté la régence de Cornouailles que dans l'espérance que les disgraces du roi Marc adouciroient son ame injuste et cruelle, et l'engageroient à gouverner ses sujets avec équité. Il alloit souvent le consoler dans sa prison, dont il avoit adouci la dureté ; et le roi

Marc lui marquant un sincère repentir de sa conduite passée, il convoqua l'assemblée générale de la nation.

Dinas s'en étoit fait adorer par sa douceur et sa sagesse. « Mes chers compatriotes, leur dit il, si j'ai mérité votre estime et votre amitié, accordez-moi pour récompense un don ». Une voix unanime de tous les barons s'éleva pour l'accorder; et le don, ce fut la liberté du roi Marc. Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le prince étoit remonté sur le trône. Dinas reçoit la lettre d'Artus; il la porte lui-même au roi Marc; il réussit facilement à réveiller son ancien amour pour Yseult, mais il ne peut jamais surmonter sa répugnance à revoir son neveu Tristan.

Le roi répond lui-même à la lettre

d'Artus ; il consent à recevoir Yseult de sa main ; mais il persiste a ne plus vouloir que Tristan revienne dans ses états. Il fait sentir adroitement dans cette lettre, que ce seroit trop exposer la vertu de sa femme et de son neveu, et l'exposer lui-même à retomber dans ses anciennes fureurs. Nous sommes forcés de l'avouer, cette représentation étoit assez raisonnable. Yseult et Tristan en sentirent toute la force, leurs larmes coulèrent en abondance ; ils unirent plus d'une fois sur leurs lèvres le serment de s'aimer toujours. Artus enfin fit préparer un esquif. Dinadam fut chargé de conduire Yseult au roi de Cornouailles. Artus et Lancelot arrachèrent Tristan à son désespoir, et l'emmenèrent à Cramalot. Ce

fut en vain qu'on prépara des fêtes et des tournois pour le distraire ; à peine Tristan pouvoit-il supporter le poids de ses armes, une langueur mortelle s'empara de son ame, une tristesse profonde le rendoit insensible, elle augmentoit même quand il voyoit Genièvre et Lancelot s'unir ensemble pour la dissiper. Les préparatifs du voyage d'Artus et de ses chevaliers pour la conquête, se faisoient avec lenteur; et en attendant le tems fixé pour le départ, Tristan, se souvenant des nœuds qu'il avoit contractés avec Yseult aux blanches mains, sentit un rayon d'espérance : il crut un moment que la présence d'une belle princesse qu'il se reprochoit d'avoir si maltraitée, pourroit l'amener enfin à supporter la vie. Il part secrètement un matin, il passe

la mer, et le vent le plus favorable le porte le même soir sur les côtes de la petite Bretagne.

Tristan arrive à la cour du roi Houël, son beau-père, au moment où ce prince, frappé d'une maladie mortelle, touchoit à sa dernière heure. Les empressemens d'Yseult aux blanches mains, et ses larmes firent sentir à Tristan tous les reproches qu'il avoit intérieurement à se faire. Il n'est malheureusement que trop commun de reconnoître ses torts, et de n'avoir pas le courage de les réparer. Tristan rendoit justice aux vertus, à la beauté même de la seconde Yseult ; mais la première étoit toujours présente à son ame. L'admiration et la pitié l'intéressoit pour celle aux blanches mains ; mais l'autre avoit partagé avec lui le

fatal *boire amoureux*. Le cœur et l'imagination de Tristan étoient frappés. Ses pensées, ses desseins voloient tous vers la reine de Cornouailles. Yseult aux blanches mains, entre les bras de Tristan, eut encore le même sort qu'elle avoit subi dans les premiers tems, et elle continua de vivre paisiblement avec lui, sans imaginer ce que son innocence ne soupçonnoit pas.

Le roi Houël, dès qu'il sentit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, fit assembler sa famille, et conjura Tristan, par l'amitié que celui-ci avoit eue pour Phérédin, son fils aîné, de veiller sur ses états, et de protéger le jeune Runalen, son second fils, prêt à lui succéder. Il mourut dans l'opinion qu'Yseult, sa fille, étoit complette;

ment heureuse, et toute la cour partageoit son erreur.

A peine le roi Houël eut-il fermé les yeux, que quelques-uns de ses grands vassaux entreprirent de se soustraire à la souveraineté de Runalen. Le preux, mais felon chevalier Urnois, comte de Nantes, leva l'étendard de la révolte, et déclara par un héraut, qu'il ne reconnoissoit point Runalen pour *son seigneur droicturier.* Runalen et Tristan assemblent aussitôt une armée, marchent contre le comte de Nantes, gagnent une bataille, le poursuivent jusqu'à Nantes, où ce comte se renferme, soutient un siège, et se fait tuer de la main de Runalen sur la brêche de la place, que ce prince et Tristan emportent d'assaut. Une grosse tour résistoit encore; Tristan

croit l'emporter avec facilité ; mais cette tour étoit défendue par un des plus braves chevaliers de la petite Bretagne. Tristan se saisit d'une échelle, monte à l'assaut, et ce chevalier, nommé Lestoc, lui lance une pierre qui le blesse à la tête, lui fend la joue, et le renverse sans connoissance dans le fossé. Runalen court à sa vengeance, monte sur la même échelle, voit Lestoc ; il l'appelle : « Urnois est mort, lui dit-il, tu n'es plus lié par ton serment ; ne me reconnois-tu pas pour ton roi ? » Lestoc à ces mots arrache son casque, descend de la tour, lui présente son épée, et lui prête le serment de fidélité. Runalen, qui connoissoit ses vertus et sa valeur, lui confie le commandement de la ville, lui ordonne d'y rétablir l'ordre, et vole au secours de Tristan.

Sa blessure étoit assez considérable pour faire désespérer de sa vie. On coupe d'abord ses cheveux ensanglantés, on met le premier appareil ; et dès qu'il reprend connoissance, il demande d'être conduit près de sa femme Yseult.

Cette princesse, très-habile dans l'art de la chirurgie, ne souffre pas d'autres mains que les siennes touchent à son cher Tristan. Ses belles mains pansent sa plaie ; Tristan les baisoit avec une reconnoissance qui commençoit à devenir un plaisir. Les soins attentifs d'Yseult ont le plus grand succès : ce plaisir, que Tristan goûte lorsqu'elle approche de lui, devient de jour en jour plus vif et plus sensible ; une grace inférieure paroît agir en lui, depuis le serment qu'il a fait de marcher à la conquête du Saint-Gréal ;

elle paroît même pour quelque tems triompher du pouvoir magique du *boire amoureux*. Un jour qu'elle s'applaudissoit du succès de ses soins, en voyant refermer ses blessures, elle se penche tendrement sur Tristan, baise sa joue blessée. Tristan sent une douce chaleur se répandre sur son visage, et passer jusqu'à son cœur; ce moment devient celui du bonheur d'Yseult. Mais Tristan blessé, paie l'oubli qu'il a fait de son état. Les plaies s'enveniment, l'art d'Yseult devient de jour en jour inutile; et malgré les soins du plus tendre amour, elle-même n'en espère plus rien.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Tristan, fait souvenir son maître que la princesse d'Irlande, depuis reine de Cornouailles, le guérit

autrefois dans un état plus désespéré. Il appelle Yseult aux blanches mains, il lui raconte sa première guérison ; il l'assure que la reine Yseult peut le guérir, et qu'elle ne refusera pas de venir à son secours.

Dans un premier mouvement de pitié, Yseult aux blanches mains consent que Tristan envoie en Cornouailles, Gesnes, homme de confiance et habile navigateur. Il le fait venir, lui donne son anneau : « Porte-le, dit-il, à la reine de Cornouailles ; dis-lui que Tristan, prêt à mourir, demande son secours : si tu peux la ramener, mets des voiles blanches à ton vaisseau ; mais si tout espoir m'est ôté, si la reine Yseult te refuse, mets des voiles noires : elles seront le présage de ma mort prochaine. »

L'auteur nous apprend ici qu'Yseult, dans l'intervalle, avoit écouté la voix d'un saint personnage, et qu'entraînée par l'autorité des maximes sacrées, elle ne brûloit plus de cet amour violent qui l'avoit égarée. Il nous apprend aussi que Tristan, sur le bord du tombeau, après avoit avoué ses fautes en confession, avoit fait les mêmes réflexions et pris les mêmes sentimens. Ce que ces deux personnes sentoient encore l'une pour l'autre, n'étoit plus qu'une tendre amitié.

Gesnes fait voile pour les côtes de Cornouailles ; il se présente devant Yseult, lui montre l'anneau de Tristan, lui peint son état désespéré, et la conjure, au nom d'Yseult aux blanches mains, de partir pour venir à son secours.

Le roi Marc étoit absent : on est moins timide lorsque l'on ne se sent plus coupable. L'amitié, après l'amour, est souvent aussi vive que l'amour même. Yseult n'hésite point ; elle part, s'embarque ; et Gesnes cingle vers la petite Bretagne, après avoir attaché des voiles d'une blancheur éclatante à tous les mâts.

Cependant la blessure de Tristan devenoit plus désespérée et plus noire de jour en jour ; ses forces, entièrement abattues, ne lui permettoient plus de se faire conduire sur le port, comme il faisoit les premiers jours du départ de Gesnes. Tristan appelle une jeune demoiselle, filleule d'Yseult aux blanches mains, qu'il avoit élevée sous ses yeux, et qu'il croyoit mériter sa confiance. Il lui ordonne d'aller tous

les matins sur le port, de tourner ses regards vers les côtes de Cornouailles, et de venir l'avertir de quelle couleur seront les voiles du premier vaisseau qui viendra de cette part, pour aborder en Bretagne.

Hélas! cette douce, cette innocente Yseult aux blanches mains, avoit enfin connu de quelle importance il étoit de ne pas laisser Tristan avoir de nouvelles obligations à la reine de Cornouailles; la jalousie s'empare de son cœur, elle ne voit point tous les maux qu'elle va causer; peut-être envisage-t-elle un plaisir à se venger de deux amans, hélas! qui ne sont déjà plus qu'amis: elle ordonne à sa filleule de dire à Tristan que les voiles du vaisseau sont noires, quand même elles seroient blanches.

Un vent favorable portoit le vaisseau de Gesne vers le port ; toutes les voiles étoient déployées, et leur blancheur éclatante frappa de loin les yeux de la filleule d'Yseult : mais la cruelle n'obéit que trop à l'ordre qu'on lui avoit donné ; elle dit à Tristan que les voiles étoient noires.

Tristan, pénétré de cette douleur que l'on n'exprime point, pousse un profond soupir, tourne la tête et dit : *Haa, doulce amye, à Dieu vous command'; jamais ne me véerez, ne moy vous. Dieu soit garde de vous ! Adieu, je vous salue. Lors, bat sa coulpe, et se commande à Dieu ; et le cueur lui crêve et l'ame s'en va.*

A l'instant la nouvelle de sa mort se répand ; et, suivant l'usage de la chevalerie, elle est *criée* dans la ville

et sur le port. La reine Yseult aborde, débarque et entend crier : Le brave, l'illustre, le parfait chevalier Tristan est mort. Elle se laisse conduire, presque sans connoissance, à la chambre de Tristan. Quel spectacle frappe sa vue! Elle le voit étendu sur des planches, et la comtesse de Monteil qui lui chausse déjà ses éperons. Elle se jette sur son corps, baise son front glacé, porte sa main sur ce cœur qui fut si tendre, si plein de feu pour elle; elle cherche vainement à le sentir palpiter encore; tout son amour ne peut rappeler Tristan à la vie. Alors elle le serre étroitement, lui donne un dernier baiser, et elle expire en le tenant dans ses bras.

O vous, qui jouissez du bonheur d'aimer et d'être aimés, répandez des

fleurs et des larmes sur les cendres de ces tendres amans ! Et vous , cœurs durs et glacés , vous qui n'avez que la moitié de l'existence des êtres sensibles , détournez vos yeux de ce tableau touchant ; il seroit profané par vos regards.

Fin du Roman de Tristan de Léonois.

ARTUS

ARTUS
DE
BRETAGNE.

O

ARTUS
DE BRETAGNE.

La première édition de ce Roman est de Paris, *in-quarto*, gothique, de l'an 1502. Il y en a une seconde de 1543. Celle dont nous tirons cet Extrait, est de 1584.

Ce Roman peut être regardé comme une suite des Romans de la Table Ronde, ainsi que celui de Clériadus, dont nous parlerons peut-être. Ces deux Romans ne nous paroissent point être de la même antiquité que ceux de Lancelot et de Tristan. Nous sommes portés à croire qu'ils sont du règne de Charles VI : ce qui nous le fait présumer, c'est, premièrement, l'espèce des parures et des habillemens

que l'Auteur donne aux Chevaliers et aux Héroïnes de ce Roman; secondement, c'est que l'Ouvrage nous paroît écrit dans le meme langage dont s'est servi Froissard, Auteur contemporain de Charles VI.

L'influence de l'esprit qui régnoit à la cour des Rois d'Angleterre, devint prédominante en France sous le règne de ce malheureux Prince : la bataille d'Azincourt, aussi funeste que celles de Crécy et de Poitiers, rendit Henri V maître de l'intérieur de la France; la division des maisons d'Orléans et de Bourgogne augmenta son pouvoir, en séparant les forces qui pouvoient lui résister. Ysabeau de Bavière, appelée par sa naissance, et par ses charmes au plus beau trône de l'univers, s'en montroit indigne par

ses mœurs, et par l'atrocité de sa conduite vis-à-vis le Dauphin, son propre fils; Ysabeau protégeoit la faction de Bourgogne, qui remplissoit Paris de proscriptions et de massacres; et sa cour n'en étoit pas moins somptueuse et moins galante; occupée uniquement de ses amours et du maintien de son autorité, elle cherchoit à distraire le brave et malheureux Charles, lorsque quelques retours lucides de sa raison lui pouvoient laisser entrevoir les horreurs et les factions qui ravageoient l'état. C'est dans ces tems que les cartes et le jeu de piquet commencèrent à être en vogue : plusieurs illustres Chevaliers donnèrent leur nom aux figures représentées dans ces cartes : le *Valet de Carreau*, entr'autres, dut le sien au brave Hector de Galard,

C'est dans le même dessein qu'Ysabeau de Bavière multiplia les fêtes de sa cour, les tournois, et qu'elle fit revivre cet ancien esprit de Chevalerie Romanesque qui convenoit si bien au caractère de Charles VI; mais on trouve dans les Romans de ce tems une attention marquée à ne célébrer que tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'Angleterre.

Le Roman d'Artus, imprimé en 1502, le fut vraisemblablement sur un manuscrit antérieur à cette époque, puisqu'il est facile, comme nous l'avons dit, d'y reconnoître le style et le langage de Froissard. Le tems de l'imprimer ne pouvoit être plus favorable que le moment où la belle Anne de Bretagne venoit de monter sur le trône de France, et de réunir ses états à

cette couronne; rien ne pouvoit être plus agréable à cette Reine, que de faire paroître un Roman dont l'un de ses aïeux étoit le Héros.

APRÈS la mort du Roi Artus, qui exhaussa toute Noblesse et Chevalerie, comme firent Messeigneurs Gauvain, Lancelot du Lac, Tristan de Léonois, et autres maints preux Chevaliers, la Bretaigne eut un Duc extrait du noble et haut lignage de Lancelot du Lac; ce Duc nommé Jean, fort d'avoir et d'amis, étoit si preudhomme, que le Roi de France l'aimoit comme son frère, l'honoroit sur tous autres, et déféroit à tous ses conseils.

Icelui Duc eut une haulte et notable Dame à femme, de bonne et sainte vie,

fille au comte de Lancastre en Angleterre Si s'aimèrent le noble Duc et la Duchesse de bonne amour toute leur vie, en accomplissant l'œuvre de mariage, ainsi que Dieu l'a ordonné, tant, qu'il plust à Notre Seigneur leur donner un bel enfant masle, lequel, en la remembrance du grand Artus, fut nommé de ce nom.

Artus étoit charmant de figure et d'esprit. Les graces et le badinage de l'enfance n'empêchoient pas d'entrevoir en ce jeune prince un courage naissant et une grande sensibilité. Ses gouvernantes ne pouvoient imaginer un don de plaire, une qualité essentielle, qu'il ne possédât. Il ne perdit rien en grandissant de tout ce qu'il avoit reçu de la nature.

A l'âge de dix ans, le brave et re-

nommé chevalier Gouvernau, fut choisi par le duc Jean et par la voix publique pour l'élever à toutes les vertus ; aux talens et aux exercices qui forment un digne chevalier. Ce titre de chevalerie (peut-être aujourd'hui trop foiblement apprécié) étoit alors celui dont les souverains tiroient leur plus grande gloire. Artus, dès l'âge de quinze ans, prouvoit déjà qu'il méritoit de recevoir l'ordre de chevalerie ; une secrette inquiétude qui le portoit aux grandes aventures, lui faisoit desirer le moment où le duc son père ne le tiendroit plus renfermé dans l'enceinte de ses palais : le sage Gouvernau cherchoit à le dissiper, en le menant quelquefois à la chasse ; et souvent le jeune Artus, emporté par trop d'ardeur, se seroit égaré dans la

forêt, si Gouvernau ne l'eût suivi de près, autant par le tendre attachement qu'il avoit pour lui, que par devoir.

Sur la fin d'une chasse, tous les deux arrivèrent sur le bord d'un grand étang; ils voient deux femmes effrayées se retirer entre des halliers: Artus s'approche d'elles, les aborde avec politesse, les rassure par les graces et la douceur qu'il porte dans cet abord. La plus âgée des deux s'écrie: « Qui que vous soyez, respectez mes malheurs, et ceux de ma fille. » Artus voit dans cette fille la jeunesse d'Hébé, la taille et la modestie des Nymphes de Diane; et toutes les deux offrent aux regards, sous les habits les plus simples, un air de noblesse et de fierté.

Artus descend de cheval, et leur

demande, avec cet air d'intérêt qui prévient et qui rassure, par quel hasard elles se trouvent dans cette solitude. « Sire, lui dit la mère, des malheurs sans nombre, la perte de mes biens, celle de mon mari, l'un des plus puissans barons du Sorélois, le désespoir de me voir exposée aux yeux de ceux qui m'avoient vue dans la splendeur, tout m'a pressé de fuir des parens injustes et des vassaux ingrats; et j'ai mieux aimé être *pauvre femme mendiante en étrange terre, que là où j'avois été haulte Dame.*

Lors commença à plorer, et dit à Artus : Si m'envins de nuit et amenay mon enfant que voyez cy, laquelle eût dû estre en haultes salles, et gesir (coucher) *sur beaux lits bien encourtinés; mais ores luy convient gesir*

dessus la moyte terre en cette loge couverte de rameaux. *Lors répondit Artus: Hé, Dame, que ne requièriez-vous vos amis à tel besoin?... Sire, (Dieu me gard, dit la dame) pauvres gens n'ont nuls amis; et entre pauvres et riches faut* (manque) *toujours parenté. Lors recommença à plorer amèrement; et la belle Jeannette sa fille ploroit aussi. Lors Artus tout attendri leur prend la main: Aah, dames,* s'écrie-t-il, *mettez votre cœur en paix, car en moy trouvez-vous bon ami; bien et richesses à mon pouvoir ne vous faudront; je vous prens en ma main, et jure de garder l'honneur de vous comme votre propre frère. A tant Artus appelle le forestier du lieu; Pierre,* lui dit-il, *ces maisons, manoirs, forest et estang, le bon duc mon père,*

me

me les bailla pour mes ébatemens, et pour moy tu les gardes. Ores en fais don à ces dames, t'ordonne de les garder féallement pour elles, et bon compte leur rendre de toutes les chevances qui en ta garde sont.

Pierre jura d'exécuter ses ordres : les larmes de la mère et de Jeannette cessèrent de couler ; elles regardoient le jeune Artus avec surprise et admiration. Les deux enfans se tenoient encore par la main, *sy commencèrent à se sourire bien doulcement. Belle*, lui dit Artus, *ores en avant plus ne plorerez, car en moy aquistes-vous bon frère et doulx ami, et retourneray souvent à ce manoir, pour m'enquiérir se rien ne vous manque, et se pensez à moy qui si doulce rencontre ay faite. Lors la belle Jeannette, interdite*

comme jeune fille innocente qu'elle étoit, ne lui répond qu'en serrant un petit peu sa main. Les deux enfans se sourirent encore, mais à cette fois leurs joues devinrent vermeilles comme rose. Le bon Gouvernau ne se sentoit pas d'aise de voir comme générosité, preud-homie et gentillesse se montroient apertement en son jeune élève.

Les chasseurs arrivèrent de tous côtés; le cri des chiens, le bruit des cors se firent entendre; Jeannette et sa mère se retirèrent dans leur cabane, et le prince alla rejoindre sa suite.

Artus ni Gouvernau ne firent part à personne de leur aventure; ils en parlèrent beaucoup ensemble, et se promirent bien d'aller savoir, le plutôt qu'ils pourroient, si Pierre le forestier avoit bien exécuté leurs ordres.

Quelques jours après ils montèrent de bon matin à cheval. Artus prit un épervier sur le poing, Gouvernau prit un gerfaut; et tous les deux, sans suite, traversèrent légèrement la forêt et arrivèrent à l'étang; *et là trouvèrent la Dame et Jeannette vêtues et appareillées noblement; car Pierre le forestier les avoit largement pourvues de tout ce qui appartenoit à telles dames; si elles avoient bu du vin et mangé bonnes viandes, dont Jeannette étoit toute reconfortée et revenue en sa fleur de beauté. Quand Artus la vit, elle lui plut encore plus qu'à la première fois, si la prit par la main et s'assirent ensemble sur le gazon. La matinée belle et claire étoit, et la rosée grande; les oiselets chantoient par la forêt, l'aube-épine et l'églantier*

embaumoient l'air, si que les deux enfans s'en éjouissoient en grande liesse pour le doux tems, comme ceux qui étoient jeunes et à qui ne falloit encore que jouer et rire, quoique jà s'entre-aimassent de bon cœur sans mal que l'un eût à l'autre en son penser. Lors dit Artus tout en riant : mademoiselle Jeannette, avez-vous point d'amy ?... Et elle se pourpense un petit en se souriant; puis regardant Artus doulcement, elle répond : Par la foy que je vous dois, monseigneur, ouy, bel et gracieux. Et où est-il appelé, repart-il vivement? Oh! pour cette fois, dit Jeannette, vous souffrirez de le savoir; pourtant veux-je bien que maintenant sachiez que si le roi Artus fut bon chevalier et de grand-vertu, mon ami est déjà pour devenir meilleur encore.

La mère et Gouvernau se mêlèrent de la conversation, et les deux enfans n'eurent plus rien de particulier à se dire : ils passèrent la matinée gaiement, et Jeannette fit admirer son esprit par la sagesse et la vivacité de toutes ses réponses.

Le Soleil étant déjà haut, ils prirent congé de la mère et de la fille. *Si*, dit Artus à Gouvernau, *maître, voyez la grand' douceur de notre Damoiselle, la franchise de son cœur, et comme sagement elle dit et répond : voyez sa gentille manière et noble contenance, ses yeux doux et rians, ses lévres de roses que le parler et le souris embellit, comme chaque mouvement relève son corsage droit et léger : aah ! maître, tout en elle fait que je l'aime grandement. Monseigneur*, répond Gouver-

nau d'un ton très-sérieux, *tout ce que vous dites y est, mais pour Dieu gardez votre honneur. Vous êtes un riche homme noble d'avoir et d'amis, et elle est une pauvre gentille damoiselle : si riens lui requeriez plus, fors que doulce amitié, vous lui toliriez ce que jamais ne pourriez lui rendre ; si blamé seriez encore plus qu'un moindre que vous. Maître*, dit Artus, *jà Dieu ne plaise que je aille cela quérant, mais je la veuil aimer et garder loyaument, tout ainsi qu'un mienne sœur. Lors s'en allèrent, ainsi parlant, à la cour, où l'on alloit soir pour dîner.*

O mœurs honnêtes, prises dans la nature ! O mœurs douces & charmantes dans tous les âges, qu'êtes-vous devenues ? L'esprit et l'art de séduire vous peuvent-ils remplacer pour les cœurs sensibles ?

Quelques mois s'écoulèrent; et Gouvernau, témoin de l'honnêteté et de la retenue de son élève, ne pouvoit lui refuser d'aller plusieurs fois la semaine passer quelques heures avec la Dame de l'Estang, et la belle et spirituelle Jeannette : la Duchesse de Bretagne prit quelque ombrage de leurs fréquentes absences. *Sire*, dit-elle au Duc, *presque chacun jour notre fils s'en va esbattre moult privement, ne savons où; et je me doupte de notre enfant qu'il ne mette son cœur et amour en lieu dont mésaise et chagrin nous puissions avoir : il est jà grand et puissant garçon, bien à point est-il de femme prendre.* **Dame**, dit le Duc, *bien avez dit; mais quelle fille pouvons-nous élire ? Sire*, dit la Duchesse, *la belle Péronne de Flandres nous convien-*

droit; si l'enverrons demander. Dame, dit le Duc, *prenez garde, il se dit qu'elle ne s'est point sagement portée, et a eu compagnie à un Chevalier; et pour ma meilleure comté ne voudrois-je que demandissions fille blâmée.... Héé, Sire, ne le croyez pas; petites gens aiment à vitupérer leurs Seigneurs; foiblesse et envie croit toujours s'exhausser par méchanceté. Dame,* dit le Duc, *j'en suis content. Adoncques fut appelé Olivier le Sénéchal, et envoyé vers Madame Lucques, Comtesse de Flandres. Bien honorablement Olivier fut-il reçu; bien à point la Duchesse Lucques et la belle Péronne lui accordèrent, si prinrent jour d'estre à Nantes à la huitaine de la mi-Aoust.*

Olivier revient, rend compte de sa

mission. Artus se lèvent, et dit hardiment à son père : *Sire, me tenez-vous pour vil que me vouliez donner Péronne, que maintes gens disent s'estre mesfaitte ? Point ne seroit votre honneur, le mien, et celui de notre lignage. Beau fils*, lui dit sa mère, *c'est grand péché de dire mal des femmes ; si vous refusez Péronne, vous nous courroucerez. Madame*, lui dit Gouvernau, *la preuve du pour et contre est difficile ; car telles choses se font facilement et le plus couvertement qu'on peut, il n'en reste bruit ny fumée.*

Après quelques débats, le respect et l'amour qu'Artus avoit pour sa mère, ne lui permirent plus de résister. Le Duc publia le mariage, en fit part au Comte de Blois son cousin, au

Comte d'Anjou, et à l'Archevêque de Tours son frère. Les plus grandes fêtes furent annoncées pour la mi-Août ; Artus devoit y recevoir l'ordre de Chevalerie, et épouser la belle Péronne.

Le lendemain Artus monta à cheval avec Gouvernau : ils coururent à l'étang ; et le cœur percé de douleur, Artus fit part de cette nouvelle à son amie Jeannette et sa mère. Il fut surpris de ne les y pas trouver aussi sensibles que lui. Jeannette lui répondit qu'elle étoit aussi en terme de se marier, et *que celui qu'elle devoit épouser seroit aussi noble et aussi puissant qu'il pouvoit l'être.* Artus eut beau la prier de lui expliquer ce mystère, la prudente Jeannette ne

lui dit rien de plus; cependant elle écoutoit ses plaintes avec sensibilité. Artus redoubla ses instances dans quelques visites suivantes; et tout ce qu'il put en arracher, ce fut que l'époux qui lui étoit destiné lui ressembloit, et porteroit le même habit que lui le jour de ses noces.

Ce jour fatal approchoit, & déjà les tournois destinés à illustrer celui de la réception d'Artus, étoient commencés. Le duc Jean, selon la coutume, élut un certain nombre de jeunes chevaliers pour recevoir l'ordre avec son fils, et celui du comte de Blois fut choisi pour être le frère d'armes d'Artus. La plus tendre amitié, les liens du sang les unissoient dejà; et Artus pensoit dès-lors à réparer les

malheurs et les grandes pertes que le père d'Hector avoit faites(*).

Pendant ces premiers tournois, on fut surpris de voir paroître quelquefois un chevalier couvert de ses armes, et la visière abaissée, qui ne voulut ni combattre, ni se faire connoître; mais on étoit trop occupé des préparatifs destinés à l'arrivée de Péronne de Flandres, pour y faire une sérieuse attention.

Pendant ce temps aussi, Artus retourna plusieurs fois voir la belle

(*) Ce trait du roman d'Artus, semble prouver encore que ce roman fut écrit sous Charles VI, tems où les descendans de Charles de Châtillon, comte de Blois, se trouvoient privés de leurs biens, et réclamoient leurs droits légitimes sur le duché de Bretagne.

Jeannette ; il lui présenta son cousin Hector, qui ne put la voir sans rendre justice à son esprit et à ses charmes ; il la pressa, comme Artus, de lui confier quel étoit l'heureux époux qui lui étoit destiné ; mais la mystérieuse Jeannette s'en tint toujours à leur dire que cet époux seroit aussi puissant, aussi beau qu'Artus même.

Nous croyons ne pas devoir laisser plus long-temps les lecteurs en suspens sur le mystère que Jeannette faisoit de son futur mariage.

La comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, desiroit depuis long-temps le mariage de sa fille avec Artus ; elle avoit donné des instructions très-secrettes au sénéchal Ancel, l'homme le plus adroit et le plus intrigant de

sa cour, pour se rendre à celle de Nantes, sans s'y découvrir à personne, et pour y faire insinuer à la duchesse de demander sa fille Péronne, qu'elle desiroit vivement de voir mariée. Ancel réussit facilement dans cette négociation, et revint passer vingt-quatre heures à la cour de Flandres pour rendre compte à la comtesse, et la prévenir que bientôt elle recevroit les envoyés du duc Jean, qui lui demanderoient Péronne.

L'adroit sénéchal avoit su gagner également toute la confiance de la mère et de la fille. Pressée par les circonstances présentes, la belle et désolée Péronne fut obligée de lui ouvrir son cœur ; elle l'envoya chercher dès le même soir par sa nour-

rice, qui l'introduisit jusqu'à la ruelle de son lit.

Ancel trouve Péronne toute en larmes et dans le désespoir le plus violent; il fait tous ses efforts pour l'appaiser, et lui jure qu'elle peut compter sur tout son zèle. Péronne à la fin s'écrie: « Ah! Messire Ancel, je suis perdue; je ne desire plus que la mort.... » Ancel la rassure, et feint de mêler ses larmes avec les siennes: il parvient enfin à lui arracher l'aveu le plus difficile à obtenir. *Ah! Messire Ancel, bien cognoissez*, dit-elle, *l'hautheur du désespoir où je suis; bien cognoissez le gentil Varlet Aymard votre nepveu; oncques il n'en fut plus adroit à la lutte, à la course, à l'exercice des armes; oncques il n'en fut plus coint, plus accord avec dames*

et demoiselles pour baller, harpe pincer, et les amuser dans leurs jeux : Aymard nourri dans le palais, page de ma mère, se distingua toujours sur tous ses compaignons pour accomplir mes ordres. Los immortels puissay-je acquérir un jour, me disoit-il quelquefois en soupirant, autre guerdon n'en voudrois-je que d'oser me dire votre chevalier.... Moy, luy disois-je bonnement, Aymard, bonne nourriture avez reçue, prouesse est dans votre sang, force et honneur vous meneront à haut renom.... Hélas, Sénéchal, souvenez-vous de cette nuit affreuse où les flammes ravageant le palais, s'élançoient avec violence sur l'appartement de ma mère et le mien ; des cris redoublés s'élèvent de toutes parts ; déjà des tourbillons de fumée et d'é-

tincelles pénètrent dans ma chambre ; ma porte s'embrase ; je m'éveille éperdue, et de toutes parts je ne vois que des flammes et la mort.... Un homme en chemise brave le péril, achève de briser les ais embrasés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras, et m'enlève aux flammes qui m'entouroient. Il franchit comme un faucon la porte toute en feu ; en un instant il m'éloigne de tout danger : déjà je n'apperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui dévore le faîte du palais, et je me sens porter avec rapidité, vers l'autre aîle par un souterrain. La crainte de tomber me faisoit serrer le cou de mon libérateur. C'étoit Aymard. Ah ! ma princesse, s'écria-t-il d'une voix entre-coupée, les dieux sont trop justes pour vous

laisser périr. Partagée entre la crainte du péril et celle de me trouver entre ses bras : Ah ! généreux Aymard, m'écriai-je, je te dois la vie. Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais : l'obscurité redouble dans le souterrain ; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres, et des panaches destinés pour des traîneaux ; il chancèle, nous tombons tous deux, et je reste dans ses bras sans connoissance. L'instant d'après je me sens blessée, et je pousse un cri ; je crois sentir une rose brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau : Aymard veut me relever ; les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymard parvient enfin à nous dégager. Il me

soulève. Aah! Messire Ancel, comme son cœur palpitoit!.... Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain : Aymard me porte dans un sallon, me pose sur un sopha, et se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais qui accouroient en ce même sallon, après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avoient fait qu'entrevoir Aymard; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agraffes s'étoient prises dans sa chemise, tout leur fit croire que c'étoit un ange du ciel qui m'avoit sauvée et portée sur ce sopha. Ces femmes m'entourent : que leur aurois je pu dire? Aymard me paroissoit à moi-même être un ange, je n'eus pas le courage de les dissuader. On crie miracle; ma mère arrive, bénit le se-

cours céleste qui me rend à sa tendresse; l'archevêque ordonne bien vîte un *Te Deum.*

Aymard parut devant moi le lendemain Il avoit les yeux baissés, et je ne pus le voir sans rougir et sans le trouver digne du nom qu'on lui donnoit. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme; j'en cherchai moi-même les occasions; je les trouvai.... Ah! Messire Ancel, vous connoissez maintenant la cause de mes larmes...

Ancel n'hésita pas à consoler Péronne, et forma, sur le champ, un plan qu'il ne désespéra pas d'exécuter. Il repart le même jour pour la Bretagne; il n'entre point dans la cité de Nantes; et voulant rester inconnu près de la cour du duc, le hasard le

fait tomber chez *Pierre le forestier*, dont la maison devient sa retraite. Il fait bientôt connoissance avec la mère de Jeannette et sa charmante enfant.

L'auteur, s'occupant trop peu de la vraissemblance dans ses récits, raconte qu'Ancel sut persuader à la mère qu'il pourroit substituer Jeannette en la place de Péronne, qui se trouveroit heureuse de céder la première nuit de ses noces à Jeannette; et que la coutume de Bretagne étant que le nouveau marié remette à son épouse l'acte du douaire et l'anneau dans cette première nuit, Jeannette, qui s'en trouveroit saisie, feroit facilement valoir ses droits, et sur-tout vis-à-vis d'Artus, qui paroissoit en être si tendrement épris. La mère adopte ce projet, vaincue par les propos adroits

d'Ancel ; et Jeannette, séduite par l'amour qu'elle a pour Artus, soupire et s'abandonne à la conduite d'Ancel et de sa mère ; tout se trame à l'insu d'Artus.

La comtesse de Flandres arrive avec la belle Péronne ; la duchesse de Bretagne les reçoit dans ses bras, en impose à sa cour, & se sert de tout son empire sur le cœur d'Artus. Les noces s'accomplissent avec le plus grand éclat : Ancel conduit tout avec la même adresse ; tout lui réussit ; & Jeanette tremblante, est introduite par lui dans le lit nuptial.

Nous croyons devoir soustraire beaucoup de petits détails dont l'auteur paroît s'occuper avec complaisance. Ils concourrent tous à donner les meilleures raisons pour que le jeune Artus

crie contre la calomnie, et trouve Pèronne charmante. Il lui remet l'acte du douaire; il met à son doigt un riche anneau, et chaque don est embelli par des caresses.

Jeannette se trouvoit alors bien heureuse; mais, quoiqu'on ait bien peu le temps de raisonner pendant une nuit pareille, elle pensoit en frémissant à la fourbe d'Ancel, ne pouvant croire qu'il fût plus fidèle pour elle que pour Artus. Elle ne s'attendit plus qu'à quelque nouvelle trahison, et chercha les moyens de s'y soustraire; elle en avoit prévenu sa mère, qui de son côté se tenoit prête à favoriser son évasion. Bientôt le sommeil profond d'Artus la détermine : elle s'arrache en soupirant de ses bras; et munie de l'acte et de l'anneau, elle

sort par le balcon d'une garde-robe, joint sa mère, monte à cheval avec elle, et toutes les deux regagnent la maison de l'Etang.

Le fourbe Ancel attendoit, avec Péronne, qu'une poudre assoupissante qu'il avoit eu l'adresse de faire prendre au Prince fît son effet, et que Jeannette lui donnât un signal dont elle étoit convenue avec lui. Voyant que ce signal tardoit, et ne pouvant douter de l'effet de sa poudre, il se hasarde à pénétrer jusqu'au lit d'Artus, qu'il trouve seul, et profondément endormi. Toutes ses idées se confondent; il ne comprend rien à la prompte évasion de Jeannette; mais bientôt il se rassure; et trop accoutumé aux succès coupables, il retrouve tout son courage. Il conduit Péronne

au

du lit d'Artus, et lui fait prendre la place que Jeannette avoit si doucement occupée. La poudre étoit forte, son effet fut long; et le Soleil étoit levé déjà sur l'horizon, lorsqu'Artus se réveilla au bruit que le Duc et la Duchesse firent en entrant dans sa chambre.

L'air satisfait d'Artus, la rougeur et l'embarras de Péronne, l'air riant de la Duchesse, les plaisanteries du vieux Duc, tout caractérisoit l'innocence et la gaieté d'une noce de ce bon vieux temps; et toute la cour Bretonne, dont Artus étoit adoré, cherchoit et trouvoit avec transport dans ses regards, les signes desirés de son bonheur.

L'auteur ne dit point si ce fut le desir de parler de ce bonheur, ou

quelque secret retour pour Jeannette, qui pressa le jeune Artus de monter à cheval avec son cousin Hector et Gouvernau, pour aller la voir. Il se dérobe avec eux de la cour, et vol à l'Etang. Il trouve Jeannette couchée ; il la réveille : elle rougit, elle jette sur lui des regards languissans. Jamais elle ne lui parut si belle. Il oublie en la voyant que c'est de Péronne qu'il devoit lui parler. Cependant Jeannette prend bientôt un air timide : elle baisse ses beaux yeux, et semble craindre d'ouvrir la bouche. Artus étonné, lui prend la main, l'interroge ; et Jeannette lui apprend qu'elle est mariée de la veille, *et que toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour, elle a dormi avec son Seigneur et mari.* Artus se refuse à le croire ; il exige du moins

quelques preuves de son mariage. Mais, grand Dieu ! quelle est sa surprise, lorsque Jeannette lui présente l'acte du douaire, et l'anneau qu'il lui avoit donné !

L'instant étoit arrivé, où la honte de Péronne et la fourberie d'Ancel devoient être découvertes. Jeannette et sa mère racontent tout ce qui s'est passé. Dans ce même moment, deux mulets, chargé d'or et de présens, entrent dans la cour ; ils étoient suivis par Ancel, qui croyoit séduire la mère et la fille par ces richesses, et retirer l'acte et l'anneau des mains de Jeannette. Mais, en voyant Artus, Hector et Gouvernau s'avancer vers lui avec un air furieux, il tourne bride, et court à toutes jambes avertir la comtesse Lucques et Péronne du

juste sujet de sa crainte. Artus et ses compagnons le suivent de près ; ils arrivent près du duc Jean ; ils appellent et rassemblent la cour ; ils racontent, sans aucun ménagement, ce qu'ils viennent d'apprendre. Gouvernau jette son gage, en appelant Ancel coupable de trahison. Artus demande que Péronne présente l'acte et l'anneau qu'il lui a donné, ou que son mariage soit dissous par l'archevêque. Péronne, confondue, s'évanouit ; ses femmes la font disparoître ; la comtesse Lucques seule, soutient la validité du mariage. Ancel se sert d'une dernière ressource : il accuse Jeannette d'avoir enlevé l'acte et l'anneau pendant qu'Artus et Péronne dormoient ; il relève le gage de Gouvernau, l'accuse lui-même d'avoir introduit Jean-

nette dans la chambre nuptiale, et il offre de soutenir l'honneur de Péronne et la validité du mariage envers et contre tous. Artus et Hector indignés, demandent leurs armes, et supplient le duc de leur faire ouvrir le champ. Gouvernau les arrête, et leur dit que ce n'est point *à si hauts hommes et nobles Princes, tels qu'ils sont, à se compromettre contre un trahistre*; *il réclame droit de son défi en prime instance, et du gage jeté et relevé. Le duc s'y accorde. La lice est préparée, et les tenans se disposent pour le combat.* Ancel espère tout de sa force, de son adresse et de son désepoir; mais le combat n'est pas long-temps douteux. Gouvernau le blesse, le terrasse; et la pointe de l'épée sur la gorge, il lui fait avouer sa trahison.

On regardoit alors le sort de tous les combats où il étoit question de découvrir un crime caché, comme un jugement de Dieu. l'Eglise admettoit ces sortes de combats ; et souvent même les evêques et les abbés, comme seigneurs temporels, ordonnoient le combat dans des lieux préparés sur leur territoire (*).

L'archevêque de Tours prononça la nullité du mariage. Le corps d'Ancel qui venoit d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice ; la comtesse de Flandres, confuse et déses-

(*) Le pré aux Clers, célèbre par tant de duels, & que le fauxbourg Saint-Germain occupe aujourd'hui, étoit le terrein privilégié où l'abbaye Saint Germain avoit ses lices ouvertes pour les combats en champclos.

pérée, repartit sur le champ avec Péronne qu'on emporta, et qui ne reprit connoissance que pour demander pardon à sa mère, et rendre après le dernier soupir.

Le duc et la duchesse demandèrent Jeannette avec empressement ; elle parut bientôt avec sa mère. On ne trouva, ni dans son air, ni dans ses propos, aucune apparence de son triomphe sur Péronne. Modeste et timide, elle parut n'être occupée que de sa soumission pour ses Souverains, et du bonheur d'avoir sauvé le prince du déshonneur d'un pareil mariage. Le duc et la duchesse ne purent s'opposer au transport d'Artus, qui, serrant Jeannetre entre ses bras, demandoit d'être uni sur le champ avec elle. Mais dans le moment même où le

duc appeloit l'archevêque pour bénir cette union, Jeannette tombe sans connoissance ; Artus se précipite à ses genoux, il l'appelle en vain ; une sueur froide couvre son visage ; elle ne reprend connoissance qu'avec une fièvre brûlante ; et la cérémonie du mariage est différée.

Dans les anciens romans de la table-ronde, les Fées ne jouent point encore un personnage décidé. Ce n'est que dans Isaïe le Triste que l'on commence à les voir exercer leur pouvoir ; et nous avons dit les raisons qui nous portoient à croire qu'Isaïe le Triste est très-postérieur aux Romans d'Artus, de Lancelot du Lac, et de Tristan de Léonois.

Les Fées, cette machine si grossière, si disproportionnée dans les Romans du

quatorze et du quinzième siècles, n'ont pris du ressort, des graces et de l'activité que sous les mains légères d'Hamilton, de mesdames d'Aulnois et de Murat ; et c'est presque à regret, que nous allons rendre compte d'une partie de ce que l'auteur d'Artus de Bretagne leur fait exécuter.

C'est donc une Fée jalouse, amie du grand Artus et des Chevaliers de la Table Ronde, élevé par la célèbre Fée connue sous le nom de la dame du Lac, qui rompt la chaîne naturelle de ce Roman, et celle que Jeannette méritoit de rendre durable. Cette Fée, nommée Proserpine, a pour parente et pour filleule la belle Florence, fille d'Ermendus, roi de Sorellois; elle l'a douée, en naissant, d'une parfaite ressemblance avec elle ; et dès-

lors Proserpine la croyant assez belle pour faire la plus brillante conquête, elle veut que sa beauté triomphe du plus aimable de tous les mortels, dans la personne du bel Artus.

En conséquence, Proserpine jalouse, trouble l'esprit autant qu'elle alarme, le cœur de la tendre et innocente Jeannette. Elle lui fait voir en songe des fantômes qui la menacent de la mort, et lui offrent Artus expirant au moment même où ce Prince lui donnera la main. Elle apparoît de même à Artus sous la forme de la dame du Lac, et lui fait les mêmes menaces. Il croit la voir ouvrir le livre des destinées ; elle lui montre un grand empire qui lui est destiné, et lui offre la belle Florence qui l'appelle pour le partager avec elle. Le

duc et la duchesse de Bretagne , et jusqu'à l'archevêque de Tours et Gouvernau , ont des songes relatifs aux défenses de la Fée. Gouvernau voit aussi la belle Florence l'élever à la royauté , et lui présenter la main de Jeannette.

Tous ces différens songes produisent l'effet desiré. Artus et Jeannette sont effrayés par les menaces de la Fée ; la duchesse de Bretagne et Gouvernau sont séduits par de brillantes espérances : l'archevêque accourt dans ce moment , et leur raconte qu'une intelligence céleste l'a menacé de le priver du don de la parole , et de dessécher sa main , s'il unit Artus avec Jeannette. Cet archevêque aimoit à parler , et se piquoit d'avoir de belles mains ; il déclare net qu'il n'ose plus

procéder au mariage d'Artus et de Jeannette. Le duc et la duchesse vont la voir dans son lit ; ils la trouvent noyée dans ses larmes. Artus arrive d'un autre côté ; mais il s'arrête sur le seuil de la porte, et jette un grand cri en voyant Jeannette pâle, couverte de pleurs, et presque expirante entre les bras de sa mère : il ne s'occupe en ce moment que de sauver la vie à celle qu'il adore ; et, ne doutant plus que sa présence n'avance ses derniers instans, il court se couvrir de ses armes, et suivi de son cousin Hector et de Gouvernau, il monte à cheval, et s'éloigne en gémissant de la cour de son père.

A peine est-il hors de l'enceinte du palais, que Jeannette est rappellée à la vie : la fièvre cesse : elle redevient

plus

plus belle que jamais ; mais les regrets les plus mortels lui percent le cœur. Elle n'éclate point en reproches. Un silence modeste, une douce mélancolie, ses bras quelquefois étendus vers la duchesse, tout la fait également plaindre et respecter par celles qui, peu de tems auparavant, étoient jalouses de son bonheur.

Nous ne pouvons nous résoudre à suivre Artus dans la nouvelle et longue carrière que l'auteur lui fait parcourir, conformément aux mœurs de son tems. Notre héros va chercher la mort en affrontant les plus grands dangers, et mettant à fin les plus périlleuses aventures. La victoire le couronne sans cesse. Enfin il faut une dernière entreprise, qui consiste à

parvenir à traverser les eaux agitées d'un lac sur lequel s'élèvent d'affreuses tempêtes ; c'est à travers les feux dévorans qui sortent d'une tour située au milieu de ce lac ; c'est en terrassant une infinité de monstres et de géans, qu'il parvient à se rendre maître du château du Lac. C'étoit la demeure de Proserpine, qui en avoit été mise en possession par la fameuse Fée Vivianne. Que ne peut le courage animé par l'amour ? Proserpine étoit l'ennemie de Jeannette. Tout son art ne put l'empêcher d'être vaincue par Artus. Alors forcée de subir les lois du vainqueur, elle fait cesser le charme qu'elle avoit imaginé en faveur de sa nièce Florence, et lève l'obstacle qui s'opposoit au bonheur d'Artus

et de Jeannette. La Fée ramenée prisonnière à la cour du duc de Bretagne, demande pardon, et contribue même à faire reconnoître Jeannette et sa mère pour de malheureuses princesses qu'elle avoit persécutées et chassées de leurs états. Le mariage du jeune héros s'accomplit ; et afin que rien ne trouble la douceur d'une si belle fête, Artus, touché du repentir de la Fée et de sa nièce, fait épouser Florence à son brave et fidèle ami Hector : ils devinrent rois du Lac enchanté : Proserpine y retourne, épouse Gouvernau, et ne se sert plus de son savoir, que pour faire admirer et bénir l'art de Féérie, si terrible quand celles qui l'exercent sont méchantes ; si charmant, si agréable

quand il n'est employé que pour le bonheur et l'amusement des mortels.

Nous regrettons d'avoir passé sous silence les détails d'un tournois où Artus inconnu est du parti du comte de Beaujeu, contre celui du maréchal de Mirepoix. Ce tournois nous fournit une nouvelle preuve que ce Roman fut écrit long-tems après ceux de la Table-Ronde. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis le Jeune, que Guis de Levis, ayant combattu les Albigeois avec Simon de Montfort, obtint pour récompense la seigneurie de Mirepoix, la baronnie de la Garde, et le titre de maréchal de la Foi, qu'on donne dans ce Roman à l'un de ses successeurs.

Nous regrettons aussi de n'avoir pas

parlé d'une Marguerite d'Argenson, qui se marie avec le roi *Valfondée.* L'auteur paroît se plaire à la peindre, en disant, *que noblesse et douceur apparoissoient en ses yeux, comme en ses dits et maintien : maux cruels, pertes mortelles l'avoient durement assaillie en son cœur, voire en sa santé, que débile et diverse avoient rendue. Mais oncques courage, constance en ses maux ne lui faillirent. Religion, amis vertueux, frère tendre, grand clerc, et époux chevalier renommé, la solacioient en ses angoisses. Nul ne la voyoit sans desirer de les alléger, et sans lui rendre tribut franc et libre d'admiration, de respect, ou de fine et doulce amitié.*

Fin d'Artus de Bretagne, et du Tome dixième des Romans.

TABLE

Fin de la Table.

